Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Lundi Linceuls

PAR DON PENDLETON

PLON

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Lundi Linceuls

PROLOGUE

La guerre personnelle et insensée que Bolan menait contre la Mafia commençait à porter ses fruits. Le syndrome de déchéance apparaissait clairement. L'Organisation, jadis invincible, inattaquable, souveraine, se démantelait. Ses structures s'effondraient, laissant incontrôlées des bandes de crapules – paranoïaques et mégalomanes pour la plupart – incapables de développer une association rigoureuse et mal assurées encore pour s'engager toutes seules sur le chemin tortueux du crime et de la pourriture.

Bolan avait soigneusement observé tous les symptômes de ce déclin, qui n'avait pas échappé non plus aux plus hautes instances de Washington.

Aussi, Harold Brognola, chef de la police fédérale et ami intime de Mack Bolan, avait-il effectué un voyage éclair à Nashville, pour y avoir un entretien secret avec Bolan, à la suite de l'opération « Hit Parade » menée par celui-ci.

Après avoir assuré à son ami que le « pays serait sous peu débarrassé du fléau organisé », Brognola avait fait à Bolan une proposition : offre étrange, incroyable, même, mais difficile à rejeter.

Le président des Etats-Unis venait de créer un nouveau département de sûreté intérieure, une section de pointe, chargée essentiellement de la lutte contre le terrorisme et autres groupes paramilitaires menaçant gravement la sécurité nationale.

L'homme placé à la tête de ce département serait virtuellement autonome, n'ayant de comptes à rendre qu'au Président lui-même. Et le seul individu capable d'assumer cette tâche n'était autre que Mack Bolan. Décision prise, après mûre réflexion par le Président et ses plus proches collaborateurs.

— C'est toujours la même guerre, avait souligné Brognola à son ami, le Blitz noir, et l'ennemi n'a pas changé. D'ailleurs, tu le sais bien, tu ne te battais pas contre des *individus,* mais contre une *condition.*

Bolan, pour sa part, avait suivi de très près la montée sanglante du terrorisme dans l'Occident et son apparition déjà très inquiétante sur le continent nord-américain. Une contre-offensive puissante et efficace s'imposait d'urgence.

L'Exécuteur connaissait bien la psychologie et la stratégie terroristes. Il en avait maintes fois expérimenté les ravages dans la population civile du Sud-Est asiatique. Oui, Brognola avait raison : la barbarie du terrorisme constituait une lourde menace pour la civilisation occidentale.

En revanche, Bolan était moins convaincu que son ami de la disparition imminente et définitive de la puissante Mafia.

En tout état de cause, la proposition de Washington était une manne du ciel : elle impliquait d'abord une amnistie totale, une nouvelle identité, un statut officiel, et toutes les ressources matérielles et humaines que l'on peut attendre du pays le plus puissant du monde. Mais plus encore, elle signifiait un sursis et un nouveau départ pour une autre vie, avec un nouveau défi et un espoir tout neuf. Et, sans doute aussi, le terme définitif de la longue marche sanglante !

L'offre du Président était alléchante, oui, et difficile à refuser pour Mack Bolan.

Pourtant, il ne pouvait pas l'accepter... pas encore, du moins.

Vingt-quatre heures après leur rencontre à Nashville, Brognola et Bolan eurent un nouvel entretien à Louisville : L'Exécuteur n'accepterait la proposition du Président que sous certaines conditions. Brognola eut beau tempêter, pour ramener son ami à la raison, il savait la lutte perdue d'avance. Il faudrait bel et bien lui accorder une ultime campagne sanglante.

Quelques heures plus tard, dans le bureau du Président, Brognola déclarait :

— Il nous suivra, monsieur. Mais il veut une dernière semaine de guerre. Une question d'éthique, je suppose.

— Comment cela ?

— Il veut effectuer une ultime descente aux enfers, sans doute pour s'assurer que personne ne manque au grand bûcher. Après quoi il sera des nôtres, il m'en a donné sa parole.

— Sauf s'il meurt entre-temps, observa froidement le Président.

Puis après un silence pesant, il reprit :

— Pour cette dernière semaine de campagne, nous lui assurerons tout le concours dont il aura besoin, quoi que cela implique. Je ne désire pas entrer dans les détails, vous me comprenez, j'espère. Je veux que vous m'ameniez cet homme ici, vivant et bien portant, dans une semaine à dater d'aujourd'hui.

Brognola baissa les yeux, embarrassé :

— C'est que... monsieur... du point de vue de la légalité...

— Je ne veux pas connaître les détails, Hal. Je viens de vous le dire.

Après tout, c'était sans doute mieux ainsi. De toute façon, en matière de soutien, Brognola se sentait ridiculement impuissant. Bolan n'admettait jamais d'intervention officielle directe. D'ailleurs, pour cette dernière campagne, il n'avait demandé qu'une chose. Un moyen logistique aérien : un avion C 130.

Quant au programme d'exécution de cette ultime opération, même Brognola, habitué aux méthodes du Grand Homme, avait du mal à y croire.

Six jours !

Mack Bolan avait exigé six journées sanglantes, pour achever sa longue marche. Et il avait expliqué :

— Le boulot n'est pas proprement liquidé. Les crapules avisées restent tapies dans l'ombre, attendant que l'orage passe. Je connais leurs noms. Je sais où elles se terrent. Un jour elles feront surface à nouveau, plus puissantes, plus destructrices que jamais. Je ne veux pas leur en laisser la chance.

— Mais que comptes-tu faire en si peu de temps ? Une pauvre semaine dérisoire !

— Non, une riche semaine d'extermination.

— Où frapperas-tu ?

— Partout. Un raid éclair sur chacune des six grandes régions du pays. Procure-moi un moyen de transport aérien, et six jours me suffiront.

Six journées sanglantes bien sûr. Les derniers jours de l'Exécuteur. Et s'il survivait, Mack Bolan cesserait alors définitivement d'exister, et le Phénix renaîtrait des cendres de cette identité à jamais disparue.

Six jours… les derniers de la longue marche en enfer… et déjà le soleil levant de cette aube du lundi semblait voilé d'un linceul sanglant.

CHAPITRE PREMIER

Le viseur de la Weatherby était centré sur la calandre d'une rutilante Cadillac El Dorado, trônant au beau milieu de l'aire de parking. Tout autour, une bonne douzaine de bagnoles du même acabit, dont plusieurs Cadillac de modèles divers, une Mercedes, et deux Continental. Un trailer semi-remorque, équipé pour le transport de véhicules, attendait de toute évidence son chargement, sagement garé à l'entrée du parking. Derrière, on distinguait un hangar à charpente métallique, si vaste, si démesuré, qu'il en paraissait accroupi : le centre de *remodeling* et de maquillage du plus grand réseau de recyclage de voitures volées, pour le territoire ouest de New York. Le tout gentiment niché sur les pentes accueillantes d'une verdoyante colline à l'ouest de Louisville, Kentucky.

L'Exécuteur, habillé de noir, observait les lieux depuis plus d'une heure, et déjà, le ventre du hangar avait craché pas moins de six véhicules, tous plus luxueux les uns que les autres. Pas besoin d'être grand mathématicien pour calculer qu'une heure de production à ce rythme devait avoisiner les cent mille dollars, vite fait bien fait. A en juger par la taille du hangar, on imaginait facilement un « *remodeling*-maquillage » non-stop vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à la cadence de six bagnoles toutes les heures.

L'Exécuteur n'avait pas eu le temps d'analyser en détail l'activité et les ramifications du réseau, mais à première vue il s'agissait d'une opération de grande envergure. Des rabatteurs indépendants amenaient ici la marchandise volée – en provenance, sans doute des Etats limitrophes – Indiana, Missouri, Tennessee, Ohio, West Virginia – et la fourguaient à dix pour cent de sa valeur marchande; un peu plus peut-être pour les modèles particulièrement demandés. Les livraisons avaient lieu la nuit, et chaque bagnole nécessitait grosso modo deux heures de travail, avant d'être reconduite sur le marché. Un nettoyage, rapide, une révision moteur et carrosserie, un bon lustrage, de nouvelles plaques minéralogiques et enfin une carte grise maquillée.

Bolan avait entendu parler de ce centre un peu particulier depuis plusieurs mois déjà. Mais au cours de son opération-nettoyage à Nashville, il était tombé sur des bribes d'informations nettement plus consistantes. L'affaire, en façade, était parfaitement légitime : « Carrosserie en tous genres – voitures d'occasion », une entreprise ayant pignon sur rue, appartenant à un certain Benjamin Davis, un homme d'affaires de Louisville, tout ce qu'il y a de plus honorable. Mais le véritable propriétaire était la firme Carmine Tuscanotte – prestataires de services, une société ayant son siège dans l'Illinois, filiale *d'investissements et services nord-américains* dont les actionnaires majoritaires n'étaient autres que Tuscanotte, et un requin de Chicago, James Altorise, dit « Jim le Sauteur ». La société mère possédait également une bonne douzaine d'autres filiales : concessions de vente de voitures neuves ou d'occasion, sociétés de crédit ou de leasing, entreprises de transport, et même un certain nombre de salles des ventes. Le tout réparti dans divers Etats autour du Kentucky.

C'était une magouille tranquille et bien agencée, représentant une source de profits illicites, régulière et littéralement astronomique. Les blousés officiels n'étaient autres que les compagnies d'assurances, bien évidemment. Et qui songerait à verser une larme sur leur sort ? Les assureurs ne sont jamais perdants. En définitive, le vrai pigeon, c'était l'automobiliste américain, dont les primes de garantie ne cessaient d'augmenter de semestre en semestre.

Le vol organisé d'automobiles pompait chaque année des milliards de dollars à l'économie américaine. Bolan le savait. Mais dans l'immédiat ce qu'il visait en premier, c'étaient les grosses légumes à la tête de ce business d'un type bien particulier. Depuis quelque temps, Tuscanotte et Altorise jouaient très *cool* : ils avaient abandonné leur territoire de chasse habituel, disparaissant de la scène publique, et même dans le milieu *underground* on perdait leur trace. La racaille de Chicago, il faut dire, vivait une période difficile. Le milieu se remettait mal de l'opération-nettoyage de Bolan et connaissait de sanglantes luttes intestines, tandis qu'une nouvelle génération de caïds essayait de mettre la main sur le pouvoir.

L'ennemi était donc bien présent dans l'Etat de l'Illinois. Bolan du reste possédait des informations intéressantes sur le

développement de son activité dans ce secteur. Le coup qu'il avait porté récemment aux états-majors de New York avait eu des effets secondaires importants dans tout le Middlewest, poussant certains *mafiosi,* et non des moindres, à se retrancher du côté de Chicago, pour assurer leurs arrières.

La capitale de l'Illinois était bien le siège du crime organisé, pour toute la partie centrale des Etats-Unis. Mais la scène pourtant y était drôlement chaotique. Et Bolan avait l'impression que ceux qui détenaient le vrai pouvoir à Chicago s'étaient plus ou moins évanouis dans la nature, loin de la grosse agglomération, et jouaient calme et relax, laissant les truands à la petite semaine se battre à découvert pour le contrôle de territoires de gagne-petit.

Raison pour laquelle Bolan était dans le Kentucky, posté à flanc de colline, avec, dans sa mire, ce centre de recyclage de voitures volées.

Il soupira, et comme à regret, chargea une balle énorme dans la monstrueuse Weatherby. Puis il scruta une dernière fois le champ de tir. Le soleil s'était levé depuis dix minutes. En contrebas, à quatre cents mètres environ, la porte du hangar venait de s'ouvrir une fois encore pour cracher une nouvelle Cadillac intégralement « remise à neuf ». Bolan ajusta le viseur en plein sur la calandre, calculant mentalement la déviation normale de son projectile.

La balle, une Magnum 460, percuta le capot bien lustré, et trouva juste en dessous le centre névralgique déclencheur de feu et de mort. La limousine grinça, se cabra, avant de retomber, inerte. Une fumée noirâtre, épaisse et grasse, s'éleva aussitôt. Bolan tirait à nouveau sur le véhicule en flammes quand le chauffeur jaillit, Dieu sait comment, de la fumée, pour se ruer à l'abri dans le hangar. La Weatherby cracha une troisième fois et la limousine explosa, envoyant vers le ciel des giclées de ferraille et de caoutchouc enflammé.

Sur le seuil du hangar, l'attroupement s'était vite formé, en proie à une panique démente. L'un des hommes saisit un extincteur et tenta vainement d'arroser la carcasse démantelée. Bolan secoua tristement la tête avant de balancer sur le pauvre crétin un nouveau Magnum et sa grenaille de plomb en furie. L'énorme balle percuta l'extincteur qui explosa littéralement laissant le gars les mains vides et lui inspirant plus de sagesse. Il se rua comme un fou à l'abri du

bâtiment. Les flammes de plus en plus démesurées s'élevaient de la carcasse éclatée lorsque quelqu'un, à l'intérieur du hangar, songea fort judicieusement à actionner la porte coulissante. Malheureusement la Cadillac en feu bloquait le passage et au moment précis où le mécanisme de fermeture automatique se mettait en branle, le réservoir d'essence explosa. La porte se souleva en un soubresaut énorme, sortit carrément de sa glissière tandis que le véhicule était projeté à plusieurs mètres à l'intérieur, mettant le feu aux bidons de peinture et aux diverses denrées hautement inflammables utilisées pour ce genre d'artisanat. Bolan eut un sourire grinçant en entendant le bruit assourdi des explosions en chaîne.

Sans plus attendre, il s'attaqua aux autres véhicules garés sur l'aire de parking, ses monstrueux Magnum déchirant l'atmosphère tranquille de cette campagne verdoyante. Bientôt une bagnole sur trois était transformée en un véritable brasier, donnant au parking l'aspect d'un enfer fumant et rougeoyant.

Bolan reposa la Weatherby pour évaluer l'ampleur de son attaque : pas mal. Bien assez en tout cas pour l'instant, et certainement au-delà de toute espérance raisonnable. L'usine de recyclage ne produirait rien aujourd'hui. Du reste, il n'y avait plus d'usine du tout. Le hangar et l'aire environnante offraient une vision d'apocalypse. Des flammes gigantesques jaillissaient des fissures et des trous béants que les explosions avaient causés dans la toiture, et les murs de tôle. Des gars en bleu de travail, pétrifiés, sonnés, s'étaient rassemblés à distance respectueuse et observaient les ultimes soubresauts du bâtiment touché à mort.

Bolan contempla le spectacle quelques instants, reprit son arme et remonta jusqu'au sommet de la colline.

Un break Ford était garé dans l'herbe, tout à côté d'un poteau de téléphone. Perchée sur le capot, une jeune femme attendait, ses longues jambes fuselées repliées à la manière indienne, les yeux tout scintillants d'excitation.

— Que faites-vous, juchée là-dessus ? demanda le Grand Homme.

— La vue est meilleure, répliqua-t-elle. J'ai l'impression d'être au premier rang des balcons pour assister au grand incendie de Rome. Beau résultat, on dirait. Comment vous êtes-vous débrouillé ?

La question était inutile et Bolan l'ignora, se contentant de ranger la Weatherby à sa place.

— Il a donné dans le panneau ? demanda-t-il à la jeune femme.

— Oui, m'sieur, pour donner, il a donné.

Elle détacha le micro-magnétophone coincé contre le poteau et le tendit à Bolan.

— Il a appelé un numéro dans le secteur 812.

— Le truc a pu enregistrer la conversation ?

— Absolument.

Avec un grognement de satisfaction, Bolan dévida la bande magnétique, puis appuya sur le bouton d'écoute. Ouais, le gus avait bel et bien donné dans le panneau.

— Passe-le ! Et en vitesse !

— Qui le demande ?

— Ben Davis, nom de Dieu de merde ! Tu me le passes, ou quoi ?

— Désolé, monsieur Davis. Il est pas là. Ici Harry. A vous entendre… vous devriez peut-être me refiler le message.

La voix était frénétique, maintenant :

— Harry, on est en train de nous descendre !

Silence.

— Qu'est-ce que vous jactez ? Hein… Quoi ?

— J'en sais que dalle, moi ! Un enfant de salaud est en train de nous assaisonner ! L'entrepôt et toute la marchandise crament à mort !

— C'est les fédés ou les locaux ? Parce que si…

— C'est pas une descente de flics, Harry ! C'est pas un putain de raid ! C'est une attaque surprise ! Un coup bas…

— OK, OK, j'ai entendu, monsieur Davis. Mais restez cool ! Surtout vous énervez pas. Appelez votre copain de la mairie et dites-lui de se bouger un peu le cul pour rappliquer en vitesse ! Tâchez de sauver tous les meubles possibles, et débarrassez-vous des écritures. Vous m'avez entendu ? Brûlez tout ce…

— Putain ! Mais vous pigez rien ! Je vous ai dit que tout brûle déjà ! Tout. Vous comprenez ?

— OK, OK, monsieur Davis. Maintenant, écoutez-moi. Démerdez-vous pour entrer dans le hangar avant l'arrivée des

pompiers. Balancez de l'acide sur tout ce qui peut être compromettant. Vous m'avez bien compris ?

La voix était très lasse maintenant :

— *Ouais, Harry, je t'ai compris. OK, je vais essayer. Mais ça nous tombe dessus de partout ! Ces enculés nous assaisonnent à qui mieux mieux. Je sais pas, mais ils sont au moins une centaine, là-haut sur la colline. Ils font un vrai carton ! Je voudrais…*

Fin de la conversation. Côté Kentucky, la ligne grésilla avant de mourir complètement. Le gars, côté 812, gueula une ou deux fois dans son appareil, puis raccrocha en bougonnant des insanités.

La fille, juchée sur le capot du break, eut un sourire radieux pour le Grand Homme :

— Alors voilà comment vous vous êtes débrouillé ? Vous étiez au moins une centaine, hein ?

Bolan enroulait la bande du magnétophone.

— Si je comprends bien, on va mettre les voiles en direction de l'Indiana, observa la jeune femme.

— Exact, fit-il en l'aidant à sauter sur le sol. Si la section 812 se trouve de l'autre côté de la frontière, en avant !

— 812 couvre tout ce qui est au sud d'Indianapolis, précisa la jeune femme. Le numéro qu'il a demandé est à Columbus. Columbus, Indiana s'entend. Pas Ohio.

Bolan eut un mince sourire :

— Cette jolie petite tête sait tout ça par cœur, pas vrai ?

— Bien sûr ! Cette jolie petite tête est là pour ça, non ?

On pouvait peut-être l'utiliser à d'autres fins. Bolan en imaginait facilement une ou deux pas tellement désagréables. Il se contenta d'y poser un rapide baiser, en disant :

— Voilà pour m'assurer qu'elle va bien rester sur vos épaules. Allez, en voiture.

— Destination Columbus, vrai ou faux ?

— On ne peut décidément rien vous cacher ! grinça-t-il.

Columbus, ouais, et en vitesse encore. Le dénommé Harry ne pouvait être que Harry Venturi dit « le Macaque », premier lieutenant de Carmine Tuscanotte.

Et Mack Bolan n'était pas venu dans le Middlewest pour démolir des bagnoles. Il voulait estampiller la marque du monstre, sur la sale

gueule de Carmine Tuscanotte.

CHAPITRE II

Au terme du contrat, la fille faisait partie du lit. Elle avait été choisie pour « materner » la caravane de guerre de Bolan, cet énorme camping-car GMC qui, sous des extérieurs savamment banalisés, abritait une impressionnante machine de guerre. La fille s'était chargée de son transport par avion, depuis New Mexico jusqu'à Louisville.

Bolan avait été contraint d'abandonner son arsenal roulant, quand il avait dû filer de toute urgence à Nashville. Mais pour mener à bien son ultime campagne des six jours, dernière phase de sa guerre contre la Mafia, il ne pouvait absolument pas s'en passer.

Quant à la jeune dame, ça n'était fichtrement pas du nougat : d'abord son nom : Rose d'Avril. Incroyable mais pourtant vrai. Elle ressemblait à tout, sauf à ça : une fille immense et superbement balancée, des hanches bien rondes, prometteuses à souhait, une poitrine ravageuse et en prime de longs cheveux soyeux, noir de jais et des yeux lumineux. Bref ! au *Moulin rouge* elle aurait fort bien tenu sa place. Brognola l'avait qualifiée de « technicien-projeteur » ce qui, dans le monde où évoluait Brognola, était plutôt vague. Sa fiche signalétique indiquait qu'elle possédait un diplôme d'électronique, ayant fait pas mal de travaux de recherche sur la physique des solides et la dynamique des sols.

— Elle a pas mal d'atouts dans son jeu, avait affirmé Brognola à Bolan. A mon avis, elle devrait te faciliter le boulot, tu serais bien bête de ne pas l'utiliser au mieux de ses compétences.

— Quelles compétences, au juste ?

— Elle peut piloter la caravane, je te le garantis. Les programmes informatisés de ton ordinateur n'ont aucun secret pour elle. Tous tes appareillages ultra-sophistiqués de détection et de communication lui plairont à la folie. C'est pour cela que nous l'avons sélectionnée. Crois-moi, elle saura s'occuper de la caravane et pourra également l'exploiter.

— Que fait-elle exactement dans la vie, Hal ?

— De l’espionnage électronique, marmonna à regret le chef de la police fédérale. Et visiblement, il n’avait aucune envie de s’appesantir.

Bolan savait Brognola très chatouilleux dès que l’on abordait ce sujet, il n’insista pas. D’ailleurs, Brognola avait un jugement très précis sur les gens. C’est lui qui avait mis en place, depuis Washington, tout le réseau de sécurité intérieure, dont l’efficacité sans précédent était reconnue de tous.

Et Bolan donc avait fait confiance à Hal Brognola... Jusqu’à sa première rencontre avec la jeune personne. Brognola entre-temps était rentré à Washington. Le Grand Homme fit la connaissance de Rose d’Avril alors qu’elle était au volant de la caravane de guerre, relax et souriante.

— Vous n’éprouvez pas un plaisir immense à me voir, remarqua-t-elle en guise de présentation.

Ce n’était pas totalement juste : malgré son uniforme militaire pas vraiment sexy, la fille en jetait sacrément.

— Ce que je vois me plaît infiniment, corrigea-t-il, mais j’aimerais seulement le voir ailleurs.

— Allongé sur le dos entre deux draps de satin rose, peut-être ? riposta-t-elle, acerbe.

Il la dévisagea froidement avant de répondre :

— Oui et non. Ecoutez, je...

— Ne vous excusez pas, sourit-elle. Je m’attendais à votre réaction. Et de toute façon, la position allongée sur le dos n’est pas ma préférée.

Bolan s’en serait douté.

Mais elle ne lui laissa pas le temps de le dire et enchaîna :

— J’ai profité du temps de vol pour examiner votre véhicule. Qui vous a procuré un équipement pareil ? J’aimerais bien rencontrer l’individu qui l’a conçu et agencé.

Elle poursuivit :

— Vous avez là un matériel de rêve; certains appareils sont plus sophistiqués encore que ceux de la N.A.S.A. Presque tous sont brevetés, mais on ne les fabrique pas encore. Qui vous les a procurés ?

— Ecoutez, fit Bolan, je crois que...

— Ces instruments d'optique, par exemple, ils combinent le rayon laser avec des détecteurs à infrarouge. Et votre tableau de navigation : vous avez les indications-terrain couplées avec…

— Oh ! Oh ! grommela Bolan.

Elle eut un sourire crispé :

— O.K., j'en fais un peu trop. C'est ma façon de réagir quand je suis intimidée. Vous me mettez mal à l'aise en me regardant ainsi. Vous voulez… vous voulez la vérité : j'ai une trouille de tous les diables. Brognola m'a dit qui vous étiez, bien sûr. Il ne pouvait pas faire autrement. Oh ! ne craignez rien, vous êtes Striker, pas plus, pas moins, et je n'ai pas posé de questions. Mais sans blague… vous me terrifiez.

— Bouclez-la un peu, voulez-vous ? cracha-t-il.

Elle s'exécuta, baissant tristement ses grands yeux lumineux.

— En fait, je vous ai souhaité la bienvenue à bord, déclara-t-il. Si vous ne l'avez pas compris, je n'y puis rien. Maintenant, s'il vous plaît, oubliez la vieille ritournelle homme-femme, et tout ce qui s'ensuit. Rappelez-vous ceci : nous faisons la guerre et pas l'amour. Je suis le chef, et là encore ne me sortez pas le couplet de la supériorité ou de l'égalité des sexes. Si vous faites ce que je vous dis, comme je vous le demande, nous nous entendrons bien. Et peut-être même réussirons-nous à rester en vie. Compris ?

— O.K., fit-elle laconique. Mais croyez-vous qu'il faille nous chamailler tout le temps ?

— Comportez-vous comme bon vous semble et laissez-moi être ce que je suis. De toute façon, nous n'aurons guère l'occasion de nous voir. Vous resterez cantonnée à l'avion, et vous vous occuperez seulement du transport de ma caravane.

— Vous êtes en train de commettre une faute.

— Comment ?

— Oui, une faute. M. Brognola m'avait avertie d'ailleurs. Ecoutez, vous êtes bourré de préjugés sexistes, ou alors je n'y comprends rien. Je suis parfaitement opérationnelle sur le terrain. J'ai déjà effectué des missions, je pourrais vous apporter une aide efficace.

— Dans quel domaine êtes-vous opérationnelle ? s'enquit-il le plus sérieusement du monde.

— L'espionnage électronique.

— Sur le terrain, vous voulez dire ? Ou préférez-vous le milieu feutré et protégé des laboratoires ?

Le ravissant visage de Rose d'Avril s'empourpra légèrement :

— J'ai travaillé en labo à l'université, mais j'ai suivi aussi un entraînement pratique sur le terrain. Cependant, c'est ma première grosse mission…

— Etes-vous capable d'escalader un poteau ? coupa-t-il.

Elle pointa fermement son ravissant menton volontaire :

— Mieux qu'un singe.

— Savez-vous brancher une écoute sur des câbles téléphoniques ?

— Un jeu d'enfant.

— Je vous préviens, grommela-t-il, cela va être fichtrement dangereux.

— Je m'en doute.

Comme toujours, Bolan prit sa décision en une seconde, se fiant tout autant à son cerveau qu'à son instinct.

— O.K. On va essayer. Mais quittez-moi d'abord cet uniforme affreux, et passez quelque chose d'un peu plus féminin. Vous avez un corps superbe. Pourquoi l'enlaidir ? Un bon soldat se sert de tous ses atouts.

— Que signifie Striker, exactement ? demanda-t-elle en enlevant sa jupe.

Il détourna la tête, non par discrétion, mais pour conserver sa sérénité d'esprit.

— Si vous êtes un bon soldat, vous le découvrirez toute seule, grogna-t-il, pour masquer l'effet brutal que cette fille produisait sur lui. Et surtout, ne me demandez pas de vous servir de conscience, bonne ou mauvaise. Le but, c'est de faire le boulot et d'en sortir vivant. Rien de plus, rien de moins.

— Quel est l'ordre de priorité, demanda-t-elle, entièrement dévêtue maintenant, tout en se dirigeant vers l'arrière de la caravane.

— Comment ? dit-il.

— Vous avez dit : faire le boulot et en sortir vivant. S'il y a conflit entre les deux objectifs, lequel devrait passer en premier ?

Elle ondulait à présent dans une sorte de combinaison supercollante, en tissu fin et soyeux. Son châssis ne perdait rien à être extramoulé…

— Cela vous va bien, lui dit Bolan.

— Vous n'avez pas répondu à ma question : quel est l'ordre de priorité ?

Il la regarda froidement :

— Il n'existe pas de formule préétablie pour répondre à cette question, Rose. C'est une décision que l'on prend avec ses tripes et non avec sa tête. Si vous avez du cran, la question ne se posera jamais. Dans le cas inverse, vous n'êtes pas à votre place ici.

— Essayez-vous de me faire peur ? demanda-t-elle légèrement.

— Peut-être…

Elle enfila une paire de fines chaussures à talons aiguilles et déclara :

— O.K., j'ai peur. Je suis terrifiée. Et pourtant je suis toujours là, il me semble.

Il hocha la tête. Mais seulement pour lui donner le sentiment d'être utile et efficace. Bolan n'avait pas l'intention de tester le sens du combat de Rose. Jamais ! Bien d'autres avant elle n'en étaient pas sorties vivantes. Et certaines étaient tout aussi jolies et douées que Rose d'Avril…

CHAPITRE III

La caravane de guerre roulait sur la route d'Etat 65, au nord de Louisville, traînant la Ford en remorque. L'avion transporteur, un C 130, avait été envoyé à Indianapolis, avec ordre d'y attendre de nouvelles directives.

Bolan portait un jean délavé et un sweat-shirt, avec une paire de boots. Rose d'Avril était assise à sa droite. Depuis plus d'une heure que la caravane avait quitté Louisville, Rose n'avait pratiquement pas cessé de griffonner sur un bout de papier les signes cabalistiques d'un programme informatisé de physique mécanique. Une ou deux fois, elle avait tenté d'engager la conversation avec Bolan, mais sans résultat.

A Columbus, ils quittèrent la route d'Etat.

— Vous n'êtes guère bavard, on dirait, remarqua-t-elle.

— C'est vrai.

Il jeta un coup d'œil à son bout de papier griffonné et ajouta :

— J'avais mes petits problèmes à résoudre, moi aussi.

— Et vous préférez le calcul mental, sans doute ?

— Ouais, on peut appeler cela ainsi.

— Pourtant parfois, soupira-t-elle, cela aide de parler un peu. Un de ces jours, quand nous aurons la tête plus libre… regardez ! Vous avez vu le panneau ?

— Le nom de la ville, vous voulez dire ? grogna-t-il.

— Oui, vous avez vu comment ils l'appellent ? « Columbus : Athènes de la Prairie. » Cela ressemble à la Prairie, ici, vous trouvez ?

— Disons que c'est un paysage assez plat, concéda-t-il.

— Vous connaissez Athènes ?

Il secoua la tête en souriant.

— Moi non plus. Mais franchement, cette ville ne ressemble en rien aux cartes postales que j'ai pu voir.

— Peut-être est-ce une similitude uniquement psychologique, observa-t-il.

— En tout cas, il ne peut s'agir de l'architecture, fit-elle en se frottant le nez. Tout ici paraît du plus pur style gothique, amélioré

façon Middlewest.

Bolan gloussa et poussa la console de commande vers Rose. Au fond, ce n’était pas si mal, pour une fois, d’avoir de la compagnie.

— Branchez la navigation, suggéra-t-il. Nous aurons toutes les réponses aux questions que nous nous posons.

— Quel est le code du programme ?

Bolan le lui donna, tandis que la caravane pénétrait dans le centre de la ville. C’était une petite ville de province pas déplaisante, prairie ou non. Des constructions récentes, dont un quartier de bureaux et de magasins ultramodernes à l’ombre d’une coupole ancienne et d’un palais de justice datant du début du siècle. Une poste centrale flambant neuve, tout en glace et acier, jouxtant une longue série d’entrepôts plus ou moins délabrés, témoignant d’une époque florissante bien antérieure. Le tout était sympathique et accueillant.

— C’est une petite ville prospère, on dirait, dit Bolan.

— Pas étonnant, fit-elle sans quitter l’écran des yeux. Il y a beaucoup d’argent ici. Columbus est la patrie du moteur Diesel. L’homme qui en a inventé le principe vivait ici. Et l’usine de moteurs Cummins est certainement l’artère nourricière du pays. Il y a d’autres industries, d’ailleurs. Non, Striker, nous ne sommes pas à Athènes. Cela ressemble plutôt à un petit Détroit, ici.

— Et sur le plan du crime, quel est le profil ? demanda-t-il distraitement.

— Rien de plus que du petit turbin de samedi soir, répondit-elle les lèvres pincées. Je ne vois rien qui puisse tenter un homme comme Tuscanotte.

— Et la drogue ?

— La scène est très calme. Essentiellement de l’herbe, et encore. C’est vraiment le profil typique d’une petite ville de province. Les flics locaux sont très chatouilleux sur le sujet, et une mauvaise prise de deux onces de came bidon ferait probablement les gros titres de toute la presse locale. Franchement, Striker, tout paraît clair ici.

— Et le jeu ? demanda Bolan, comme s’il pensait à autre chose.

— Même schéma : de la broutille. De petits paris sur les matches de foot. Et encore, les bookmakers sont d’Indianapolis. Rien de bien excitant. Idem pour la prostitution. Réseau assez désorganisé de

filles recrutées sur place, niveau massages améliorés, pas davantage. Non, décidément, je ne vois rien pour Tuscanotte.

— C'est bien pour cela qu'il est là, répliqua Bolan.

— Planqué, vous voulez dire ?

— Exact. Le malin s'est creusé une jolie petite fosse paisible et verdoyante et s'y est tapi, bien à l'aise.

— Dans l'Athènes de la Prairie, ajouta-t-elle. Curieux, non ?

— Ainsi, il est toujours dans l'ombre de Chicago, observa Bolan. Voyons, Rose, nous vivons un âge merveilleux : en moins d'une heure et demie d'avion, il peut rejoindre sa grande ville.

Tout en parlant, il garait l'énorme caravane au bord du trottoir.

— Et avec le téléphone, poursuivit-il, il lui faut moins de dix secondes pour contacter son état-major. Allez, Cendrillon de l'électronique, trouvez-moi un téléphone, vous aussi.

— Pourquoi m'appelez-vous ainsi ? demanda-t-elle avec un sourire mi-figue, mi-raisin.

— Vous allez être une gentille princesse et fouiner un peu auprès des employés du téléphone. Mais assurez-vous que personne ne soupçonne ce que vous recherchez.

— A votre place, répliqua-t-elle avant de sortir, je garerais cette caravane un peu plus proprement. Sinon, la police de la Prairie risque fort de montrer les dents.

Il la regarda entrer dans la grande poste centrale puis, avec un soupir, recula pour ranger la caravane devant un parcmètre. Elle occupait d'ailleurs deux emplacements avec la Ford en remorque. Une contractuelle passait par là, et jeta un regard maussade aux deux encombrants véhicules. Bolan sortit, fourra quelques pièces dans le compteur puis, avec un sourire grinçant à la jeune personne, se remit au volant. Il alluma une cigarette, et étudia attentivement la carte du secteur sur l'écran de la console, le temps que Rose d'Avril mène sa petite enquête auprès de ces dames du téléphone.

La ville était bien desservie par un réseau de routes nationales, en plus de la route d'Etat. L'emplacement était vraiment royal : au sud, à moins d'une heure de voiture, Louisville; à l'est, Cincinnati, et au nord, par la grande route d'Etat, Indianapolis. Columbus possédait en outre un petit aéroport et une base navale auxiliaire était implantée non loin.

Pourtant le plan général de l'agglomération paraissait plutôt chaotique : les routes nationales et la grande route d'Etat cisaillaient le cœur de la ville dans toutes les directions. Au nord-est de la ville, le quartier des affaires était très resserré et entouré de centres commerciaux. Les industries étaient regroupées au sud, sauf l'usine de moteurs Cummins construite sur la hauteur, comme pour dominer la ville. La rivière apparemment avait empêché le développement du centre urbain vers l'ouest, mais on y avait aménagé tout de même un complexe de loisirs pour touristes, auquel on accédait directement par la route d'Etat.

A l'ouest, la campagne n'était pas exploitée car le terrain était trop pentu. Pas de prairie, là. Mais à une vingtaine de kilomètres, la petite ville de Nashville et un grand parc national : *les Fumerolles*. Drôle de nom pour un parc public.

Rose d'Avril sortit enfin de la poste. Bolan avait recentré l'écran de la console sur la zone ouest de Columbus, et plus particulièrement sur la route menant à Gnaw Bone. La fille s'installa à côté de lui :

— O.K., Striker, j'ai trouvé le biniou.

Sans attendre; il mit le moteur en marche et décolla du trottoir.

— Je vous ai bien entendue, Cendrillon de l'électronique, mais votre visage ne parle pas le même langage.

— Seigneur, j'ai failli craquer ! Avez-vous entendu parler du T.A.A. ?

Bolan secoua la tête.

— C'est quoi, une compagnie privée ?

— Non, un nouveau service offert par la Compagnie du téléphone : cela veut dire en clair Transmission d'appel automatique, et ça marche par abonnement. N'importe qui peut se l'offrir pour quelques dollars par mois. Votre téléphone pourra ainsi transmettre automatiquement à une autre ligne tous les appels automatiques qu'il reçoit. C'est futé parce que vous programmez votre appareil vous-même, et n'avez à en informer personne. L'appareil fait le boulot grâce à un circuit informatisé, au siège de la Compagnie. Avec ce système, tous les appels reçus par le poste seront transmis directement à n'importe quelle autre ligne choisie par le souscripteur. Et celui qui appelle n'en saura jamais rien.

— Qu'est-ce que vous me racontez, Rose d'Avril ?

— J’essaie simplement de vous dire que le numéro de Columbus est bidon : c’est un numéro-relais. Alors à mon avis, ce n’est pas à Columbus que nous trouverons votre ami Tuscanotte.

— Jusque-là, je le sais, fit paisiblement Bolan.

— Le numéro est celui d’un obscur petit bureau au-dessus d’un magasin non moins obscur, dans le centre de la ville. L’abonné… Qu’est-ce que vous m’avez dit ?

— Simplement que je le savais.

Regardant par la vitre, la fille venait de comprendre dans quelle direction ils étaient engagés : la caravane filait vers l’ouest par la route d’Etat pour sortir de Columbus.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle calmement.

— J’écoute votre rapport; je vous en prie, continuez.

— Mais vous aviez tout compris, n’est-ce pas, sans que j’aie besoin de vous le dire ?

Il hocha la tête :

— Disons que mon flair est bien conditionné, si vous voulez. Mais j’ai besoin de votre rapport, Cendrillon.

— Arrêtez de m’appeler ainsi, bon sang ! glapit-elle.

— O.K., fit-il doucement. Je ne voulais pas vous blesser. Ce que vous me dites m’intéresse énormément. Pourriez-vous continuer ?

Elle alluma nerveusement une cigarette, et resta muette jusqu’au moment où elle le vit prendre la bretelle menant à l’hôtel *Holiday Inn :*

— Non ! fit-elle vivement. Gardez la route d’Etat.

Sans l’écouter, il gagna rapidement le parking derrière l’hôtel et sortit de la caravane. Il décrocha la Ford en remorque pour la garer. Puis il reprit le volant, comme si de rien n’était, pour rejoindre la Nationale 46 en direction de l’ouest.

— Vous m’avez fait peur un instant, chef, déclara-t-elle.

Ses yeux étaient de glace :

— Vous n’avez rien à redouter avec moi. Je joue franc jeu, Rose. Et vous saurez toujours très exactement ce que je veux de vous.

— Cela me paraît de bonne guerre, répliqua-t-elle, tout aussi distante.

La caravane prenait de la vitesse, maintenant.

— Où en étais-je déjà ? fit la fille.

— Vous parliez d'un petit bureau minable avec un téléphone bidon.

— C'est vrai. L'abonné officiel est un certain R.B. Smith. Les factures sont payées par chèque postal, par ledit titulaire. Le reste, je l'ai appris par simple coup de bol. L'employée du téléphone connaît le propriétaire de l'immeuble. Les petites villes ont du bon, parfois. D'après elle, R.B. Smith est un mystérieux personnage. Le bureau a été loué il y a plusieurs mois, et le loyer payé pour six mois d'avance. On y a fait installer le téléphone et depuis, jamais personne n'a vu l'ombre de R.B. Smith. Or, tout à fait par hasard, j'ai vu le numéro de code des factures de ce fameux Smith et ça a fait tilt : il est abonné à T.A.A. Seulement le pire, il faut que je vous l'avoue, c'est que jamais je n'avais entendu parler de ce service.

— Que voulez-vous, Rose, on n'arrête pas le progrès. De nos jours, tout va si vite.

— Vous parlez ! Enfin, bref, j'ai dû sortir mon pedigree.

— Les petites villes ont aussi leurs inconvénients, observa tranquillement Bolan.

— C'est vrai. Je voulais à tout prix avoir accès à l'ordinateur. Notez, ils ont été très gentils. J'ai échafaudé toute une histoire à peu près vraisemblable, et je crois que j'ai découvert ce qui *vous* intéresse.

— Vous savez, moi je me fie toujours à mon flair. Alors pour une fois que l'on m'apporte des informations, vous parlez si elles me passionnent.

— O.K., plaisanta-t-elle. Mais avant tout, j'aimerais savoir pourquoi votre flair vous conduit vers l'ouest.

Il haussa les épaules :

— Je serais bien incapable de vous le dire. Je regardais la carte du secteur, sur l'écran, et tout d'un coup, mon flair m'a chatouillé la narine gauche. De l'endroit où j'étais, la gauche était à l'ouest. Puis vous avez rappliqué, et vos grands yeux roulaient aussi du côté ouest.

— Faux.

— En tout cas, ils disaient tout sauf Columbus, vos grands yeux.

— O.K., O.K. Ralentissez maintenant. Je crois qu'il va falloir prendre à gauche au prochain croisement. Oui c'est ça, cap sur le sud.

Bolan obtempéra. Quelques minutes plus tard, ils apercevaient une sorte de bâtisse en pierre de taille horriblement prétentieuse, implantée au sommet d'une colline et dominant la campagne environnante. Un chemin en terre battue, partant directement de la route goudronnée, y conduisait en une série de virages en épingle à cheveux.

— Je crois bien que c'est là, murmura la jeune femme. Votre flair est d'accord ?

— Et votre cervelle, elle sait autre chose ? demanda-t-il.

— Hélas ! mes données s'arrêtent-là. Nous sommes probablement dans le bon secteur, et je vais devoir sortir pour m'assurer de certains détails.

— Laissez tomber, fit Bolan en arrêtant la caravane le long de la route. On va tout simplement leur demander.

— Vous plaisantez ou quoi ?

Il était absolument sérieux. Il recula sur quelques mètres pour engager la caravane sur le chemin de terre battue et grimpa jusqu'à la bâtisse. Ou presque, en tout cas. Le sommet de la colline était très vaste et plus plat qu'il n'apparaissait de la route, découvrant de petits bâtiments agglutinés au corps principal de la maison. Autour, beaucoup d'arbres touffus et bien serrés, mais visiblement pas de mur d'enceinte ou de clôture. Une simple chaîne accrochée à deux énormes poteaux métalliques bloquait l'accès.

Juste devant, un panneau mentionnant : *Passage interdit* et un petit rond-point pour permettre de faire demi-tour. Bolan s'exécuta tout en demandant à la jeune femme :

— R.B. Smith se fait appeler comment, ici ?

— Roger G. Tucker. Ça ressemble assez à… Oh ! Oh ! attention.

Un type vêtu d'une veste de chasse, arborant un fusil automatique à double canon, venait d'apparaître près de la chaîne. Bolan passa vivement une paire de lunettes noires et grommela à l'adresse de la fille :

— Ne bougez pas.

Il fit un petit signe de la main fort aimable au gars, et sortit.

— Que foutez-vous ici ? aboya la sentinelle.

— Je cherche Gene Harney, mentit Bolan.

— Tu t'es gouré d'endroit, grommela le gus.

— Vous connaissez Gene ? Il vit quelque part dans…

— Jamais entendu ce nom-là. Ici, c'est une propriété privée ! Va te faire foutre, et en vitesse, encore !

— Eh ! fit Bolan, je vous ai parlé poliment.

— Si ma façon de causer te plaît pas, trisse-toi, connard !

Il pointa son fusil d'un air menaçant :

— Déguerpis, tu veux, et gaffe à tes os !

Bolan battit tranquillement en retraite jusqu'à la caravane.

— Olé ! fit-il à la fille, tout en démarrant.

— Tucker et Tuscanotte sont une seule et même personne ? demanda-t-elle, un peu nerveuse.

— Pour l'instant, je n'en suis pas sûr, répliqua Bolan. Mais je viens juste de me prendre le bec avec Skids Mangone. Il est cantonné bien loin de chez lui, on dirait.

— Qui est ce Mangone ?

— A l'époque, il était tueur à Chicago pour le compte de Joliet Jake Vecci.

— Et Vecci, qui c'est ?

— Vecci est mort. Il a été le seigneur des loups pendant bien des années, à Chicago. C'était l'oncle par alliance de Carmine Tuscanotte.

— Voilà qui ne manque pas d'intérêt, reconnut la jeune femme. Que faisons-nous maintenant ?

Mais Bolan ne se posait pas de question. Il savait très exactement ce qu'il avait à faire.

CHAPITRE IV

Harry Venturi, dit « le Macaque », n'avait pas volé son surnom. Il possédait le torse, les bras et les épaules d'un gorille avec son mètre quatre-vingt-dix. Mais à partir de la taille, le reste était du gabarit d'un fifrelet d'un mètre soixante. Les deux moitiés de son curieux individu étaient étrangement dépareillées et, pourtant, Harry le Macaque ne souffrait d'aucune malformation congénitale.

Grâce à sa carrure terrifiante, il avait appris à se faire respecter dès son plus jeune âge, et personne n'aurait osé l'appeler publiquement « le Macaque ». Au demeurant, il n'était pas dupe, et connaissait parfaitement le surnom que la pègre lui avait épinglé. Mais il s'en foutait royalement, tant qu'on ne le lui crachait pas en pleine gueule.

Skids Mangone et lui avaient fait un long bout de route ensemble. Ils avaient débuté, adolescents, comme petits truands des rues, et avaient gravi au fil des années, grâce à des relations plus ou moins précaires mais toujours judicieuses, bien des échelons du milieu de Chicago. Leur ascension, ils l'avaient établie sur la sauvagerie et la brutalité, tout simplement. Mangone était pratiquement illettré, mais avait rapidement découvert que l'on pouvait s'engraisser facilement dans un environnement où la cruauté engendre le respect. Venturi était un peu plus malin, et un peu plus cultivé aussi : il pouvait lire et comprendre l'éditorial du *Chicago Tribune*. Il possédait également une aptitude naturelle à savoir choisir l'homme qu'il fallait quand il fallait. Ouais, les deux crapules avaient parcouru bien du chemin, main dans la main. Mais pour aller où ? Pour aboutir dans cette planque pourrie, retirée, isolée du monde ? Etait-ce donc cela, le succès ?

La pègre de Chicago ne serait jamais plus la même. Harry le savait. Sa retraite ici, dans cet Indiana de merde, mortellement vert, n'était ni plus ni moins qu'une sorte d'exil, imposé par son boss actuel. Il savait aussi que les problèmes ne se résolvaient pas en se planquant. Un type dans la mouise ne s'en sortait pas si facilement : ses ennuis lui collaient au cul où qu'il aille. Comme la poisse. Et la

poisse avait suivi Carmine jusque dans le Kentucky. Vrai, ou faux ? Et puis d'ailleurs, ça n'était peut-être que le début, un avant-goût de ce qui allait suivre.

Harry Venturi regardait le téléphone, tout en se demandant pourquoi diable ce con de Ben Davis n'avait pas rappelé, quand Mangone – officiellement le chef de cette planque paumée – pénétra dans la cuisine.

— C'était quoi ? grogna Venturi.

— Toujours pareil, répliqua l'autre.

— Encore un campeur de merde, c'est ça ?

— Ouais. Et bavard avec ça, ce connard. Un enculé bien pensant. On devrait leur tirer dessus maintenant, à ces trous du cul. Y'en a marre de les voir traîner leurs guêtres à rien foutre. Et puis pt'être que ça les ferait gamberger et qu'ils hésiteraient à venir fouiner chez le voisin.

— Il ressemblait à quoi, ton campeur ?

— De quoi, tu dis ?

— Ton campeur, je te demande.

Mangone se versa une tasse de café et vint s'asseoir à la table.

— Pareil que ses connards de semblables. Sauf son camping-car : un truc vachement canon. J'aurais dû le flinguer, cet enculé, et j'aurais gardé sa carriole. Tu sais, Harry, un de ces jours, je vais m'en payer une. T'as déjà foutu les pieds dans un machin comme ça ? Putain, c'est super, il y a tout…

— T'as mis combien de gus dehors ?

— Comment ça ?

— Ouais, t'as combien de sentinelles à l'air libre ?

— Buck Jones et Hopalong Cassidy.

— Ces deux connards ? Et ensemble, en plus ! Tu m'avais dit que tu les ferais plus jamais marner en couple.

— Oh ! ils sont sûrs, Harry. Comme toi et moi, dans le bon vieux temps. Remplis de bile, et ils rotent au vinaigre.

Venturi ne répondit pas.

— Tu sais, il y a même des chiottes dans ces camping-cars. Tout, absolument tout, des douches aussi. Et…

— Je crois que tu as intérêt à les doubler.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Fais sortir les deux autres. Et assure-toi qu'ils ont les yeux en face des trous et que leur radio fonctionne. Si d'autres « campeurs » se pointent, je veux les voir avant qu'on les vire.

Visiblement, Mangone n'était pas à la fête :

— Putain de merde, Harry, c'est pas parce qu'on s'est fait baiser au Kentucky… C'est pas la porte à côté quand même. Ça veut pas dire…

— Je te demande pas ce que ça veut dire, aboya Venturi. Nous, on prend aucun risque, tant qu'on sait pas si c'est du lard ou du cochon. Fous-toi bien ça dans la tronche, c'est clair ?

Il n'aimait pas beaucoup prendre ce ton autoritaire, avec son vieux pote. Mais il obtint pourtant l'effet escompté, et une bonne giclée d'adrénaline fusa dans les veines du débile.

— O.K., Harry, j'ai pigé, fit-il en terminant son café. Et s'emparant de son fusil, il sortit.

Venturi se posta à la fenêtre de la cuisine et observa son chef de campement se diriger vers les baraques, derrière la maison. Foutu chef ! Et foutu campement aussi. Skids Mangone et son équipe de choc, quatre fiers-à-bras qui se prenaient pour des cow-boys. Ils avaient eu le culot de demander des chevaux pour faire leur ronde. Putain de merde ! Pas un seul avait seulement foutu son sale cul sur une selle pendant toute sa vie. Et qui les aurait nourris, ces sacrés bestiaux, qui les aurait lavés, qui aurait nettoyé leur merde ? Ces cow-boys à la manque, peut-être ? Mon œil !

Venturi secoua la tête avec lassitude. Ouais, c'était vraiment le merdier ces temps-ci. Et ça durait déjà depuis un bail. Comme il était loin le bon vieux temps ! Cet enculé de Bolan… Rien n'était plus comme avant depuis… Enfin… ce n'était pas seulement à cause de Bolan. Tout branlait au manche. Et ces connards, là-bas derrière, ils allaient gueuler comme des ânes, d'être encore de corvée si tôt après leur ronde de nuit. Eh bien ! qu'ils gueulent. Il était grand temps pour eux de savoir que la vie n'est pas toujours rose, quand on se dit tueur au service de quelqu'un qui paie gros. Ils se la coulaient douce depuis trop longtemps ! Après tout, une ronde de plus ne leur arracherait pas le foie. Et lui, Harry Venturi, leur botterait le cul si d'aventure…

Nom de Dieu, quelque chose déconnait sérieux ! D'accord il avait un peu secoué les puces à Mangone, mais tout de même ! Le débile venait de trébucher en sortant du baraquement et brandissait son fusil en faisant un tour complet sur lui-même. Instinctivement, Venturi s'accroupit, quand le double canon pointa dans sa direction. Merde ! Qu'est-ce qu'il fout ce con ! Et puis, pas de bruit, pas de déflagration. Non, Skids ne *tirait* pas... Il...

Venturi se hasarda jusqu'à la porte donnant sur l'extérieur et jeta un timide regard dehors, son flingue prêt à cracher.

— Que se passe-t-il ? hurla-t-il à l'adresse de son chef de campement, apparemment dérangé du citron.

Mangone s'était replié jusqu'à un bouquet d'arbres, à l'angle de la bâtisse.

— Je sais pas, hurla-t-il. Mais sors pas, Harry !

— Explique-toi, nom de Dieu !

— Arnold et Piccolo. Deux tas de viande froide dans leur plumard. La gorge tranchée.

— Rapplique à l'intérieur, Skids, glapit Venturi. Magne-toi ! Je te couvre.

Le débile prit son élan, courba le dos, et fonça comme un dingue. Effort inutile, du reste, car rien alentour ne broncha. Venturi tira son pote à l'intérieur et rentra derrière lui. Il se précipita ensuite sur un poste radio émetteur-récepteur, posé sur l'égouttoir de l'évier.

— Hopy, Buck, gueula-t-il dans le micro, répondez, nom de Dieu !

Mangone s'était posté près de la fenêtre du salon :

— J'vois rien bouger, Harry, cria-t-il.

— Hopy, Buck !

Mais le récepteur restait muet.

— Merde ! merde ! merde ! hurla Venturi, en se jetant comme un fou dans le salon. Ces connards ne répondent pas ! Tu vois quelque chose ? demanda-t-il.

— Que dalle, Harry, répondit l'autre. Tu comprends quelque chose, toi ?

— Ces salauds de cow-boys, soupira Venturi. Je ne les ai jamais très bien sentis, ces deux gus. Ils ont rectifié Arnold et Piccolo et se sont trissés.

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi pas ? Quelqu'un essaie de nous faire notre fête, Skids. Vingt dieux ! tu devrais le sentir.

— C'est lié au merdier du Kentucky, tu crois ?

— J'en suis sûr. Ils en ont après Carmine. Ils veulent le baiser et ils pensent qu'il est ici. Alors ils vont rappliquer. Vaudrait mieux qu'on fasse un peu fonctionner nos cervelles, toi et moi.

— Qu'est-ce que t'as dans la tête, exactement, Harry ?

— Ça pue drôlement tout d'un coup. Faut qu'on réfléchisse. Sérieux.

— Tu décides, moi j'te suis, répondit l'autre con sans se détourner de la fenêtre.

Venturi se dirigea vers les escaliers et resta un long moment sans parler, souffrant les affres de l'indécision. Enfin il déclara :

— Et si on se trissait ? Après tout, on protège quoi ici ? C'est pas comme si… En plus ça nous laissera peut-être les mains libres pour jouer des deux côtés.

Le grand connard se détourna de la fenêtre :

— Carmine va rappliquer, Harry. C'est sûr. Il va foncer tête baissée dans ce putain de guêpier.

— Pas si on se tire et qu'on le met au parfum.

— D'accord, fit Mangone. Alors je vais préparer la bagnole. Couvre-moi, tant que je suis dehors, et dès que c'est prêt, je klaxonne.

— Surtout pas, grommela Venturi. Ils pourraient tirer. On a plutôt intérêt à se calter en douce par-derrière.

— Ça fait un sacré détour !

— Peut-être, mais ça vaut mieux qu'une balade écourtée, si tu vois ce que je veux dire. A propos, prends suffisamment de grenaille pour la grosse automatique.

Le débile coinça l'arme monstrueuse sous son bras, et tapota complaisamment sa veste :

— T'inquiète, j'ai tout ce qu'il nous faut.

Puis brusquement, il fit un truc étrange : ses yeux stupides s'agrandirent démesurément et se figèrent, exorbités, quelque part dans le vide, bien au-dessus de la tête de Venturi. Un peu comme si une lubie bizarroïde s'était emparée de cette cervelle tout juste embryonnaire. Puis, très lentement, il s'agenouilla sur le sol et posa

doucement son énorme fusil automatique, le laissant glisser à terre, sans un bruit.

De l’escalier derrière Venturi, une voix retentit :

— Toi aussi, Venturi. Pose ton artillerie, et fais-moi un gentil sourire. Vite, t’as pigé ? Perds pas de temps !

Harry le Macaque n’avait pas vraiment envie de sourire. Mais il laissa tomber son flingue, très vite, comme on le lui ordonnait. Il tourna ensuite un visage contrit dans la direction de la voix.

Il était baraqué, sacrément costaud. Attifé comme un héros de film de guerre, avec une combinaison noire de combat, des godasses noires, des ceintures de munitions un peu partout, des couteaux, des flingues, des garrots et même des grenades… Et le plus terrifiant, c’était encore cet énorme soufflant à canon d’argent qu’il tenait à la main, tout en dévisageant Harry le Macaque de ses yeux durs.

Ce n’était plus tellement le moment de réfléchir. L’unique réalité, elle était là, plantée dans l’escalier, respirant la mort à cent mètres à la ronde. Le Macaque n’avait jamais vu le mec avant, mais il n’y avait pas de confusion possible.

— Salut, Bolan, fit-il d’une voix mal assurée.

— Salut, Harry, répliqua l’Exécuteur. Où est Carmine ?

— Il est pas ici, intervint le débile, toujours à genoux.

— Ça, je suis capable de le voir tout seul, Skids, reprit le gars.

La voix n’était pas vraiment mauvaise. Mais elle avait quelque chose de macabre… Un petit objet métallique tomba sur le sol en bas de l’escalier. Une médaille, la médaille de tueur d’élite. La marque de la terreur.

— Je lui ai apporté un petit cadeau, mais je peux tout autant vous le laisser, les gars.

En tout cas, le mec parlait. Il ne tirait pas. D’après la rumeur publique, c’était plutôt bon signe. Mais Skids, le débile à la cervelle de petit pois, n’avait strictement rien pigé. Mangone, faut dire, avait fait son chemin accroché aux basques de Venturi, dans un monde où seule la brutalité vous gagnait le respect d’autrui. Et la situation immédiate lui paraissait manquer incroyablement de ce respect qui lui était cher. Non, décidément, la pauvre petite cervelle de Skids ne pouvait pas piger. Et comme un con qu’il était Skids eut un plongeon soudain pour récupérer son flingue : réflexe de protozoaire qu’il

resterait jusqu'à la fin, sourd à l'exhortation muette et désespérée de son pote de toujours, à qui il devait d'être resté en vie, au fil de ces dures années.

Le canon d'argent avait aboyé une seule fois. La tête de Mangone explosa littéralement, la moitié supérieure giclant vers la fenêtre, tandis que le reste se répandait sur le corps du truand, l'inondant comme une fontaine subite de sang et de lambeaux de chair mêlés.

Harry le Macaque ne broncha pas attendant son heure de vérité. Ses yeux pourtant se détournèrent de l'horreur sanglante gisant sur le plancher, mais rien de plus, pas un geste, pas même un souffle.

Le canon semblait muet, lui aussi. Et au lieu d'aboyer une seconde fois, la même voix calme, insistante, résonna dans la pièce :

— Où est Carmine, Harry ?

Ouais… Bonne question après tout. Les choses sentaient le pourri depuis trop longtemps déjà. La vie avait tellement changé : les bonnes touches, on ne les trouvait plus sous les pas d'un cheval. Et quand par hasard on tombait dessus, pour se les conserver c'était une autre affaire. Et finalement, ça n'était plus tellement bandant d'être un mec futé. Tout ce qui compte, désormais, dans ce monde où les loups se bouffent entre eux, c'est de survivre.

Or, question survie, Harry Venturi, dit « le Macaque », était un fortiche. Et puis, d'un seul coup, il n'avait plus besoin d'être malin pour deux. Il était seul. Il tendit les mains en affichant un sourire misérable. Il leva ses yeux minables vers le haut de l'escalier.

— La route a été longue, monsieur Bolan, fit-il d'une voix lasse. Mais on peut mettre les bouts, maintenant. Je suis prêt à vous suivre.

Ouais, parfaitement. Harry Venturi n'était pas disposé à mourir comme un con.

CHAPITRE V

Elle se posait malgré tout des questions sur les sentiments que lui inspirait ce Grand Homme grimaçant. *Physiquement* bien sûr, pas d'ambiguïté. C'était le type le plus excitant qu'elle eût jamais rencontré. Mais, le reste était quand même moins clair. Qu'avait-il dans le ventre, pour agir comme il le faisait ? Et puis, comment un homme pouvait-il se montrer… si tendre, oui tendre et gentil, et s'en aller ensuite faire ce qu'il faisait, sans l'ombre d'un remords ou même d'un regret ?

Et zut, Rose d'Avril, après tout… Qu'attends-tu au juste de cet homme ? Des excuses ? Un repentir ? Ou simplement un regard triste ? Crois-tu que cela suffirait pour faire de lui un saint ?

Elle s'était jetée dans l'histoire les yeux grands ouverts pourtant. Elle avait même bondi sur l'occasion. Non seulement elle connaissait ce que tout le monde savait sur cet homme étonnant, mais, mieux encore, Hal Brognola lui en avait parlé pendant plus de deux heures. Et malgré ça, la réalité la déconcertait.

Mack Bolan était un tueur.

Ni flic, ni espion, ni quoi que ce soit d'officiel. Il faisait cavalier seul, jouait son jeu et tuait des gens. Un exécuteur à son compte, en quelque sorte. Et, bon Dieu ! il connaissait bien son boulot.

Pour Rose d'Avril, l'heure de vérité avait sonné en voyant Mack Bolan opérer sa transformation. Tendre et gentil, il était devenu l'Exécuteur. La combinaison noire, d'abord, symbolique en diable, puis cet horrible attirail de combat, avec ces armes de mort immondes, ce regard glacé, figé, brillant d'une mortelle détermination et enfin cette agilité de grand fauve quittant sa tanière à la recherche de sa proie.

C'était juste au sortir du chemin de terre battue menant à la planque de Tuscanotte. « Que faites-vous ? » lui avait-elle demandé, candide.

C'était pourtant parfaitement évident. La caravane garée le long de la route, il passa dans le fond pour choisir ses armes.

En un clin d'œil, il troqua ses vêtements civils contre la combinaison noire, sur laquelle était accrochée une panoplie d'accessoires bizarres ?

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle timidement en montrant de petits lacets pendus à un harnais autour de la poitrine.

— Des garrots, répondit-il d'une voix déjà très froide, presque désincarnée.

— Des garrots ? souffla-t-elle. Pour étrangler ?

— C'est une méthode efficace, rétorqua-t-il sans la moindre émotion.

— Mieux que les grenades ?

— Les grenades sont une ultime sécurité.

— Comment cela ?

— Au cas où je serais coincé, sans possibilité de repli. J'ignore ce que je vais trouver là-haut, comprenez-vous ?

Ouais, mais en même temps, elle ne voyait pas bien la logique :

— Alors pourquoi y allez-vous ?

— Précisément pour voir ce qu'il y a, répliqua-t-il.

Elémentaire : comme les alpinistes qui escaladent les montagnes uniquement parce qu'elles existent.

Rose d'Avril avait un léger vertige, brusquement. Tout lui paraissait étrangement irréel. Quel était donc cet instinct primitif qui poussait l'homme à prouver continuellement sa virilité ? Pourquoi passait-il sa vie à relever d'ineptes défis qu'il se lançait à lui-même ? Ah ! si seulement le monde était encore un jardin de roses… Et si l'éden avait disparu, il ne fallait pas incriminer la femme, mais bien l'homme, dont l'instinct viril et agressif ne lui faisait voir dans les roses, que des épines à arracher.

— Nous savons ce qu'il y a là-haut, reprit Rose. Pourquoi ne pas nous contenter d'un rapport ? Nous avons trouvé sa trace. Washington n'a qu'à se charger du reste.

— A votre avis, que fera Washington ? demanda-t-il tranquillement tout en continuant de se harnacher.

— Ils prendront le relais. Ils viendront ici avec un mandat de perquisition, et…

Mais Bolan la coupa, un demi-sourire à peine ébauché sur son visage de marbre :

— Rose d'Avril, comprenez une chose : Tuscanotte ne cherche pas à échapper à la justice, mais à ses pairs. Il n'y a pas de mandat d'arrêt contre lui, et officiellement, la justice n'a strictement rien à lui reprocher. Mais quand bien même pourrait-on lui fabriquer un chef d'inculpation, quand bien même lancerait-on un mandat d'arrêt contre lui, on le verrait immédiatement ressortir à l'air libre. Et d'ailleurs, même si l'on réussissait à le maintenir derrière les verrous, il continuerait de diriger son petit empire, grâce à un système de contrôle hautement camouflé. Notre justice, avec son cortège de lois n'a pas été conçue pour des individus comme Tuscanotte. C'est pour cela qu'ils se débrouillent si bien, et c'est aussi pourquoi je préfère travailler en dehors du système officiel.

Il était prêt maintenant. Il prit très doucement le visage de Rose d'Avril dans son énorme main et l'embrassa rapidement sur les lèvres, avant de déclarer :

— Allez garer la caravane un peu plus bas, et surtout ne la laissez pas au bord de la route. Branchez le système d'optique, et enregistrez tout ce qui entre et sort. Si quelqu'un se risquait un peu trop près, filez. Si je ne suis pas de retour dans une demi-heure, filez également. Quoi qu'il arrive, je vous retrouverai à *l'Holiday Inn* de Columbus… dès que possible.

— Et si vous ne… vous ne ?… murmura-t-elle, le souffle court.

Il eut un léger sourire :

— Dans ce cas, appelez Brognola pour lui dire que John Phoenix déclare forfait au Président. Il comprendra.

— Qui est John Phoenix ?

— Quelqu'un qui n'est pas encore né, répondit-il, sibyllin.

Puis il sortit et disparut instantanément dans les bois, laissant Rose d'Avril en proie aux émotions les plus contradictoires.

Franchement, elle n'approuvait pas le comportement de cet homme. Et jamais elle ne comprendrait que le gouvernement ferme les yeux sur ses crimes. Elle brancha le système d'optique et commença d'observer consciencieusement l'écran, tout en réfléchissant. Peu à peu, certaines choses lui apparaissaient plus clairement maintenant : peut-être tolérait-on les agissements de cet étrange individu parce qu'on l'aimait. Pourquoi pas, après tout ? Elle l'aimait, elle aussi. Physiquement d'abord; là, pas l'ombre d'un

doute. Mais autre chose encore l'attirait, quelque chose de plus profond, plus vital.

Merde alors ! Elle n'allait tout de même pas donner son cœur à un homme qui n'en possédait pas…

*

* *

— Alors, tu me dis où il est, Harry ?

— Ecoutez, j'essaie pas de vous mener en bateau. J'suis pas si bête, quand même. Simplement, je sais pas exactement où il se trouve en ce moment. Je pourrais même pas le contacter si je voulais… Il s'est trissé d'ici, il y a deux jours, avec ses deux gardes du corps : Willy Frio et Fuzz Martin. Vous les connaissez, non ? Carmine sort jamais sans eux. Il avait des rendez-vous importants quelque part dans le Nord. Pour le boulot, un gros coup, je crois. Si je me souviens bien, il devait aller à La Fayette, et ensuite à Anderson. Deux villes de l'Indiana.

— Et il rentre quand ?

— Aujourd'hui. Mais pas directement ici. Il doit passer par Nashville. Nashville, Indiana, pas Tennessee. C'est pas loin d'ailleurs. Un quart d'heure max en bagnole. Et mignon avec ça. Ils ont même un auditorium miniature.

— Alors Carmine chante ce soir à l'auditorium ?

— Ah ah, vous me faites rire ! Pas lui ! J'aimerais que vous l'entendiez quand il pousse sa gueulante sous la douche. Il se prend pour Mario Lanza, mais croyez-moi, il est le seul.

— Alors que va-t-il foutre à Nashville, ton Carmine ?

— Il a encore une réunion, très importante aussi. Avec des gros bonnets d'Indianapolis. Des officiels, si vous voyez ce que je veux dire.

— Ouais, ouais, et elles ont lieu où, ces réunions ?

— Vous voulez dire à Nashville même ?

— On parle de quoi d'autre, andouille ?

— Excusez-moi, monsieur Bolan, j'y étais plus, tout d'un coup. D'habitude, il descend au *Ramada Inn*. Il trouve que la côte de bœuf, elle est super là-bas.

— Tu veux dire qu'un petit trou perdu comme Nashville – Indiana – possède un *Ramada Inn* ?

— Pardi ! C'est un endroit très visité, vous savez. Les gens rappliquent de partout. Il y a même des cars de touristes, et tout le tintouin. Ils ont je sais pas combien de millions de visiteurs par an. Paraît qu'octobre, c'est le mieux. Dingue, à ce que l'on dit.

— Qu'est-ce qui les attire, là-bas ?

— Les arbres, la couleur des arbres en automne.

— La couleur des arbres ? Tu te fiches de ma gueule ?

— Non, je suis sérieux, monsieur Bolan, je veux dire, c'est pour ça qu'il y a tant de monde en octobre, mais ils ont d'autres choses. Ils ont un musée Dillinger.

— Passionnant !

— Ben ouais, je suis de votre avis. John Dillinger, c'était un gars de l'Indiana. Un mec bien d'ailleurs, très intéressant.

— Je n'en doute pas.

— Le musée appartient à un gars du F.B.I. Notez, je sais pas s'il est toujours du F.B.I. Mais son musée vaut la peine d'être vu.

— Tu disais bien des cars de touristes et tout le bastringue ?

— Ouais; enfin ils n'ont pas que ce musée, ils ont aussi des galeries d'art et plein d'autres choses.

Bolan gloussa :

— T'es un sacré farceur, Harry !

— Non, je vous jure, c'est la vérité, fit Venturi en gloussant à son tour. Je crois qu'il y a une espèce de colonie artistique là-bas, ou quelque chose comme ça. Ces collines, certains jours, elles sont comme hérissées de chevalets et de pinceaux. Puis ils font plein d'artisanat. Pas des trucs africains, bien sûr, mais des bidules de pionniers, vous voyez le genre. Y'en a qui vivent dans des bungalows en rondins. Et aussi, ils ont une prison vieille d'au moins cinq cents ans. Juré craché. Seigneur, ça m'aurait pas plu de m'y faire alpaguer.

— Voyons un peu si je t'ai bien compris, Harry : nous avons donc les arbres en automne, des cars de touristes, un musée John Dillinger appartenant à un gars du F.B.I. Et nous avons aussi des galeries d'art, des pionniers et une prison vieille de mille ans. Voilà pourquoi des millions de touristes rappliquent tous les ans, et remplissent à longueur d'année le *Ramada Inn*. C'est bien ça ?

— Exact. Ils ont aussi un autre hôtel d'ailleurs. Mais Carmine préfère la côte de bœuf du *Ramada*.

— Raison pour laquelle il y tient ses réunions d’affaires.

— Ouais.

— Et qui devait-il rencontrer, aujourd’hui ?

— Je vous l’ai dit, des grosses légumes d’Indianapolis. Il veut essayer de goupiller un truc.

— Quel genre ?

— Eh bien, enfin… l’Etat d’Indiana vient de faire passer une nouvelle loi sur les courses.

— Tu plaisantes ou quoi ? Les courses d’Indianapolis, elles existaient avant ta naissance, Harry !

— Mais non, je parle des courses de chevaux.

— Carmine songe à construire un champ de courses ?

— Non, ça c’est un max de pognon et pas assez de pitance : il y a trop de réglementations ici. Carmine se contenterait de la concession d’exploitation.

— On construit un champ de courses à Nashville ?

— J’en sais trop rien. Chaque comté est libre de choisir s’il en veut un ou pas. Après quoi, il doit s’en remettre à la commission des courses. C’est elle qui prend la décision. La réglementation, elle est vachement serrée, parce qu’ils veulent limiter le nombre d’hippodromes pour éviter la concurrence. Mais Carmine prétend que Nashville, ça serait un coin idéal.

— Tu parles ! Il y a déjà un auditorium, les arbres en automne, et tout le tremblement, pas vrai ?

— Probable, ouais. En fait, à mon avis, Carmine, il s’en branle pas mal de l’emplacement du champ de courses. Tout ce qu’il veut, c’est la concession. Ça au moins, c’est du pognon rapide.

— Voilà pourquoi il doit rencontrer ses gus au *Ramada* ?

— Exact.

— Quand ?

— Aujourd’hui, je vous l’ai dit.

— Et moi je te demande : à quel moment, aujourd’hui, exactement ?

— Ça, putain, je sais pas vraiment.

— Remettons-nous en mémoire les règles du jeu, tu veux, Harry ?

— De quoi que vous parlez ?

— J’ai bien dit les règles du jeu : celles qui te garderont en vie tout en me faisant plaisir. Je ne t’aime pas des masses, Harry. Et j’apprécie pas non plus ce que tu as dans la tête. Tu n’es qu’un parasite pourri qui as jamais rien fait de propre de toute sa chienne de vie. T’es d’accord là-dessus ?

— Peut-être bien, monsieur Bolan.

— Bon, maintenant, voilà la première règle de base : les types comme toi, qui passent leur existence à sucer et pomper tout ce qui est à peu près honnête et correct en ce bas monde, sont beaucoup trop lourds à tirer pour notre société. Rien que de te voir debout, là, devant moi, en train de respirer l’air ambiant, vois-tu, ça me fait mal. Mais ne le prends pas véritablement contre toi. Je ne connais même pas le prénom de ta mère, j’ignore si elle t’a nourri au sein, ou si elle te balançait un plat de spaghetti à la bolognaise, quand tu grenouillais à quatre pattes sur un plancher crasseux. Alors vois-tu, je ne te connais pas en tant qu’individu. Mais je sais trop ce que tu représentes et cela me chagrine. Les flics, je les évite toujours pour ne pas risquer de leur casser la gueule, mais avec les bordilles comme toi, je ne fais jamais de détour. Tu piges ?

— Sûr que j’entrave. Parfaitement même. Je ne vous plais pas, monsieur Bolan, et ça peut se comprendre, ma foi.

— C’est pas que tu me plais pas, Harry. C’est seulement que je peux pas vivre dans le même monde que des mecs comme toi. J’ai étranglé tes deux connards de sentinelles et j’ai tranché la gorge à tes fiers-à-bras endormis dans leur plumard. T’as vu ce que j’ai fait de ton vieux copain Skids. Alors à ton avis, pourquoi tu n’as pas eu droit aux pruneaux, toi ?

— Parce que… parce que je…

— Règle du jeu numéro 2, si tu permets. Si je te rectifie, tu ne parleras pas. Donc si tu parles, je ne te rectifierai pas. Elémentaire, non ? Cela s’appelle une trêve : on brandit un petit drapeau blanc. Tu captes ?

— Sûr que je capte.

— T’as déjà entendu dire que j’avais violé le drapeau blanc ?

— Non, monsieur. On m’a toujours affirmé l’inverse.

— Eh bien ! on a dit vrai. Mais écoute encore ceci : on ne m’a jamais non plus roulé dans le drapeau blanc. Tu sais pourquoi ?

Parce que je connais trop bien les ordures dans ton genre. Depuis le temps, merde, je sais la reconnaître et je n'ai pas besoin de la sentir, mon vieux. Or figure-toi qu'en ce moment même, je la sens, la merde, et elle pue ! Nous sommes d'accord, ou pas ?

— O.K. ! O.K. ! Vous avez raison, parfaitement raison même. D'ailleurs je ne sais pas pourquoi ce salopard ne me donne jamais que des miettes à ronger. Et je ne comprends pas pourquoi… enfin… pourquoi c'est devenu si difficile, vous voyez ce que je yeux dire, n'est-ce pas ? C'est bon, on déconne plus maintenant. Carmine avait rendez-vous avec ses gus au *Ramada* à trois heures, à quelques minutes près, qu'il m'a dit. Ils devaient se retrouver au bar. Mais faites gaffe, car il envoie toujours ses acolytes en premier, pour surveiller le décor. Et ces connards-là, pour les repérer, il faut y regarder de très près. Ils ne restent pas plantés là, à côté de lui. Ils sont du genre rapide et n'ont pas froid aux yeux. Alors gaffe à votre cul. Carmine doit bouffer ensuite au restaurant, puis il devrait rentrer ici vers sept ou huit heures.

— Combien a-t-il de gardes du corps avec lui ?

— Je vous l'ai dit, deux.

— T'en es bien sûr ?

— En tout cas, c'est toujours ainsi qu'il fonctionne. Et il ne rentre jamais plus tard que huit heures.

— Comment s'appelle-t-il, Carmine ?

— Quoi ? Oh, je comprends… Tucker. A Nashville, il est Roger Tucker.

— Et les nanas, ça l'intéresse ?

— Il n'en a jamais ramené ici, mais il est toujours à se vanter de ses exploits avec des blondes. Je suppose qu'il se les tringle sur la route.

— Tu ne crois pas qu'il préfère les emmener au *Ramada* de Nashville ?

— Non. Parfois il va à Bloomington, je sais.

— C'est où, ça ?

— Une petite ville universitaire, à trente kilomètres de Nashville. C'est bon pour la chasse, là-bas. Plein de minettes pas sauvages, tendres à souhait, qui vont à l'école. L'université d'Indiana, ça vous dit quelque chose ?

— Harry, franchement, tu commences à me casser les oreilles. Qu’est-ce que tu cherches ? A me bercer doucement pour mieux m’entuber ?

— Non, non, mais je suis un peu nerveux. Vous vouliez que je vous parle de sa vie de cul : eh bien je vous le dis, il cavale un peu à Bloomington. Maintenant, je ne sais pas s’il se tape des étudiantes. A ce qu’on dit, les putes se la coulent douce par là-bas. Faut dire aussi que pute ou étudiante, on voit pas bien la différence par les temps qui courent. Triste, hein, mais qu’est-ce qu’il faut faire ?

— Ne me dis pas que ces choses-là te tracassent, Harry ?

— Et pourquoi pas ? Vous pensez que je suis vraiment pourri jusqu’à la moelle ? Ecoutez un peu, moi je pourrais avoir une môme à cette université, en ce moment même. J’en ai des gosses, ouais. J’les ai pas vus depuis leur baptême, c’est vrai, mais n’empêche qu’ils sont à moi. Et ce genre de truc, ça ne me plaît pas.

— Et maintenant Harry, que vais-je faire de toi, tu peux me dire ?

— Quoi… Qui…

— Il faut que nous trouvions une solution. Si je te laisse à l’air libre, comment je saurai ce que tu vas bricoler d’ici trois heures de l’après-midi ?

— Croyez bien que je vais pas aller traîner mes guêtres à Nashville, si c’est ça qui vous inquiète.

— Le téléphone, ça coûte pas bien cher.

— Je claquerais pas un centime pour cette ordure, monsieur Bolan.

— Pourquoi ?

— Parce qu’il n’a pas une chance de vous baiser. Et je ne tiens pas à vous avoir à mes trousses. Non, monsieur, une fois suffit. Je vous le dis, j’ai décroché. C’est pas pour me rebrancher dès que vous aurez tourné les talons. Je ne suis pas idiot.

— Dis-moi un peu, Harry, Carmine, il trafique un peu de drogue sur le campus, non ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je te demande si Tuscanotte fourgue de la poudre aux petites étudiantes de Bloomington ?

— Non, je ne crois pas, pas beaucoup en tout cas.

— Pas beaucoup, c’est quoi exactement à ton avis ?

— Peut-être un peu de coco, et aussi des amphétamines, sans doute, mais rien de vraiment consistant. D’ailleurs le truc est déjà bien en main, là-bas. Je crois que Carmine a financé un ou deux coups en provenance des Caraïbes. Mais vous savez, il est très pointilleux sur la came. Et pas pour une question de conscience morale : c’est plutôt la prison qui le fait fouetter. Il est trop prudent pour risquer le grand plongeon.

— T’as pas les yeux dans ta poche toi, Harry, pas vrai ?

— J’essaie de les garder ouverts, en tout cas.

— Carmine, il a une nénette à Nashville ?

— Rien de régulier, à ma connaissance.

— Mais elle le retrouve parfois au *Ramada,* après la côte de bœuf, pas vrai ?

— J’imagine, oui. Quelque fois au moins.

— Tu dis pas ça pour me faire plaisir, hein ? Tu le sais ?

— O.K. ! je le sais.

— Et pourtant, y’a pas même trois minutes, t’étais pas au parfum.

— J’avais oublié. Ecoutez, franchement, moi ça me rend nerveux, ce gros canon pointé sur moi.

— Elle s’appelle comment, cette jeune dame ?

— Jackie. C’est tout ce que je sais.

— Jackie, tu dis ?

— Ouais, comme Jackie Onassis, seulement c’est pas elle. Je crois qu’il l’a fait venir de Chicago. Elle veut être artiste, si j’ai bien compris. D’ailleurs elle prend des cours à Nashville. Carmine lui a loué un bungalow dans les collines, en dehors de la ville. Elle appelle ça son studio. Elle a pas suivi dix leçons, et déjà elle a un studio à elle !

— Tu l’as rencontrée ?

— Non. Il l’a amenée une fois ici, mais elle est restée dans la bagnole tout le temps. J’ai pas vraiment vu à quoi elle ressemblait.

— Elle est jeune et jolie ?

— Ça, c’est évident. Pour Carmine, c’est indispensable. Une blonde vaporeuse, il m’a semblé.

— Trois heures au *Ramada,* c’est bien ça ?

— Exact.

— Dans deux minutes, le drapeau de la trêve sera en berne, Harry. Je te conseille de disparaître, rapidement.

— Vous me dites au revoir et adieu, les deux ensemble ?

— T'as vu clair, Harry... Mais n'oublie pas la règle du jeu. Souviens-toi que je ne suis pas venu jusqu'en Indiana pour me faire blouser par Carmine Tuscanotte. S'il m'arrive des mésaventures déplaisantes à Nashville, je saurai où trouver mon pigeon, et je te filerai le train, Harry, tu peux me croire.

— Je n'ai jamais prétendu être une lumière, monsieur Bolan. Mais je vous assure que je ne suis pas complètement dingo.

— Salut, Harry.

— Je vais prendre une des bagnoles.

— Prends ce que tu veux, mais débrouille-toi pour filer : tu as une minute et demie.

Le truand n'arrivait pas encore à y croire. Il sortit de la pièce à reculons, sans quitter des yeux le regard froid de Bolan. Puis d'un bond, il pivota et partit comme un fou.

Bolan entendit le moteur tousser et, quelques instants plus tard, le crissement des pneus sur l'allée de gravier.

C'était déjà un point de réglé. Mais qu'avait-il gagné ? Peut-être rien.

Bolan pourtant avait le sentiment qu'il rencontrerait Carmine Tuscanotte à trois heures à Nashville. Serait-il seul, c'était une autre question, presque secondaire d'ailleurs. En tout cas, le flair était au beau fixe. Pour l'instant.

L'Exécuteur serait à Nashville à trois heures précises.

CHAPITRE VI

Le regard lumineux croisa le sien, quand il pénétra dans la caravane :

— J’ai eu peur, dit-elle. Il y a dix minutes environ, une bagnole a dévalé la colline à fond de train. J’ai cru que… enfin, comme j’avais entendu un coup de feu un peu plus tôt, j’avais peur que…

Bolan était passé à l’arrière du véhicule pour se débarrasser de son accoutrement de combat :

— Tout s’est passé à merveille. Le gars dans la bagnole, c’était Harry Venturi. Tuscanotte n’était pas là-bas.

— Oh, fit-elle, en baissant les yeux, tandis qu’il se déshabillait.

— Venturi s’est montré très coopératif, déclara Bolan, pour rompre le silence gêné. J’espère qu’il était sincère. D’après lui, Tuscanotte sera à Nashville à trois heures pour un rendez-vous d’affaires au *Ramada Inn*. Nashville, Indiana, précisa-t-il avec un petit sourire malicieux. C’est un petit peu plus loin, à l’ouest d’ici.

— On peut lui faire confiance ? demanda-t-elle presque mécaniquement.

— Il me l’a assuré, en tout cas.

— J’ai filmé la bagnole en vidéo, annonça-t-elle. Nous avons au moins quinze secondes de pellicule exploitable, au cas où…

— Parfait, répliqua-t-il. Je regarde le film tout de suite.

Et enlevant sa combinaison, il lui lança un regard oblique :

— Je vais d’abord m’offrir une douche diluvienne.

Elle détourna les yeux et passa, un peu guindée, vers l’avant du véhicule. Il acheva de se déshabiller, et se glissa dans la minuscule salle d’eau.

— Prenez le volant, cria-t-il. On va d’abord à Columbus, récupérer votre véhicule.

La fille ne répondit pas, mais quelques instants plus tard, ils étaient en route.

Bolan se lava rapidement, enlevant avec soin les traces sanglantes de son combat, puis il passa des vêtements propres, et prit place à côté de Rose d’Avril. Il tira la console de commande devant lui.

Le silence entre eux était curieusement tendu. Bolan programma la vidéo au ralenti, et fit passer la bande plusieurs fois de suite. La qualité de vision était excellente, montrant le véhicule en fuite, et son occupant : Venturi affichait une tête d'homme battu, et Bolan en ressentit une satisfaction qu'il voulut faire partager à Rose.

— Bon boulot, déclara-t-il. Grâce à vous, je saurai retrouver la voiture, si d'aventure Harry Venturi avait voulu me doubler.

— Que s'est-il passé, là-haut ? demanda-t-elle, sans relever le compliment.

Quelque chose la tracassait.

— Rien de plus que la routine, répliqua Bolan. Je me suis introduit, et j'ai constaté que Tuscanotte n'était pas là. Alors j'ai fait une petite reconnaissance des lieux et j'ai interrogé un prisonnier. Je voulais essayer de savoir où traquer notre cible.

— Qui a été abattu ?

— C'est un interrogatoire en règle, remarqua-t-il légèrement.

— Pourquoi ? Cela vous dérange d'en parler ?

Non, cela ne le dérangeait pas du tout. Aussi répondit-il d'une voix détachée :

— Skids Mangone a reçu les deux cent quarante grains de plomb d'un Magnum 44 juste derrière l'oreille gauche. Il était situé à moins de deux mètres, si bien que la puissance d'impact de la balle était trop importante pour le cubage de son crâne qui a explosé. Il est donc mort sans même s'en rendre compte.

— Quelle horreur, souffla Rose en frissonnant.

Bolan ne fit aucun commentaire. Ils roulaient toujours en direction de Columbus.

— J'ai remarqué qu'il vous manquait deux garrots, observa-t-elle au bout d'un moment. Vous les avez utilisés ?

— Oui, fit-il laconique.

Le ravissant visage de la fille ne broncha pas :

— Comment… Comment vous en servez-vous ?

— Cela vous intéresse vraiment ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je m'efforce de vous comprendre. Plus exactement de comprendre votre façon de travailler. Maintenant, si ça vous ennuie

de m'expliquer…

Bolan soupira, dévisagea longuement sa jolie passagère avant de déclarer :

— Ecoutez, je suis assez bien le fil de vos pensées. Mais moi, depuis le temps, je ne me pose plus autant de questions. J'aimerais pourtant…

— Vous n'avez pas à vous justifier, coupa-t-elle d'une petite voix misérable.

— De toute façon, je n'en ai pas l'intention. Mais vous avez sans doute besoin de…

— N'en parlons plus, voulez-vous ! protesta-t-elle.

— O.K ! Vous avez raison. Nous n'aurions jamais dû aborder le sujet. Nous allons récupérer votre voiture, puis vous me précéderez à Indianapolis. Occupez-vous de l'avion : j'aimerais qu'il soit prêt à décoller avec la caravane, vers minuit.

— Ce n'est pas du jeu ! s'exclama Rose d'Avril furieuse. Nous nous étions bien mis d'accord pour…

— Ce n'est pas un jeu, rectifia froidement Bolan. Il n'y a pas de bons et de mauvais, pas de gendarmes ni de voleurs. Nous sommes en guerre, Princesse. Nous avions seulement convenu d'un essai, pour voir si vous aviez la tripe d'un guerrier. Résultat négatif. Votre place n'est donc pas ici.

— Vous n'êtes pas régulier ! s'exclama-t-elle. Pourquoi m'avoir encouragée depuis le début ? Vous disiez que je faisais du bon boulot. Et voilà que vous me virez brutalement parce que…

— Cessez de vous comporter comme une enfant, Rose. C'est probablement le fond du problème. Même pas, d'ailleurs. En fait, votre cervelle n'est pas programmée pour ce genre de mission. Elle n'est ni bonne ni mauvaise, elle est seulement mal adaptée.

— Sans doute ne suis-je pas suffisamment assoiffée de sang ! rétorqua-t-elle avec aigreur.

Il eut un demi-sourire :

— Voulez-vous que nous en discutions ?

— Et comment !

— Eh bien ! allez-y.

— J'estime que la vie est sacrée, mais cela n'implique pas forcément que je ne…

— Arrêtons les lieux communs, voulez-vous ?
— Quoi ?
— La vie est sacrée. C'est bien ce que vous venez de me dire ?
— Exact.
— Eh bien ! commençons par l'éléphant.
— Comment ?
— La vie est sacrée, dites-vous. Celle de l'éléphant aussi ?
— Oh ! bien sûr, fit-elle, il y a des degrés, mais la vie de l'éléphant… Elle est importante aussi.
— Et la puce qui vit sur le dos de l'éléphant, elle est bien vivante, non ? Alors, sa vie, est-elle sacrée aussi ?
Rose d'Avril commençait à trouver la conversation amusante.
— Je vois où vous voulez en venir, sourit-elle. La vie de la puce est… importante… pour les autres puces, au moins.
— Ne jouons pas sur les mots, rétorqua Bolan. Vous admettez que l'éléphant est sacré parce qu'il est vivant, mais vous hésitez à utiliser le même raisonnement avec la puce. Pourtant, où est la différence ? La puce et l'éléphant sont bien vivants tous les deux, non ?
— Disons, si vous voulez, que l'éléphant est beaucoup plus gros, dit Rose d'un ton badin, mais elle ne plaisantait qu'à moitié.
— La vie ne se mesure tout de même pas à la taille de celui qui la détient. C'est une force, une énergie. Elle se développe partout où elle peut, chez un éléphant, une puce ou même une fleur.
— Chez un homme ou chez une femme aussi, ajouta-t-elle.
— Nous sommes donc bien d'accord : la vie est une force et non pas une chose.
— Mais nous prenons le problème sous des angles différents, il me semble. Je parle, moi, de la vie humaine.
— Donc nous ne discutons pas du caractère sacro-saint de la *vie* ?
— Pour moi, c'est la même chose, fit Rose.
— Mais vous venez de m'assurer que c'étaient deux choses différentes.
— Allons, Mack, vous n'allez pas comparer une puce et un être humain.
Il eut un sourire grinçant :
— Tous deux sont pourtant animés de la même forme d'énergie. A quel moment à votre avis devient-elle sacrée ?

— Ainsi pour vous la vie n'est qu'une énergie ?

— Peu importe le nom que vous lui donnez, observa-t-il. Vous admettez tout de même que c'est une force constructive, n'est-ce pas ?

— Pas toujours.

— En tout cas à l'origine oui, il me semble. Et puis à un moment les choses se compliquent. L'univers tout entier se désagrège, c'est ce que l'on appelle la loi de l'entropie, n'est-ce pas ? L'énergie se disperse petit à petit et l'édifice s'effondre. C'est bien ça ?

— C'est une interprétation un peu fantaisiste, pour ne pas dire personnelle, observa-t-elle.

— Vous avez pourtant bien un diplôme de physique, non ? Moi j'ai eu du mal à terminer mes études secondaires, en gardant ma cervelle intacte. Je vous demande simplement si la loi de l'entropie est scientifiquement valable et vérifiée.

— Si elle ne l'était pas, sourit-elle, toutes les découvertes du XXe siècle ne seraient que pures illusions.

— Quelle est donc la loi élémentaire de la vie ? demanda-t-il.

Elle sourit à nouveau :

— Cette conversation ne nous mène nulle part. Vous essayez de me faire jouer sur les mots.

Au bout d'un moment, il lui redemanda :

— Si véritablement tout organisme tend à s'effondrer et à se désagréger, comment expliquer la vie de la puce et de la fleur ? C'est peut-être bien la loi de base de la vie.

— C'est possible, mais je ne sais pas.

— Qu'est-ce qui entraîne la vie vers sa désintégration ? Et qu'est-ce qui fait vivre la puce et la fleur ?

— La même force qui anime l'homme, je suppose, répliqua-t-elle tranquillement. Et là, je ne joue pas sur les mots.

— Et de quoi parlions-nous, déjà ? murmura-t-il.

— Du caractère sacré de la vie.

— Pour moi, Rose d'Avril, déclara-t-il lentement, s'il est dans la vie quelque chose de sacré, c'est bien exactement là où s'inverse la loi de l'entropie. Cette force vitale, dont nous parlons, est une énergie antagoniste. Elle construit, elle édifie, dans un univers qui tend inéluctablement à le désintégrer.

— C’est vrai, je suppose, admit-elle.

— Donc, c’est bien cette force elle-même qui est sacrée, et pas l’éléphant, la puce, l’homme, ou la souris.

— Et alors ?

— Des déviations peuvent apparaître quand cette force prend forme : car sa forme n’est pas forcément sacrée, qu’il s’agisse de puce ou d’homme. Tout dépend du but poursuivi… et peut-être aussi de la motivation.

— Sans doute, reconnut-elle comme à regret. Mais je pense que nous avons éludé l’essentiel de…

— L’essentiel, c’est quoi, pour vous ? La puce est une structure biologique très bien adaptée, dans un univers en voie de désintégration. C’est une parcelle de vie bien organisée, bien autonome, survivant admirablement dans un environnement qui s’effondre. Mais elle ne durera qu’un temps. Rapidement, et particulièrement chez la puce, la loi de l’entropie aura raison d’elle, pour la réintégrer dans ce monde, basculant lentement dans le néant.

Elle lui lança un regard bizarre :

— C’est sans doute exact. En tout cas, le raisonnement est logique.

— Alors, dites-moi, où est l’essentiel pour vous ?

— A vous de me répondre, répliqua-t-elle. Et je vous décernerai le diplôme de votre choix avec la mention très bien et les félicitations du jury. Mais cette conversation ne nous mènera nulle part, Mack. Je ne sais même plus comment elle a commencé.

Il eut un soupir las :

— Nous parlions de la guerre, Rose d’Avril. Et vous trouvez qu’elle pue. D’accord, moi aussi. Mais j’ajoute qu’elle a un rôle à jouer dans le mécanisme qui anime ce bon vieil univers qui est le nôtre. Et peut-être bien qu’un brin de guerre, judicieusement conduit ici et là, préserverait ce caractère sacré de l’ensemble de l’entreprise. Les êtres humains ne sont pas sacrés. Leurs actions parfois peuvent l’être. Mais il n’y a pas une once de sainteté dans une unité énergétique.

— Car c’est ce que nous sommes, n’est-ce pas ? Des unités énergétiques ?

— Evidemment. Quoi d’autre ? fit-il sèchement.

— C'est bon, c'est bon, soupira-t-elle, excédée. Laissons tomber, voulez-vous. Vous avez marqué un point, Soldat. Si nous parlions de paix et d'amour, Général ?

— Sergent, corrigea-t-il. Les généraux sont les soldats de l'abstrait. Les sergents s'attachent au concret.

— J'ai compris, pas besoin de démonstration, persifla Rose, acerbe à nouveau.

— Parlons de la paix et de l'amour, fit-il apaisant. Des concepts hauts et nobles, vous ne trouvez pas ? Mais des illusions de l'esprit humain, j'en ai peur. Des constructions mouvantes et aléatoires, dans un univers retournant lentement au chaos; une création utopique de la grande force vitale, toujours en conflit avec l'inéluctable principe de l'entropie.

— Ne me dites pas que c'est là le fond de votre pensée !

— Pourtant, si, et je n'ai pas honte de le dire. Dans l'abstrait, la paix n'est autre que paresse et défaite. Sur le plan psychologique, c'est le concomitant de l'entropie, pour le cerveau humain. Avec un but ultime : la mort, car c'est elle qui est la paix éternelle. C'est même ainsi que nous l'appelons quand nous essayons de lui donner un sens.

— Et l'amour ? aboya Rose.

— Dans l'abstrait, ou en pratique ?

— Parlons d'abord de l'abstrait.

— Amour égal peur.

— Comment ?

— J'ai bien dit peur : peur de la solitude, peur de l'isolement absolu, dans un univers tombant en ruine. La crainte plus ou moins consciente que rien dans ce monde ne soit véritablement sacré.

— Foutaise ! s'écria-t-elle.

— Vous vénérez l'amour fraternel parce que, tout au fond de vous, il vous sécurise en limitant votre solitude, expliqua-t-il.

— Je conteste cette affirmation. Je proclame en toute sincérité que j'aime le genre humain.

— Facile à dire. Mais en fait, combien de personnes aimez-vous ?

— Nous parlions de l'amour abstrait, il me semble ?

— En effet. Alors dites-moi, Amour, comment dormez-vous la nuit ?

— Que voulez-vous dire ?

— Parmi tous ces êtres humains que vous aimez abstraitement, des milliers agonisent en ce moment même, Rose d'Avril. L'ennemi est omniprésent. Rongeur, pourrissant tout et partout. Il s'appelle la faim, la maladie, l'ignorance, la superstition… Alors, Princesse, comment avez-vous pu passez six ans oisive sur des bancs d'école, alors que tant de vos bien-aimés étaient à l'agonie ? Vous auriez dû courir les nourrir, leur porter de l'eau, panser leurs blessures ! Allons, vous vous fichez de qui, sinon de vous-même ? Vous n'avez pas une once d'amour pour l'humanité.

— Air connu ! s'exclama-t-elle furieuse, et foutaise, en plus ! Je ne peux pas porter un deuil éternel, pour quelque chose d'incontrôlable. Mais cela n'implique pas que je m'en fiche !

— Ah ah ! nous voilà bien au centre de cette discussion philosophique.

— Pseudo-philosophique, vous voulez dire ! Je ne vois vraiment rien d'intellectuel dans vos méthodes de combat, Soldat !

— Ouais, fit-il tranquillement, c'est bien ce que je pensais. Vous vouliez seulement faire un peu de morale au vieux tueur sanguinaire, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment, dit-elle radoucie. D'ailleurs, je suis navrée, mais à mon avis, ni vous ni moi ne sommes qualifiés pour donner de leçons de morale humaine.

— Et qui, selon vous, est qualifié ? demanda gentiment Bolan. La condition humaine n'a guère changé, depuis l'époque où les premiers philosophes échafaudaient leurs théories. Aucun d'ailleurs n'a jamais véritablement cerné la vérité. La philosophie, du reste, n'est qu'une direction où l'on engage son esprit. Il en existe bien d'autres, tout aussi valables. Tenez, je vais vous dire une grande vérité de la guerre : je n'ai jamais vu un soldat au combat, qui ne pousse son esprit – je dis bien son esprit – jusqu'à l'extrême limite de ses possibilités.

— Mais l'amour, vous dites que ce n'est rien d'autre que de la peur ?

— Sur un plan abstrait général, oui. Mais il se modifie en se particularisant. Il devient désir, tendresse, possession aussi, protection. Et cela, inévitablement, nous ramène à la guerre.

— Oh non ! s’exclama-t-elle, n’y revenons pas !

Mais Bolan poursuivit, imperturbable :

— Pensez-vous que les hommes se battent par indifférence ? Ils font la guerre pour ceux qu’ils aiment : une femme se sacrifie pour son enfant parce qu’elle hait la pensée qu’il meure de faim. Un homme tue parce qu’il refuse de voir sa famille exterminée par un rôdeur. Une nation civilisée prend les armes car elle ne veut pas se soumettre à un peuple de sauvages.

— Oh, arrêtez ! Vous mélangez tout maintenant !

— Pas du tout. L’amour engendre la guerre. L’un ne peut exister sans l’autre dans cet univers inévitablement voué à l’usure de l’entropie. D’ailleurs, reprenez les choses au départ : regardez ces pathétiques tribus africaines qui ont capitulé devant la loi de l’entropie : même la cellule familiale se trouve désintégrée, et les enfants meurent dans les rues parce que leurs mères refusent de les nourrir. Ces gens-là ne font pas la guerre, mais ils ne font pas l’amour non plus. Ce sont des gisants mourant de mort certaine. Pourquoi à votre avis ?

— Je n’en sais rien, mais vous devez le savoir, j’imagine.

— D’une certaine façon, oui, et d’ailleurs quelle importance ? Vous n’écoutez que votre esprit, et il n’est pas conditionné pour tout entendre et accepter. Alors laissons tomber, voulez-vous. Et ralentissez un peu. La vitesse est limitée ici. Ce n’est pas le moment de se faire coincer par les flics de Columbus.

— Ils sont en guerre eux aussi, pas vrai ?

— Je nous le souhaite en tout cas. Mieux vaut pour nous qu’ils ne décident jamais de baisser les bras et de se laisser mourir.

— Je suis désolée, Mack, fit-elle doucement.

— Et moi de même. N’y pensons plus.

Elle immobilisa la caravane sur le parking de l’*Holiday Inn* :

— Vous me gardez avec vous ?

— Non. Je vous retrouverai à Indianapolis vers minuit.

La décision était sans appel.

— Vous avez un grand cœur, monsieur le philosophe des champs de bataille, n’est-ce pas ?

Sans le savoir, Rose d’Avril avait presque percé le secret de Mack Bolan. Mais comment le lui dire ? Il était beaucoup plus doué pour

l’action que pour le discours.

Et la première journée de cette ultime campagne d’apocalypse était déjà à moitié écoulée.

CHAPITRE VII

Le motel était situé sur une crête peu élevée dominant le vallon de Sait Creek, une langue de terre assez étroite couverte de prairies, qui s'étendait sur cinq cents mètres environ entre l'autoroute et des collines un peu plus importantes au sud. Juste en face du *Ramada Inn,* un petit centre commercial s'élevait en plein champ. Visiblement, les habitants de Nashville avaient une passion pour le rustique. Les façades du centre commercial et du restaurant *Fast Food,* portant l'emblème d'une chaîne nationale, étaient en rondins de bois. Quant au motel, il n'avait rien de commun avec les *Ramada* que connaissait Bolan : presque enterré dans la colline, il ne défigurait en rien la douceur agreste du paysage. Avec son mélange de bois sombre, de pierre de taille et de verre fumé, il alliait harmonieusement le luxe d'un établissement moderne au charme d'un hôtel rustique. Bolan dépassa le chemin y conduisant, pour poursuivre sa route jusqu'au village. A droite, des écoles, à gauche, un autre hôtel important, puis un croisement avec des feux tricolores. Dans l'axe nord-sud, l'autoroute 135; d'est en ouest, la route traversant Sait Creek, pour ciller jusqu'à Bloomington. Le village de Nashville s'étendait sur la droite, accroché aux flancs de charmantes collines.

Harry le Macaque n'avait rien exagéré. La petite ville était littéralement bondée. Les nuées de touristes, piétons ou automobilistes se pressaient dans les ruelles étroites, comme des millions de fourmis s'attaquant à un panier de pique-nique géant.

Cela mis à part, Nashville apparaissait comme une bourgade plutôt sympathique : une vraie petite ville de carte postale, issue d'un passé pas tellement lointain. Quelques vieilles maisons, avec des façades en bois d'époque, et d'autres plus récentes, singeant les anciennes.

La caravane s'engagea dans la longue file de voitures en direction du centre. Bolan sut immédiatement que la bataille n'aurait pas lieu ici. L'endroit était trop grouillant d'humanité en vacances. Les cars de touristes, *Greyhound Charters* et autres, étaient garés un peu

partout le long des trottoirs envahis d'artistes et de marchands ambulants, où des gens, jeunes et vieux, agglutinés les uns aux autres, déambulaient en quête de Dieu sait quoi.

Pour couronner le tout, le feu de croisement, un peu plus haut dans la rue, était en panne. Deux flics en uniforme essayaient de faire avancer la circulation, bloquée dans les quatre directions.

Mais Bolan en avait assez vu. Il était venu faire un repérage, et non du tourisme. Il prit à la perpendiculaire dans la première rue, pour tenter de rejoindre la direction d'où il venait. La rue montait à flanc de coteau et l'amena sur un terre-plein, à l'extrême est du centre du village. Il trouva là une autre artère est-ouest, avec au bord du trottoir, une bouche à incendie et un peu plus loin, une galerie d'art. Les piétons étaient moins nombreux, mais là aussi des cars de touristes attendaient, rangés à la queue leu leu le long de la route et un flot de véhicules bloqués laissait supposer un autre embouteillage, un peu plus bas. Bolan fit avancer la caravane jusqu'à la hauteur de la bouche à incendie. Aussitôt, un type en civil suant et soufflant se précipita à sa portière :

— Vous ne pouvez pas vous garer ici ! hurla-t-il. Vous bloquez l'accès de la bouche !

Bojan baissa sa vitre et répondit calmement :

— Ne vous frappez pas, je n'ai pas l'intention de me garer. Et de toute façon, je ne vous souhaite pas un incendie par ici. Aucun camion ne pourrait traverser la ville, en ce moment.

Visiblement, Bolan avait touché un point sensible. Le type eut un sourire amer :

— Oh ! je me tue à le répéter à la municipalité. Les pompiers devraient avoir des couloirs réservés. Tel que c'est actuellement, la ville pourrait brûler tranquillement, et nous serions impuissants. Mais malgré tout, je ne peux pas vous laisser vous garer là.

— Je cherche seulement à retrouver la route de l'hôtel *Ramada,* répliqua Bolan. Comment puis-je faire ?

Le type eut un geste vers l'est :

— Engagez-vous dans la file de bagnoles. Ça ira mieux sitôt que vous aurez passé le champ de foire. Savez-vous où vous êtes en ce moment ?

Bolan secoua la tête en souriant.

— C’est la vieille route d’Etat, la 46. Tous ces melons vont au parking du champ de foire, juste en bas de la colline. Suivez-les, puis vous tournerez à droite. Ça vous conduira direct au *Ramada*. Tenez, filez derrière le teuf-teuf ! Il y va.

Et avançant au milieu de la chaussée, le gars, d’un geste, arrêta le flot de voitures, puis fit signe à Bolan de s’engager derrière le petit « train », un ancien tramway monté sur des roues en caoutchouc, et maquillé en locomotive, tirant derrière lui plusieurs wagons découverts, bourrés de passagers.

Bolan eut un petit salut amical pour le remercier, et s’engagea dans la cohue. Dix minutes plus tard, il avait dépassé le parking du champ de foire et avançait lentement, mais régulièrement, toujours à la suite du petit train.

Il était un peu plus de deux heures quand il arriva enfin au *Ramada lnn*. La circulation alentour était à peine améliorée, mais Bolan trouva pourtant un endroit pour laisser la caravane. Il sortit vivement pour une rapide reconnaissance des lieux.

Il avait passé un costard à cinq cents sacs, nickel, à peine brillant, digne des mafiosi de la grande époque, mais se serait senti plus à l’aise en jean. L’endroit était vraiment campagnard, sans sophistication aucune : le bois massif et la pierre de taille créaient une atmosphère confortable, simple et de bon aloi.

Deux petites filles jouaient aux dominos dans le salon. A la réception, les employés étaient en jean; les clients, une douzaine tout au plus, conversaient agréablement entre eux. Le bar était assez sombre, le mur du fond, orné de glaces sans tain, donnait une impression d’espace. A cette heure-ci, il était à peu près désert. Le petit salon adjacent était meublé de tables basses et de confortables fauteuils. Un peu plus loin, se trouvait un autre bar, avec un comptoir et des tabourets. Un jeune couple était installé à une table, près d’une fenêtre, et dégustait une vodka Eristoff. Au comptoir, plusieurs jeunes gars discutaient joyeusement le coup avec le barman et une serveuse.

Tranquille, tout ça ! Amical en diable.

Bolan passa rapidement dans la salle à manger : une salle immense meublée en rustique, avec une gigantesque cheminée en pierre plantée au beau milieu, dont l’âtre était assez grand pour y

garer au moins une Volkswagen. Les clients étaient nombreux, et des charmantes serveuses s'activaient dans tous les sens. Là encore, charmant, sympa et amical. Comme chez soi !

Mais pour Bolan, ce n'était vraiment pas l'endroit idéal. Pourtant, le coin lui plaisait... Il regrettait même de ne pouvoir en profiter davantage : bien qu'originaire de la Nouvelle-Angleterre, l'Exécuteur savait combien cette campagne du Middlewest comptait dans l'héritage culturel américain. Là, se trouvait vraiment le cœur du pays... dans tous les sens du terme.

Il retourna à la réception et s'approcha de l'employé :

— Vous avez une table ? demanda-t-il.

Sourire sympathique :

— Si vous n'avez pas réservé, monsieur...

— Non, coupa Bolan. Mais vous avez une réservation au nom de M. Tucker, n'est-ce pas ?

— Tucker ? fit l'employé en levant un sourcil. M. Roger Tucker ?

— Lui-même.

— Ah bon ! Si vous êtes avec...

— Non, je ne suis pas avec lui, fit Bolan. Mais nous avons rendez-vous ici.

— Il devrait arriver vers trois heures, monsieur. Voulez-vous attendre dans un salon ?

— Nous devons nous retrouver au bar, je crois, déclara Bolan.

— Dans ces conditions... très bien... M. Tucker, voyez-vous, nous réserve généralement une suite particulière. Mais si vous avez rendez-vous au bar...

Bolan ne fit ni une ni deux :

— Quelqu'un l'attend déjà dans sa suite ?

— Oui, son secrétaire est là, monsieur.

— Voyons un peu, pouvez-vous me donner le numéro de la suite ?

Le gars le lui donna sans difficulté, Bolan le remercia et s'éloigna sans se presser.

Dehors, le petit teuf-teuf de carton-pâte embarquait son chargement de touristes pour les ramener à Nashville. Bolan l'observa un instant puis se décida à monter jusqu'à la suite réservée.

Il frappa à la porte. Une jolie blonde d'environ vingt-cinq ans lui ouvrit. Pas exactement le type de Bolan, mais elle était tout de même

fort séduisante, si l’on ne plongeait pas trop profond dans ses grands yeux. Elle portait un genre de combinaison-pyjama en soie, fendue quasiment jusqu’au nombril. Son sourire avenant disparut vite, quand le visiteur lui demanda :

— Il est arrivé ?

— Qui ? demanda-t-elle d’un air maussade.

Sans répondre, Bolan déclara :

— Vous êtes Jackie, sans doute. Moi je suis Franck. Il m’a dit de me présenter.

La femme ouvrit grand la porte, et tourna le dos. Bolan entra et referma derrière lui. Visiblement, la jeune personne était déçue.

— Je vous dérange, peut-être… fit-il en guise d’excuse.

Elle leva sur lui des yeux résignés et répliqua :

— Le boulot, c’est toujours dérangeant. Mais ça va, je commence à m’y habituer. Si vous avez soif, servez-vous au bar.

L’endroit était pas mal du tout. Le salon était grand et confortable, sans être vraiment luxueux et communiquait directement avec une chambre à coucher par une porte restée ouverte.

Machinalement, Bolan s’approcha de la chambre pour un rapide coup d’œil.

— Le bar est de l’autre côté, dit la jeune femme en le regardant avec curiosité. Quel est votre nom déjà ?

— Franck.

Il alla au bar et se versa une vodka Eristoff avec de la glace. La fille s’était laissée tomber dans un fauteuil et l’observait avec un intérêt grandissant. Il jeta un regard à sa montre et marmonna :

— Eh bien !…

— Vous êtes en avance, répliqua-t-elle. Il vous a donné rendez-vous à quelle heure ?

— Trois heures.

— Ouais, ça colle.

— Quoi donc ?

Elle soupira :

— Il me convoque toujours avec quelqu’un d’autre. Je suis censée rester ici à m’ennuyer comme un rat mort, pendant qu’il… enfin ! Vous venez de Chicago ?

Bolan hocha la tête :
— Vous êtes ici depuis longtemps ?
— Trop longtemps à mon goût.
— Mais non ! s'exclama Bolan avec un sourire grinçant. Vous êtes beaucoup mieux ici. Il m'a dit que vous faisiez d'énormes progrès en peinture.
La fille eut un rire amer :
— Allez donc le dire à mon prof ! Franck qui, déjà ?
Elle le dévisageait avec attention.
— Franck Lambert, dit-il.
— C'est un nom que vous avez emprunté à qui ?
Bolan gloussa :
— Ma mère s'appelait Lambretta.
— Curieux, mais je ne vous ai jamais vu, observa la fille.
— Pas étonnant, je viens seulement d'arriver.
— Mais je ne vous avais jamais remarqué à Chicago non plus.
— Je ne suis pas vraiment de Chicago. Mes vraies racines sont à L. A.
— Oh ! vous en avez de la chance. J'adore Los Angeles.
Elle lui faisait du charme maintenant, pas de doute.
— Sûr, fit-il, c'est une ville super.
Imperceptiblement la fille s'était rapprochée de Bolan.
— Que se passe-t-il, Franck ? Je veux dire, qu'est-ce qui se trame réellement par ici.
Il sourit et haussa les épaules :
— Demandez-lui.
— Autant interroger le sphinx ! crachat-elle. Mais c'est à vous que je pose la question. Que faites-vous ? Vous êtes entrepreneur en bâtiment, n'est-ce pas ?
— Bien sûr, fit-il, et je vous construirais volontiers n'importe quoi. Que voulez-vous ?
— Gros malin, fit-elle, mais sans colère cette fois.
— Puisque vous savez, pourquoi me poser la question ?
— Ça chauffe par ici, je le sais. Mais j'aimerais savoir où et quand ça risque de péter. Je ne voudrais pas me trouver à nouveau coincée dans une bagarre absurde et sans issue.
— Ici, vous ne risquez rien, vous êtes au frais, lui dit-il.

— Avec des types comme vous qui entrent et sortent sans arrêt ? fit-elle en secouant sa jolie tête. On est venus ici pour vivre peinards, c'était sympa tant que ça a duré. Mais il est incapable de rester seul.

— Les choses ne se passent pas tout à fait ainsi, Jackie, observa Bolan. Vous devriez le savoir. Le feu attire le feu, tout comme l'argent attire l'argent.

— Allons, allons, laissez-moi rire, dit-elle avec une immense tristesse. Vous n'y êtes pas du tout. Rien ne l'a *suivi* ici. C'est lui qui s'est trimbalé avec toutes ses magouilles. Et que fait-il ? Il se recrée un nouveau Chicago ici. Vrai ou faux ?

— Posez-lui donc la question, marmonna Bolan– Lambretta.

— Je n'ai strictement rien à lui demander, fit-elle d'une voix lourde d'amertume.

Et d'un bond, elle se précipita dans la chambre à coucher, dont elle claqua la porte.

Pour Bolan, c'était parfait. Il fit une discrète inspection du petit salon, qui ne lui révéla, hélas, rien de passionnant. Puis la fille reparut : elle avait passé une jupe et un chemisier, et portait un sac en bandoulière.

— Vous nous quittez ? demanda Bolan.

— On ne peut rien vous cacher, fit-elle doucement.

— Que dois-je dire à Carmine ?

— S'il veut me trouver, il sait où.

Alors Bolan, passant un bras autour de sa taille, l'attira doucement à lui :

— Dites-moi où, murmura-t-il, comme ça je le saurai aussi.

— Allez vous faire voir, chuchota-t-elle, singeant son timbre de voix.

— Je veux savoir où vous trouver, Jackie.

— Pourquoi ?

— Disons, si vous voulez, par intérêt personnel.

— Ce qui signifie quoi exactement ?

— Peut-être une question de vie ou de mort, fit-il d'une voix brusquement grave.

— Vous êtes sérieux, ou quoi ?

— Je suis toujours sérieux dans le boulot, mon petit. Mais on peut s'amuser parfois en travaillant, quand certaines personnes se

montrent coopératives.

— Et vous envisagez sérieusement ma coopération, sans doute ? Pourquoi ?

— Je ne programme jamais une jeune femme et un rendez-vous d'affaires à la fois, Jackie.

— Allez vous faire voir, espèce de salopard, murmura-t-elle. Vous êtes cinglé ou quoi ? Si Carmine le savait, il vous écorcherait vif et vous pendrait à un arbre pour vous regarder sécher au soleil.

— Le jeu en vaut peut-être la chandelle ? Vous ne pensez pas ?

— Sans doute n'en saurez-vous jamais rien, soupira-t-elle.

Il eut un sourire contrit et dit d'une voix très douce :

— Effectivement, surtout si je ne sais pas où vous trouver.

La fille visiblement se tâtait, indécise, vaguement craintive. Puis soudain, elle déclara :

— OK, ça lui fera les pieds pour une fois. Route du nord, numéro 135. C'est à gauche, vous ne pouvez pas rater la maison. D'ailleurs, il y a une pancarte : cela s'appelle *Bleuets et boutons d'or*.

— Je vous trouverai, fit-il.

— Dans ce cas-là, je l'espère pas pour lui, répliqua-t-elle du tac au tac.

— Les choses deviennent assez démentielles, ces temps-ci, remarqua Bolan. Effectivement, il aura peut-être certaines difficultés.

— Raison pour laquelle vous ferez le déplacement à sa place, sans doute ?

— Hum, hum…

— Dites-moi un peu, que se passe-t-il ?

— Je vous en parlerai plus tard.

— Tout va de travers, pas vrai ?

— J'en ai vaguement l'impression.

— Et vous avez certains intérêts en jeu ?

— Plus ou moins.

— Vous êtes ici pour quoi exactement : sauver ou liquider ? demanda-t-elle froidement.

— Les deux, répliqua-t-il. Cela vous ennuie ?

— Pas le moins du monde.

Et, se dirigeant vers la porte, elle se retourna une dernière fois :

— Le jeu en vaut la chandelle, Lambretta, mais n’oubliez pas vos munitions. Il vous en faudra un sacré paquet.

— Ne vous inquiétez pas, assura-t-il, ces munitions-là ne me quittent jamais.

— C’est ce que nous verrons, fit-elle avec un rire de gorge, et elle sortit en fermant doucement la porte.

« Tu parles ! » marmonna Bolan. Il laissa la jeune femme prendre une bonne longueur d’avance et fila à son tour. Il était deux heures et demie, et cette fois-ci, il y allait vraiment au flair.

Ah ! si seulement il pouvait entr’apercevoir le bonhomme…

En passant près du bar, il vit par la porte vitrée, quelque chose qui le stoppa net, captant brusquement toute son attention. Il regarda à nouveau, mais le premier coup d’œil lui avait suffi : à une table près de la fenêtre, une jeune femme buvait un cocktail de couleur très exotique. Elle portait une longue chemise de soie supersexy et exhibait une paire de guibolles à faire tourner la tête à n’importe quel homme, si pressé soit-il. Ouais, c’était un sacré brin de femme. Et elle était affublée d’un drôle de nom ridicule.

Rose d’Avril.

CHAPITRE VIII

Bolan se glissa aux côtés de la jeune femme et lui chuchota d'un ton neutre :

— Charmante, cette campagne d'Indiana, vous ne trouvez pas ?

Rose d'Avril eut un sourire un peu figé, avant de répondre :

— Navré, Soldat, mais vous avez du monde aux trousses. Avez-vous rencontré votre ami ?

— Pas encore. Mais ses éclaireurs ne devraient pas tarder. Alors ne perdons pas de temps. Qui me cherche ?

— J'ai appelé M. Brognola pour lui faire mon rapport. Il était… enfin… absolument enchanté d'entendre ma voix. Il essaie de vous joindre depuis l'aube. A propos, c'est quoi, le baladeur ?

— Le téléphone mobile de la caravane, expliqua Bolan. Il est équipé d'un répondeur.

— M. Brognola vous conseille de le brancher, pour récupérer le message. Il vous a appelé systématiquement toutes les heures, depuis ce matin.

La serveuse s'était approchée pour prendre la commande de Bolan. Il lui demanda une vodka Eristoff glacée, sa boisson préférée. Puis il se tourna vers sa charmante compagne :

— C'est quoi, le message ?

Rose d'Avril se contenta d'un regard très admiratif :

— Vous êtes superbe, dit-elle. Dans le genre gangster un peu frimeur, bien sûr, mais cela vous va à ravir.

— O.K., parlez-moi du message, voulez-vous ?

— Ce qui couve en Indiana n'est pas du millet pour les canaris.

Bolan fronça les sourcils :

— Dites-lui que je le remercie, mais j'ai déjà plusieurs longueurs d'avance. Maintenant, si vous…

— Attendez, il a dit autre chose. Mais d'abord, vous et moi devons trouver un langage commun.

— Je croyais que c'était fait, observa-t-il légèrement. Ecoutez, il se prépare ici un sacré bain de sang. Et croyez-moi, il ne saurait tarder.

Message ou pas, je veux que votre ravissante petite personne se trisse en moins de deux, compris ?

Elle le regarda de ses yeux plus lumineux que jamais !

— Ah, ah, il avait donc raison !

— Comment cela ?

— Oui, M. Brognola m'a parlé de toutes ces amies que vous avez… enfin… que vous avez perdues, qui ont disparu, si vous préférez. Vous avez peur pour moi, n'est-ce pas ?

En effet, il ne voulait pas risquer sa peau. Mais en outre, il ne pouvait lui dire qu'elle était un cadeau du ciel littéralement empoisonné : un handicap sublime mais supplémentaire pour sa survie à lui, tant qu'elle resterait dans son sillage.

Il lui déclara simplement :

— D'accord, j'ai la trouille, et j'ai de bonnes raisons, croyez-moi. Il y a deux catégories d'individus dans ce monde, Rose d'Avril, ceux qui font l'amour et ceux qui font la guerre. Or je vous classe dans la première.

— Foutaise, souffla-t-elle doucement. Vous m'avez expliqué que la guerre et l'amour ne sont que deux aspects d'une même réalité. Si je suis capable de faire l'amour, je dois aussi faire la guerre. Maintenant, vous qui êtes un guerrier…

Bolan ne put s'empêcher de sourire. Pas sotte la môme, elle le battait sur son propre terrain. A brûle-pourpoint, il lui demanda :

— Vous ai-je dit combien vous étiez ravissante ?

Elle se mit à rougir. Leurs regards se croisèrent un moment, puis elle reprit vivement son verre pour cacher son trouble. Enfin, elle murmura :

— Non, mais…

— Eh bien ! voyez-vous, coupa-t-il, je l'ai remarqué.

— Merci.

— Pas de quoi.

— Répondez-moi maintenant.

— Que voulez-vous savoir ?

— L'envers de la guerre, l'amour, vous connaissez ?

Ce n'était ni l'endroit, ni le moment de reprendre la discussion.

— Laissons la question en suspens pour l'instant, voulez-vous ?

Mais Rose était têtue :

— En tout cas, M. Brognola me l'a affirmé. D'après lui, jamais la haine ne vous aurait entraîné aussi loin.

— Et que vous a-t-il dit encore ?

— Je reste avec vous, ou désirez-vous toujours que je m'en aille ? demanda-t-elle sans manifester la moindre émotion.

— Finissez d'abord votre vodka.

— Quel généreux vous faites ! Vous êtes un ange.

— Le temps presse, Rose d'Avril, fit-il avec un regret sincère dans la voix. Vous me passez le message, oui ou non ?

Mais trop tard : le premier lieutenant de Tuscanotte, Fuzz Martin, venait de pénétrer dans le bar et se dirigeait vers le comptoir. Immédiatement, son regard croisa celui de Bolan. Quelque chose tiqua dans ses yeux. Il regarda rapidement Rose d'Avril, et enfin, les autres clients.

Martin avait longtemps travaillé dans la police de Chicago. Il s'était fait virer, dix ans plus tôt, car, d'après la rumeur publique, il refusait de partager avec un de ses supérieurs les bakchichs que lui refilait la Mafia. Et depuis, il faisait partie de l'escorte personnelle de Tuscanotte. C'était un grand costaud bestial, avec un énorme nez strié de veinules rubicondes, et peut-être aussi une vague lueur de démence dans les yeux. On disait également qu'il prenait un pied insensé à briser les gens en morceaux et à se repaître de leur sang. Il figurait dans le dossier électronique de Bolan : sa fiche signalétique était incroyablement prolixe et mentionnait des détails fort intéressants sur les habitudes de cette brute assoiffée de vengeance.

Un grain de folie, c'est sûr, mais le gars n'était pas stupide.

Avant même que Rose d'Avril l'ait remarqué, il était déjà sorti. Bolan posa la main sur celle de sa compagne et marmonna :

— Levez-vous immédiatement et allez aux toilettes. Surtout ne regardez pas derrière vous. Allez !

Elle lui lança un regard plein de questions, mais Bolan s'était déjà levé et s'éloignait. Passant par le fond du bar, il rejoignit la salle à manger et aperçut Willy Frio, le second lieutenant de Tuscanotte, qui traversait rapidement le hall de réception en direction du bar. N'écoutant que son instinct, Bolan fila vers la réception et vit Frio entrer dans le bar. Il s'apprêtait à le suivre quand Rose d'Avril déboucha d'un petit passage. Furieux de la trouver là, Bolan bondit

sur elle et l’entraîna dans le couloir. Celui-ci menait non seulement aux toilettes, mais aussi au bureau du secrétariat du motel. Il s’y engouffra. Grâce à un panneau de glace, on pouvait surveiller l’entrée de l’hôtel : poste d’observation idéal. Martin et Frio sortaient tout juste. Et Tuscanotte était là aussi !

Le mafioso était planté à côté d’une Continental couleur bordeaux, dont la portière avant était ouverte. Apparemment, il venait à peine de quitter la bagnole. Fuzz et Frio se précipitèrent sur lui, essayant visiblement de le persuader de remonter en voiture.

Une bouffée de parfum subtil effleura le nez de Bolan, tandis que la voix étouffée de Rose d’Avril lui murmurait à l’oreille :

— C’est lui ?

— Ouais, le plus petit. Mais l’oiseau va s’envoler, j’en ai peur. Ses buteurs m’ont repéré.

— Ils vous connaissent ?

— Pas besoin. Ils ont senti la menace. C’est tout ce qu’ils venaient vérifier.

— Drôle de façon de vivre ! Et maintenant ?

Bolan donna une petite claque amicale sur le postérieur prometteur de Rose, tout en grommelant :

— Retournez à votre table, et vite !

Tuscanotte rappliquait. Ses tueurs n’avaient pas réussi à le convaincre.

Rose d’Avril se glissa dans le hall sans un mot. Bolan fila par un vestiaire, trouva une porte et déboucha exactement à l’entrée du motel. Il était là, juste à droite de la porte, quand Carmine Tuscanotte entra.

— Salut, Carmine, fit-il d’une voix légère. Ça fait une paye qu’on ne s’est pas vus. Entrez donc que je vous dise pourquoi nous avons rendez-vous.

CHAPITRE IX

En d'autres temps, l'ordure n'aurait jamais dépassé le stade d'un truand de quartier, contrôlant un mauvais territoire de troisième ordre. Et encore, grâce à l'appui de son oncle par le sang, le regretté Jake Vecci. Du reste, quand Bolan avait décapité le milieu de Chicago, Tuscanotte ne figurait même pas sur sa liste. Mais la roue de la fortune avait viré rapidement pour ces gagne-petit de banlieue, quand la puissante armature des mafiosi de Chicago s'était trouvée démantelée. Et sans être à proprement parler un visionnaire, Carmine Tuscanotte s'était avéré un remarquable opportuniste. Et pas bête avec ça. D'ailleurs la bêtise ne mène jamais très loin, dans le monde de la pègre, pas plus que la chance aveugle. Quoi qu'il en soit, le neveu de Vecci était apparu un beau jour comme l'une des trois têtes pensantes capables de reprendre les rênes du pouvoir branlant de Chicago. Et sur le plan national, il n'était pas mal placé non plus. La Mafia de Chicago n'avait pas été la seule à subir les attaques répétées de l'Exécuteur. Sur l'ensemble du territoire, l'Organisation était en pleine débandade. Mais elle n'était pas anéantie pour autant. Un jour ou l'autre, quelqu'un, quelque part, trouverait moyen de réédifier des structures capables de récupérer les restes de puissance de l'ancienne.

Et Bolan voyait très bien l'état-major naissant de Chicago prendre la tête de l'entreprise. Raison pour laquelle il l'avait choisi comme cible prioritaire, pour le premier de ces six jours d'enfer : ce lundi d'apocalypse.

Et voilà qu'il tendait la main au nouveau boss de cette Mafia renaissante. Du reste, compte tenu des circonstances, il n'avait pas d'autre solution.

Le hall d'entrée était grouillant de monde et les deux petites filles jouaient toujours aux dominos. Dehors, le train de pacotille déchargeait sa cargaison de touristes.

Tout en lui serrant la main, Tuscanotte le perçait du regard :

— Je ne crois pas vous connaître, Lambretta.

— En tout cas, sur la côte Est, tout le monde sait qui vous êtes, Carmine.

— Ha, ha ! Vous voulez dire les rares qui ont réussi à survivre ?

Bolan-Lambretta eut un petit rire de gorge très sec.

— Les temps sont durs un peu partout, je crois. Comment ça se passe pour vous ?

— On se débrouille.

Bolan eut un regard circulaire, visiblement appréciateur :

— Je vois, en effet.

L'ordure se mit à rire :

— Eh oui ! faut bien vivre, pas vrai ? A propos, comment m'avez-vous trouvé ?

— C'est Ben Davis qui m'envoie.

Le visage du mafioso ne broncha pas :

— Pour quelle raison ? demanda-t-il.

— Il a été touché ce matin.

— Qu'est-ce que cela signifie, *touché* ?

Bolan épela le mot et ajouta :

— Tout son putain de business a flambé comme un fétu de paille. La marchandise, le matériel, et tout. Quelqu'un y a foutu le feu. Ben a pensé que vous aimeriez être prévenu. Lui-même est… enfin… Il n'est pas disponible pour l'instant.

— Passons au bar, fit vivement Tuscanotte.

Bolan n'y voyait pas d'inconvénient. Il jouait au juger, prêt à saisir la moindre occasion. Les deux gardes du corps donnaient du mou, et l'observaient à distance respectable. Tuscanotte échangea quelques plaisanteries amicales avec plusieurs employés du motel : visiblement, l'ordure était connue et respectée. On lui donnait du « monsieur Tucker », long comme le bras. Willy Frio les avait précédés et prenait place à une table, dans une alvéole tout au fond. Quant au flic défroqué, il discutait le coup avec l'employé de la réception.

Dès qu'il entra dans le bar, Tuscanotte posa un regard avide sur Rose d'Avril. Bolan remarqua qu'il choisissait soigneusement une table d'où il pourrait la bouffer des yeux sans avoir à tourner la tête. Pour sa part, Bolan s'assit en face, tournant ainsi le dos à la jeune femme.

Une serveuse s'approcha aussitôt, tout charme, tout sourire.
— Bonjour, monsieur Tucker.
L'ordure passa une main flatteuse sur sa croupe en lui demandant :
— Comment va Joe ?
— Oh ! très bien, répondit-elle. On ne vous a pas vu, ces temps-ci !
— Ah ! les affaires, soupira Tuscanotte en prenant un air grave. Mais c'est tellement bon de rentrer chez soi, pas vrai ? Pour moi, ce sera comme d'habitude, Jenny.
Et se tournant vers Bolan, la fille demanda :
— Je vous amène le scotch que vous avez laissé à votre table ?
— Non, inutile. Je n'en ai que pour une minute.
Mais le mafioso n'était pas sourd, et déjà, son œil de lynx avait repéré le verre abandonné à la table de la superbe fille.
— Dites à la dame de se joindre à nous, suggéra-t-il, dès que la serveuse eut tourné les talons.
— Parlons d'abord, répliqua Bolan avec le plus grand sérieux.
— O.K., mais allez-y doucement. Qu'est-il arrivé là-bas ?
— J'ignore encore les détails. Ils ont essuyé une fusillade, et l'entrepôt a d'abord explosé, puis brûlé. Il n'en restait rien, Carmine, strictement rien.
— Appelez-moi Roger, je vous prie.
— Si vous voulez. N'empêche que vous avez tout paumé.
— Qu'est-ce que vous foutiez là-bas ?
— J'étais venu passer commande. Ça fait pas mal de temps qu'on bosse avec vous.
— Comment savez-vous que c'était moi ?
Bolan lui lança un sourire grinçant :
— Allons, allons, on se débrouille toujours pour savoir, je ne vous apprends rien.
— Vous rappliquez de New York ?
Bolan hocha la tête.
— Et vous marnez pour qui exactement ?
— Dans le temps, le boss c'était Marinello. Pauvre Augie ! Maintenant, Dieu sait qui l'a remplacé. Tout bouge, rien n'est clair. Mais vous le savez, peut-être vous ?

Tuscanotte gloussa :

— Je ne suis pas Dieu le Père tout de même.

— Pourtant, répliqua paisiblement Bolan, à ce que l'on dit… Si vous choisissez les bonnes cartes… vous pourriez bien…

L'ordure gloussa à nouveau. La serveuse revenait avec sa consommation. Il échangea deux, trois mots aimables avec elle, puis la regarda s'éloigner, avant de se retourner vers son visiteur :

— Alors, Ben vous a expédié à Nashville ?

— Plus exactement, il m'a envoyé à Stoney Gap Hill. Et là, le Macaque m'a dit de venir ici.

— J'ai du mal à vous croire.

— Alors ne me croyez pas. En tout cas, je suis ici.

Tuscanotte était un drôle de mec, curieusement mal foutu, mais avec un visage bon enfant, toujours prêt à sourire, et presque candide. En fait, il n'était pas vraiment moche et portait assez bien sa quarantaine. Sûr qu'il avait du succès auprès des femmes. Mais Bolan savait combien son talon d'Achille était vulnérable.

Tuscanotte regarda sa montre, puis leva ses yeux souriants vers Bolan-Lambretta :

— Je suis assez pressé, maintenant. J'ai un rendez-vous dans quelques minutes. Pourquoi Harry n'est-il pas venu lui-même ?

— A votre place, j'annulerais mon rendez-vous. Harry n'est pas venu en personne, parce qu'il n'a pas pu. Tous vos malabars de Stoney sont morts.

Question maîtrise de soi, l'ordure n'avait rien à apprendre de personne. Il se mit nonchalamment debout, sans cesser de sourire et déclara très tranquillement à Bolan-Lambretta :

— Je me rappelle brusquement un autre rendez-vous urgent. Restez par là, je vous reverrai sitôt que j'en aurai terminé. Tout cela est très intéressant, j'aimerais que nous en discutions davantage. Et… merci d'avoir pris tant de peine pour moi. Je vous revaudrai la pareille.

Il sortit, non sans avoir jeté à Rose d'Avril un dernier regard concupiscent.

Brusquement Bolan était enchanté d'être venu en Indiana. Carmine Tuscanotte n'était pas une petite fripouille à la manque.

C'était un survivant, un vrai, d'une race coriace et merveilleusement adaptée, la plus inquiétante pour Bolan.

Willy Frio avait disparu. Apparemment, le bar possédait une autre issue, derrière la piste de danse. Bolan attendit quelques instants, puis se leva pour rejoindre Rose d'Avril.

— Racontez-moi, murmura-t-elle, anxieusement.

— Je l'ai fait filer, expliqua Bolan.

— Pourquoi donc ?

— Pour avoir les coudées franches.

— Que dites-vous ?

Mais Bolan n'avait pas le temps d'expliquer à la jeune femme ses principes élémentaires de stratégie. Il se contenta de demander :

— Savez-vous si la police a nettoyé la planque, à Louisville ?

— Oui, ils sont arrivés juste après nous. Pourquoi ?

— Parce que j'ai mentionné le nom de quelqu'un, expliqua-t-il. Et Carmine va vouloir y renifler de plus près. J'aimerais savoir si ça lui sera possible.

— Pour les vingt-quatre heures à venir, reprit Rose, il n'aura aucune possibilité d'entrer en contact avec les types de l'entrepôt. Je suis absolument formelle.

— Cela me suffit, répliqua Bolan. A partir de maintenant, je me fie à mon flair, Rose d'Avril. J'ignore où il me conduira. Mais je m'appelle Franck Lambretta, ne l'oubliez pas. Ne bougez pas d'ici, et si vous recevez un appel téléphonique de moi, ou pour moi, passez à l'attaque.

Il s'apprêtait à partir rapidement, mais elle lui saisit le bras et murmura d'un ton pressant :

— Ce message de Brognola, c'est…

— Il attendra encore un peu, coupa-t-il.

Sans un geste d'adieu, il s'éloigna vers la salle à manger. Cette fois, il sortit par la cuisine et déboucha à l'angle du bâtiment, juste à temps pour voir la Continental bordeaux s'éloigner doucement.

Ils avaient mis le cap vers l'est et filaient dare-dare. Pourquoi pas ? Bolan derrière eux roulait au volant de sa caravane de guerre dans une direction où, il espérait avoir enfin les coudées franches.

CHAPITRE X

La voiture cible fonçait sur la vieille route d'Etat, en direction de Columbus, pour rejoindre probablement la route de ceinture, à trois kilomètres environ à l'extérieur de la ville. Et le pilote de la caravane en était fort surpris. Un retour immédiat sur les lieux d'une attaque n'était pas précisément la manœuvre que l'on attendait d'un vieux retors comme Tuscanotte. Bolan comprit l'astuce quelque huit cents mètres avant le croisement. Il redescendait la route en lacets, vers le vallon de Sait Creek. La cible était bien en vue, plusieurs centaines de mètres devant. Au sud, la route de ceinture courait parallèlement au fond de la petite vallée, mais le point de jonction restait invisible. Côté nord, on apercevait une autre voie aboutissant à la vieille route d'Etat par un croisement en forme de patte d'oie, juste au sommet de la colline. C'était une route non goudronnée, très étroite, mais le virage de l'embranchement était bien dégagé. A une centaine de mètres du croisement, plusieurs bagnoles étaient garées, le nez en direction du nord-ouest.

La Continental bordeaux prit son virage sur les chapeaux de roue et s'arrêta pile près des autres véhicules. Les portières s'ouvrirent brutalement, crachant les occupants : une conférence de plein air improvisée, sans doute.

Bolan continua d'avancer lentement, tout son appareillage de repérage optique en action. Cette route non goudronnée n'était pas très avenante. Au croisement, des panneaux fléchés indiquaient l'existence, quelque part dans les parages du camp *Palawopec,* un camp de naturisme mixte et d'un autre centre de loisirs, le *Ranch Framasa*. Jusque-là, rien de bien méchant. Mais la route courait le long d'une crête très boisée, pour disparaître presque immédiatement de l'autre côté de la pente, plongeant dans une forêt inextricable. Un torrent furieux, gonflé par les dernières pluies, dévalait parallèlement à la route, presque tout au bord. Non, pas vraiment le chemin idéal pour s'en aller à l'aventure. Bolan avança encore un peu sur la vieille route d'Etat et après un virage à angle

droit, trouva un endroit, sur le bas-côté, d'où il pouvait observer, sans rien perdre de ce qui se passait sur l'autre route.

La vidéo avait en stock quatorze secondes d'enregistrement. Bolan fit passer la bande au ralenti et ce qu'il y vit ne manquait pas d'intérêt : le survivant, Harry le Macaque, avait gardé dans sa manche une ou deux cartes truquées dans son ultime effort de survie.

Sans chercher plus loin, Bolan brancha son radiotéléphone, pour jouer sa petite carte personnelle.

— Ici Striker, dit-il à la voix familière qui lui répondit, à quelque mille kilomètres de là. J'appelle du baladeur, alors pas de vagues !

— On ne t'attendait plus, Striker, répondit son vieil ami. Comment ça se présente, là-bas ?

— Pas vraiment la joie, reconnut Bolan. Tu connais ces mythes vivants qui nous viennent d'un autre âge ? Je me trouve non loin d'une petite ville dont le nom leur ressemble. J'y ai découvert pas mal de surprises. Des mythes vivants d'un autre genre. C'est pour cela que tu as accroché plein de fanions au baladeur ?

— Exact, répondit Brognola. Nous avons intercepté certaines communications plutôt édifiantes ce matin. J'aime pas beaucoup parler ainsi, mais il semble que tu aies débarqué dans un vrai *no man's land*. Un paradis perdu pour ces mythes vivants dont tu parles.

— Ouais, répondit Bolan songeur. C'est bien ainsi que je lis l'histoire, ici. Je voulais seulement confirmation. D'où tiens-tu le tuyau ? De Chicago ?

— Hum, hum, tu ne peux pas m'appeler sur une ligne claire ?

— Impossible pour le moment, soupira Bolan. Je tiens le tigre par la queue et ça me chagrinerait de le laisser filer. Il risque de m'entraîner Dieu sait où, et cette jungle ne m'attire pas des masses. En tout cas, si par hasard je lâchais du mou… Non, faut que je me grouille maintenant. C'est peut-être l'occase unique.

— Fais gaffe quand même, soupira Brognola. C'est peut-être aussi la rivière sans retour. Nos chiffres indiquent une écrasante supériorité de l'ennemi. Et nous ne sommes plus à Miami Beach. Honnêtement, je ne vois pas le moindre havre de paix pour toi, là-bas.

— Alors il faudra bien que je m'en déblaie un, répondit Bolan. Pourquoi parles-tu de Miami Beach ?

— Ça y ressemble, à un échelon régional, bien sûr.

— Combien de régions à ton avis ?

— T'as mis les doigts dessus, ricana Brognola. Si ça se trouve, y en as pas qu'une.

— Je vois, marmonna Bolan, en allumant une cigarette.

— Striker, appela Brognola dans l'appareil.

— Je suis toujours là.

— Que gamberges-tu ?

— Je rêve à l'occase en or.

— Ne t'y risque pas. C'est un conseil d'ami. Je ne peux pas mettre le nez dans ce secteur sans tout faire sauter. Au mieux, je ne pourrais intervenir qu'après. C'est pas bien rassurant pour ta pomme.

— Je sais, fit tranquillement Bolan.

— Pour nous, Striker, l'opération n'est pas jouable.

— Alors, le passé ne rime à rien, répliqua Bolan d'une voix lasse. C'est capital, merde ! Je ne peux tout de même pas les laisser filer. C'est la grande messe du lundi, Hal. S'ils marquent le point ici, tout le reste aura été vain. Non, jamais je ne leur ferai un cadeau pareil.

Brognola le savait bien; il eut un long soupir résigné :

— On a peut-être été... disons... un peu optimistes, dans notre pronostic du *happy end*. On a mal coté les partants. En tout cas, certains. Je te suggère de réenvisager la situation. A mon avis...

— Inutile, les dés de la mort sont jetés, Hal. Et le linceul est prêt.

— Bon !... Après tout, tu es le seul à pouvoir en juger, mais je pense tout de même...

— Contacte ma dame de compagnie, tu veux. Elle est actuellement au bar du *Ramada*. Envoie-la à Indianapolis. Et t'inquiète pas pour moi, Hal, c'est une affaire qui tourne.

— Je te le souhaite, mais tiens-moi au courant, bon Dieu. Un dernier tuyau valable localement : « Lueur divine », c'est pas grand-chose, mais c'est tout ce que j'ai. Alors, cherche-la.

Bolan eut un petit rire sec et promit à son ami de Washington qu'il n'y manquerait pas.

Puis il coupa le contact et consacra toute son attention à la situation présente.

Une des bagnoles garées sur la route en terre battue venait de faire demi-tour pour reprendre la route d'Etat et fonçait dans sa direction à toute pompe. Bolan planqua la caravane dans un petit chemin d'accès conduisant à une ferme et braqua ses instruments d'optique sur le bolide. Il brancha ensuite son système de contrôle-attaque. La tourelle du lance-roquettes s'ébranla sous le panneau coulissant du toit, prête à se mettre en position, sitôt qu'elle serait actionnée.

Peine perdue. Le bolide ralentit à peine pour prendre le virage et dépassa la caravane avec un rugissement de moteur.

C'était un convoi de tueurs, des éclaireurs probablement dépêchés à Stoney Gap Hill pour vérifier le bien-fondé de l'attaque.

Là-bas, les autres bagnoles démarraient en direction des deux camps de loisirs. Mais Bolan avait l'impression que cette mauvaise piste conduisait aussi à un camp d'un genre bien différent. Un paradis perdu, peut-être. Où tous ces grands fauves de la pègre renaissante tenaient leurs assises, à la recherche de la Lueur divine. C'était bien l'occase en or. Mais Brognola n'avait pas tout à fait tort : pour Mack Bolan, il y coulait peut-être aussi la rivière sans retour.

Pourquoi pas ? Le destin de l'Exécuteur le conduisait toujours au bord de l'abîme… aux portes de l'enfer. Pas vrai, Rose d'Avril ?

La route non goudronnée avait un nom : Clay Lick Road. Elle s'enfonçait directement dans une vallée profonde, bordée de collines régulières orientées d'est en ouest. Le pays ici offrait un spectacle véritablement superbe. Bolan l'avait déjà remarqué. Il comprenait à présent pourquoi Venturi lui avait sorti sa salade sur les arbres en automne. Hormis quelques champs de culture, autour de fermes clairsemées, les collines étaient recouvertes d'une forêt très dense d'arbres de mille espèces dont les couleurs changeantes, en automne, offraient certainement un spectacle éblouissant. Bolan reconnut des érables, des noyers, des bouleaux, des ormes, bref, un bonheur pour écologiste à prétentions esthétiques.

Sur le premier kilomètre, la route ressemblait à un tunnel creusé sous les arbres dont les abondantes frondaisons formaient une voûte. D'un côté, le flanc escarpé de la colline, de l'autre le torrent furieux, gonflé de pluie.

Non, l'endroit n'était guère engageant, surtout pour l'homme au volant de la caravane de guerre.

Mais un peu plus loin, le cours du torrent formait un grand S, passant par deux fois sous la route, puis la vallée s'élargissait, bordée de pentes beaucoup plus douces sur la gauche. Bolan découvrit alors plusieurs maisons bien entretenues, au milieu de champs cultivés : du blé, puis quelque chose qu'il ne reconnut pas instantanément : du tabac. Des vaches paissaient, tranquilles, à flanc de colline à la limite des bois.

Clay Lick serpentait gentiment au milieu de ce décor pastoral, jusqu'à l'extrémité de la vallée, quelques cinq cents mètres plus loin. Là, la route s'enfonçait à nouveau entre deux versants de collines, puis remontait le long d'une hauteur entièrement couverte d'arbres à feuilles persistantes. Des sapins. Les arbres de Noël, du bon Dieu lui-même, peut-être… Et puis, juste au-delà d'une autre colline à peine ébauchée, les arbres de Noël disparaissaient, laissant place à la Lueur divine.

Merci, Hal, le tuyau n'était pas crevé.

Bolan continua sa route jusqu'à un petit chemin en terre battue enjambant le torrent et pénétra dans un parc superbe qui couvrait le flanc d'un coteau. Aucune maison en vue : simplement une longue allée bordée d'arbres, traversant des hectares de prairie bien entretenue, s'étageant jusqu'à la forêt. Le chemin s'élevait un peu pour tourner sur un petit monticule; plus bas, Bolan aperçut comme un panache à travers les arbres : le cortège des bagnoles redescendant de l'autre côté de la crête.

La propriété n'était pas clôturée. Cela ne paraissait d'ailleurs pas nécessaire. Le torrent constituait une barrière suffisante. Un petit pont de béton, très étroit, était barré par une chaîne, exactement comme à Stoney Gap Hill. Juste derrière, deux gars en chemise jouaient au ballon. Un autre faisait lentement des ronds dans l'herbe sur une moto tout terrain.

Propriété privée. Passage interdit : les pancartes ne manquaient pas, mais l'écriteau le plus intéressant était un rondin de bois sur lequel on avait inscrit au fer rouge : *Refuge de la Lueur divine*.

Le paradis perdu enfin retrouvé, pas vrai ? Et ils n'avaient pas lésiné sur l'espace, les salopards. Le *Refuge de la Lueur divine*

s’étendait à perte de vue sur des milliers d’hectares.

Ainsi la Mafia renaissante s’était aménagé la planque idéale : un véritable sanctuaire. Bolan devait y regarder de plus près. Avant de tout faire sauter, il voulait identifier les occupants et découvrir ce qu’ils concoctaient très exactement. Après quoi, il ensevelirait le refuge sous un linceul de sang.

Brognola avait laissé entendre qu’il s’agissait d’une conférence au sommet, réunissant les chefs de toutes les organisations du Middlewest. En revanche, Harry Venturi avait juré sur sa propre vie que Tuscanotte avait rendez-vous avec des officiels de l’Etat d’Indiana.

Bolan connaissait très bien la psychologie des gens de la Mafia. Un type comme Venturi, dans la position réconfortante où il se trouvait, n’aurait pas pris le risque de lui tirer un charre. Sans doute avait-il biaisé, caché ou camouflé une partie de la vérité, mais il y avait certainement du vrai dans son histoire.

Alors si on reprenait les choses depuis le début : il y *avait eu* effectivement un rendez-vous prévu avec des officiels à trois heures au *Ramada*. Maintenant, il y *avait* une réunion plénipotentiaire des seigneurs du Middlewest dans une planque, répondant au doux nom de *Refuge de la Lueur divine*.

C’était du solide, tout ça. Pas du menu fretin de banlieusard en déroute. Et la simple élimination de Carmine Tuscanotte ne serait guère qu’un coup d’épée dans les eaux troubles où chassaient tous ces grands fauves pourris.

Mais le temps pressait. Et Bolan n’avait pas le choix. S’il voulait progresser, il lui fallait pénétrer dans cette planque et en tâter l’ambiance.

Sale boulot…

CHAPITRE XI

Sur plusieurs centaines de mètres, le chemin traversait encore des prairies marécageuses, bordées de bois impénétrables. Le torrent avait disparu pour s'enfoncer dans la forêt, tandis que la route suivait la crête à flanc de coteau. Puis brusquement, elle tournait pour suivre le contour de la colline. Alors Bolan découvrit enfin ce qu'il attendait : un nouveau chemin partant sur la droite, conduisant à une ferme en pleine prairie.

L'accès au *Refuge de la Lueur divine se* trouvait juste derrière la ferme. Du reste, la carte d'état-major sur l'écran de l'ordinateur de navigation semblait le confirmer. Bolan se trouvait à l'extrémité nord-est de la place forte. Et, si la carte disait vrai, il ne pouvait guère aller plus loin en voiture.

La ferme paraissait abandonnée.

Il brancha les systèmes d'optique et de détection acoustique et engagea la caravane sur le chemin. Pas de doute, l'endroit était désert, et probablement depuis pas mal de temps déjà.

Il gara la caravane derrière la bâtisse puis, passant à l'arrière, il brancha la table lumineuse, y inséra la carte topographique du secteur et étudia centimètre par centimètre la configuration du terrain. Vingt minutes plus tard, il connaissait les lieux mieux qu'un autochtone. Il releva la présence d'un grand lac artificiel, d'une superficie de plusieurs hectares, bloquant le fond du ravin étroit à la manière d'un barrage. C'était une étendue d'eau, longue et étroite, orientée nord-sud. La carte n'en indiquait pas la profondeur, mais par contre montrait clairement la dalle de béton, construite pour retenir l'eau. Tout autour, des berges très pentues – les parois du ravin initial – et seule l'extrémité sud se terminait en pente douce : une grève de béton. Et bien sûr, tout autour et au-delà, de petites crêtes boisées, hérissées les unes après les autres, comme si quelque géant malin s'était amusé à plisser le terrain.

Un avantage bien sûr, si l'on savait l'utiliser. Sinon un drôle de guêpier.

La carte ne mentionnait aucune construction. Il fallait donc reconnaître les lieux *de visu*. Et rien ne disait non plus si la racaille locale était pointilleuse, question sécurité.

Apparemment, l'état du terrain pouvait rendre l'ennemi moins vigilant. Mais Bolan n'était pas un ennemi ordinaire. Et sa cervelle maintenant travaillait à toute allure.

Il essaya de se mettre dans la peau d'un mafioso retranché ici : quels étaient les atouts naturels ? A l'est, la propriété était bien protégée par un torrent furieux et ne possédait qu'un seul accès gardé. A partir de là, s'étendaient plusieurs hectares de prairies découvertes, protégées par des bois, puis le mur d'un barrage, un lac, et enfin, une autre colline très pentue au sommet de laquelle – *peut-être* – se trouvait le camp central. Au nord, à l'ouest et au sud, le relief était chaotique, n'offrant que des crêtes escarpées, couvertes de forêts très denses.

Dans l'ensemble, c'était assez rassurant, surtout pour des truands habitués au pavé de Chicago. De quoi vous rendre moins vigilant…

Or, des sentinelles, il en faut toujours : postons donc deux gars, en bas, au point, et donnons-leur de quoi s'amuser pour ne pas attirer l'attention d'un éventuel promeneur. Et puis un autre gus, doté d'une tout-terrain patrouillera à l'intérieur de la propriété. A cela, rajoutons une sentinelle de sécurité à chacune des extrémités du domaine, plus une équipe à moto pour patrouiller sur les crêtes, et le tour est joué. La topographie du terrain se charge du reste.

Bolan passa à l'arrière de la caravane pour se changer. Il enfila une combinaison de camouflage, vestige de ses années au Viêt-Nam, sur des bottes de combat. Puis il prit une ceinture de munitions pour la grosse Weatherby, saisit le Beretta, y ajusta le silencieux, avant de le fourrer sous son aisselle. A cela, il ajouta une paire de jumelles et, après mûre réflexion, un long stylet et plusieurs garrots de nylon.

Il sortit rapidement la Weatherby de son étui, l'astiqua avec amour, la chargea et la passa en bandoulière. Il était fin prêt et quitta son véhicule.

Quelques minutes plus tard, il s'immobilisa : les loups de Chicago avaient dépêché une sentinelle inattendue au nord-est. Mais le gars avait dû penser que ses patrons étaient saisis d'une folie subite. A poil jusqu'à la taille, il prenait un bain de soleil, allongé dans l'herbe,

un bras sur les yeux, pour se protéger de l'éclat des rayons. Son flingue, abandonné, gisait à côté de lui.

Le terrain était bien dégagé, encore qu'une herbe haute, grasse et drue poussait là où, quelques années plus tôt, s'élevaient encore les arbres de Noël du bon Dieu. Bolan s'y enfonça et, enjambant un fil de fer barbelé, il pénétra dans le camp ennemi.

Le gars se redressa d'un bond. Il envoya la main pour récupérer son flingue tout en virevoltant pour faire face à l'intrus.

— T'es dans une propriété privée, connard, ricana-t-il. T'as pas le droit de chasser ici !

— Répète un peu, fit Bolan en extirpant son Beretta. Le flingue noir cracha sans un son. Le bronzé avala tout : son ricanement, ses dents, sa bouche, son menton et même son nez.

Bolan le traîna par les pieds jusque dans le bois de pins. Il le palpa, sortit un portefeuille. Le gus s'appelait Edward Kramer. Il n'appartenait pas à la confrérie du sang, mais d'après les renseignements que Bolan possédait sur lui, il avait travaillé pour différents capos. Pas le genre de type fiable, et cela allait bien dans le sens des hypothèses de Bolan. La nouvelle Organisation de Chicago faisait de plus en plus appel à des mercenaires qui n'étaient pas liés à elle par le serment du sang. Les problèmes de recrutement étaient donc sérieux.

Laissant le cadavre, Bolan reprit sa course. Il avait encore pas mal de terrain à reconnaître, avant de savoir s'il pouvait donner l'assaut. Mercenaires ou pas, il n'allait pas foncer tête baissée.

Dix minutes plus tard, il sut enfin que l'enfer était inévitable. Il s'installa sur un rocher dominant l'extrémité nord du lac et scruta l'horizon à l'aide de ses jumelles. Au-delà de la dalle de béton du barrage, un peu à l'ouest, s'élevaient deux énormes maisons. Un peu plus bas, une troisième moins importante bloquait pratiquement le chemin d'accès. Il y avait pas mal de monde sur la terrasse de la plus grosse baraque. Terrasse, façon de parler : plus d'un hectare de pelouse descendant en pente douce jusqu'à la berge du lac. Là, un petit ponton auquel étaient amarrés plusieurs canoës à rames.

Paradis perdu et sans doute retrouvé, mais pour qui, pour quoi ? La plupart des types présents ne savaient apparemment pas en profiter. Beaucoup étaient en costume – complet-veston, cravate, et

tout le bataclan. Deux types en chemise, plantés sur la jetée, regardaient béatement la surface du lac. Deux ou trois têtes apparaissaient à la surface de l'eau : des audacieux qui s'étaient laissés tenter par la baignade. Un autre, au bout du ponton, tripotait une canne à pêche.

Bolan observait la situation avec attention quand une limousine apparut brusquement à l'extrémité est, freina au niveau du barrage, disparut dans les arbres pour ressortir sur la rive ouest.

L'enfer à portée de la main, oui. Bolan n'avait pu jeter qu'un rapide coup d'œil à l'intérieur du véhicule, mais cela lui avait suffi : la limousine contenait quatre occupants – deux à l'avant, deux à l'arrière.

Le type assis à côté du chauffeur n'était autre que Harry le Macaque.

Sur la banquette arrière, juste derrière Venturi, il y avait une femme – très jeune, très jolie, et terrifiée.

Rose d'Avril.

Bolan en savait bien assez désormais sur le *Refuge de la Lueur divine*. Ce qu'il en ignorait, il le découvrirait toujours assez tôt. Deux questions pourtant restaient sans réponse : le temps disponible… et la force d'attaque. Des questions probablement sans objet aucun… pour une ravissante jeune femme qui aimait tant l'humanité.

CHAPITRE XII

Venturi fouettait comme un salaud. Il n'avait jamais vu cette planque et n'en aurait jamais soupçonné l'existence. Mais elle était bel et bien là. Carmine le doublait-il ainsi depuis longtemps ? Pourtant, un chef de secteur devait être au courant de ce genre de chose ! Surtout sur son propre territoire. Nom de Dieu !

Willy Frio tourna brutalement le volant et la bagnole parut foncer dans le décor. Mais en fait de décor, c'était une route très étroite avec, d'un côté, une falaise abrupte et, de l'autre, à quelques mètres à peine, un lac pas tellement rassurant.

Venturi était plus nerveux que jamais. Ces grandes étendues d'eau le mettaient toujours mal à l'aise. Elles lui rappelaient inéluctablement tous ces cercueils de ciment qu'il avait préparés à une époque…

Frio avait ralenti et lui lança un regard de biais :

— Pas mal, hein ! fit-il d'une voix engageante.

— C'est profond, ce truc-là ? demanda nerveusement Venturi.

— A certains endroits, on n'a même pas pu sonder le fond. Et c'est noirâtre, là-dedans mon vieux, vraiment plein de merde. Le fond, c'est de la vase, toute molle, toute noire, une saloperie qui t'aspire lentement et qui t'enterre. Un jour on a voulu jeter une ancre et en fin de compte, il a fallu cisailler la corde. L'ancre, elle a jamais voulu ressortir de la boue. C'est mou, ça crée comme un vide. Puis ça pompe, ça pompe, ça pompe jusqu'à la fin.

— Ouais, je vois, fit Venturi frissonnant.

— Et en surface, ça paraît clair, hein ? Marrant ce machin. On dirait de l'eau de source, mais au fond, c'est tout plein de merde, rien que de la merde qui suce, qui aspire, qui pompe.

— C'est toi qui commences à nous pomper, grommela Fuzz Martin assis sur le siège arrière. Avance un peu, tu veux ?

Willy appuya sur l'accélérateur. Il passait la dalle du barrage maintenant… On voyait les maisons au loin. Venturi reconnut quelques-uns des gus sur la terrasse mais, pas tellement en fin de compte. Ça voulait dire quoi, tout ce bordel ?

Pour un repaire, c’en était un. Une énorme baraque à deux niveaux, toute en pierre et en bois, avec plein de glaces. Apparemment une véranda au niveau supérieur et un tas de pelouses avec des tables, des parasols et tout le bastringue. Un peu plus loin, une sorte de structure à deux niveaux également, à demi enfouie à flanc de colline, avec une façade toute en verre. Pas mal, ouais, mais tout ça, pourquoi exactement ?

La limousine gravit la colline et prit un virage serré au sommet. Le chemin contournait une vaste pelouse ovale, passait derrière le bâtiment à façade de verre, avant d’accéder à la maison principale. Et des bois, toujours des bois, partout. Brusquement, Venturi se surprit à haïr la forêt de toute son âme.

— Le retour au pays, marmonna Willy Frio. Et si tu vois pas la grande lueur ici, Harry, c’est que tu la verras jamais.

Il gloussa un bon coup avant de reprendre :

— Et nous non plus d’ailleurs. Le boss dit que c’est ici ou nulle part.

— Il aurait pu m’affranchir, grommela Venturi. Un chef de secteur doit savoir ces choses-là.

— Putain de merde, nous, la première fois qu’on a foutu les pieds ici, c’était la semaine dernière, expliqua le chauffeur. Il voulait pas risquer de…

— Ferme ton claque-merde, tu veux ? fit la voix menaçante à l’arrière. On a des oreilles d’âne avec nous.

Frio eut un sourire de connivence pour Venturi, tout en garant la bagnole sur le parking entre les deux baraques. Fuzz Martin ouvrit vivement sa portière, tira Rose d’Avril et l’embarqua directement vers la grande maison.

Venturi eut un profond soupir avant de demander :

— Oui sont ces drôles de fêtards ?

— Tu les reconnais pas ? s’enquit Frio, surpris.

— Non, sinon je poserais pas la question.

Frio le regarda d’un œil bizarre, mais ne répondit rien. Venturi ouvrit sa portière, sortit une jambe, alluma une cigarette avant de se tourner une dernière fois vers le chauffeur :

— Alors, Willy, dis-moi qui sont ces zigs ?

Une lueur d'amusement brillait dans le regard de Frio, quand il répondit :

— Putain de nom de Dieu ! Mais tout le monde est là.

Il éclata de rire :

— La bande au complet, tu vois pas ? Natty Scarbo, Paul Reina, Gummo Gulacci.

Il s'interrompit pour mieux doser son effet :

— Et bien entendu, ils sont venus avec tout leur état-major. Personne n'a voulu rater la fête, Harry.

Pour la première fois de sa vie, Venturi eut une réaction de chef :

— Nous, on a combien de gars, ici ?

— Ils y sont tous, Harry.

— Depuis quand ?

— Depuis midi.

— Les gars de Cicéro aussi ?

— Pardi !

— Et ceux d'Elmhurst ?

— Itou.

— Et qui est-ce qui régale, nom de Dieu ?

Frio sortit de la bagnole en rigolant :

— Carmine sera sûrement content de te voir. Tu ferais bien de rentrer.

— Que lui as-tu raconté, Willy ?

— Raconté ? Raconté quoi, tu plaisantes ? Reluque un peu cette planque, c'est pas superbe ? Là au moins, t'as de l'air pur à respirer ! Et attends de voir quand il fait nuit, jamais t'as entendu des bruits pareils, ça sort direct des bois. Putain, mon vieux, crois-moi, c'est pas un truc à louper. Tu verras, tu te planques derrière la façade en glace et t'en perdras pas une miette. La grosse piaule, c'est...

— J'ai besoin de savoir exactement ce que tu leur as dit, Willy !

— Hé ? Rien que ce que tu m'avais dit. T'as été touché un peu durement et tu t'es mis à l'ombre. Y'avait rien de plus à dire, non ? Allons, Harry, te fais pas de bile. Fous-toi un gentil sourire sur la gueule et va trouver le boss pour lui raconter la vérité de vrai. Et me pose plus des questions oiseuses comme ça.

Venturi soupira, bomba le torse et pénétra dans la maison. La cuisine se trouvait tout de suite à droite. Joe Torrio, de Hammond,

lui tendit un verre de bière bien fraîche, comme il passait à côté de lui. Venturi refusa, traversa un petit hall et se trouva dans une vaste pièce à la moquette bleu marine, épaisse comme un édredon, avec un plafond voûté digne d'une cathédrale. Une cheminée en pierre de taille gigantesque trônait d'un côté et des portes de verre coulissantes ouvraient sur tout le panneau de façade. Dans un coin, deux gars, plutôt nerveux, regardaient un jeu à la télévision. Visiblement, ils n'étaient ni gardes du corps, ni partie prenante, et paraissaient curieusement déplacés.

De l'autre côté des portes coulissantes grandes ouvertes, une douzaine de mecs étaient installés sur la terrasse, dégustaient des bières, en bavardant paisiblement. Le seul que Venturi identifia du premier coup était un certain Bébé Frazeli, l'un des lieutenants de Scarbo. Bébé d'ailleurs dès qu'il le vit, lui adressa un sourire avenant, et s'exclama :

— Tiens, tiens, salut Harry ! Ça fait une paie !

— Content de vous voir, monsieur Frazeli. On profite de la campagne, à ce que je vois ?

— Oh ! je pourrais facilement prendre racine ici, gloussa ledit Bébé.

— Je cherche Carmine, reprit Venturi.

Frazeli eut un geste de tête en direction du jardin :

— Là en bas, dans le patio. Mais vous devriez peut-être attendre un peu.

— Pourquoi ?

Le lieutenant eut une œillade friponne, avant d'ajouter :

— Je crois qu'il vient de se dégotter une nouvelle partenaire. Mais toute réflexion faite, allez le trouver. Peut-être pourriez-vous le convaincre de nous en faire tous profiter.

Venturi eut un petit rire forcé, se dirigea vers l'escalier pour descendre d'un étage. C'était une de ces baraques construites à flanc de coteau. Le niveau supérieur était de plain-pied avec le terrain sur l'arrière, tandis que le niveau inférieur donnait sur le jardin. Et plus bas encore, il y avait un vaste salon d'été, vitré, donnant sur un patio ovale. Et puis, toujours en pente, la pelouse s'étageait doucement jusqu'au bord du lac. Carmine était installé à une table, dans le patio, en compagnie de Scarbo et de Reina. Quant à Gulacci, il descendait

sans se presser vers le lac. La princesse jalousée était assise entre Carmine et Reina. Scarbo, de l'autre côté de la table, la bouffait des yeux. Un autre gars que Venturi ne connaissait pas venait de placer un verre de Coca-Cola devant la fille. Fuzz Martin était planté un peu plus loin, garde du corps parfait, écoutant sans en avoir l'air, observant tout d'un œil apparemment vide.

Carmine leva les yeux et aperçut Venturi, mais ne fit aucun geste pour l'accueillir. Il était entièrement absorbé par la fille, à côté de lui.

Venturi alla directement se planter dans l'ombre de Fuzz Martin. Carmine parlait à sa conquête, laquelle visiblement avait les foies, c'était clair.

— C'était quoi votre nom déjà, mon chou ?

— Je vous l'ai dit, Rose d'Avril, et ça l'est toujours. Et vous, comment vous appelez-vous ?

Carmine eut un gloussement féroce. La fille était morte de trouille, il le savait et n'en était pas mécontent.

— Mais ce n'est pas un nom, ça, fit-il aimablement.

— En tout cas, c'est le mien, rétorqua Rose, terrorisée.

— C'est un nom juif ou quoi ?

— Je n'en sais rien, répliqua-t-elle tranquillement.

Elle fouettait sec, la môme, mais elle n'en avait pas moins un sacré brin de classe.

Carmine s'amusait beaucoup maintenant.

— C'est pas une réponse « peut-être », mon chou. C'est un nom juif ou c'est pas un nom juif ?

La fille tremblait, mais elle lui répondit tout de même :

— On m'a toujours appelée ainsi. Maintenant si mon nom ne vous plaît pas, vous n'avez qu'à le changer.

Carmine fit un clin d'œil à Reina avant de répondre :

— O.K., dorénavant je t'appellerai Rosita.

La fille eut un pâle sourire très méritoire avant de répliquer :

— Quel que soit son nom, une rose est toujours une rose.

Carmine éclata d'un rire gras. Reina et Scarbo l'imitèrent. Rose d'Avril baissa pudiquement les yeux. Au bout d'un moment, Carmine passa à l'attaque à nouveau :

— Que faites-vous dans la vie, Rosita ?

— Sauf erreur, cela ne vous concerne en rien, non ?

— Disons, si vous voulez, que je ne suis pas de cet avis. Alors je répète ma question : que faites-vous dans la vie ?

Elle essaya à nouveau de sourire, mais le résultat n'était guère probant :

— Je fais ce que je peux, fit-elle, comme vous.

Là, elle avait marqué un point. Carmine éclata encore de rire, attrapa son Coca-Cola et en avala la moitié. Décidément cette nana lui plaisait bien. Scarbo et Reina n'étaient pas insensibles à son charme non plus. Mais ils avaient le nez fin et savaient se tenir à leur place.

— Et ton copain, qu'est-ce qu'il fout dans la vie ? demanda Carmine.

Elle haussa les épaules en essayant encore de sourire :

— Franckie, vous voulez dire ?

Mais la voix de Carmine se fit brusquement dure :

— Arrête ton petit jeu, tu veux, mon chou. Je veux savoir où il est.

— Il s'est tiré juste après vous, répondit-elle d'une voix qui tremblait un peu. J'ignore où il est allé. Il m'a demandé de prendre les éventuelles communications téléphoniques, et c'est ce que j'ai fait. Maintenant, pourquoi toutes ces questions ? Où est le mystère ? J'aimerais savoir ce qui se passe.

— J'allais précisément te poser la même question, fit Carmine d'une voix doucereuse, quasi menaçante.

— Je n'en sais strictement rien, rétorqua la minette. Quant à Franckie, j'ignore tout de lui. Et j'aimerais ne l'avoir jamais rencontré. Comme *vous* ! Maintenant êtes-vous décidé à me…

— Ferme-la, tu veux !

Elle obéit.

— Fuzz ?

— Oui, monsieur ?

— T'as fouillé son sac ?

— Ouais, rien de spécial. La camelote habituelle.

— Du fric ?

— Oui, cent sacs en biffetons tout neufs.

— D'où que tu tires ce pognon, ma jolie ? C'est Franckie qui te l'a refilé ?

— Allez vous faire voir !

— Fuzz, montre-lui un peu qu'il faut pas parler comme ça.

Martin avança d'un pas et gifla la fille avec une violence inouïe. Sous le choc, elle tourna brutalement la tête et faillit dégringoler de sa chaise. De grosses larmes roulaient maintenant le long de ses joues satinées et elle tremblait comme une feuille. Mais terrifiée ou pas, elle s'écria, indignée :

— Vous êtes dingue ou quoi ? Tout ceci est complètement… absurde. Que voulez-vous au juste ?

— Tout simplement récupérer ton jules.

— Parfait ! Merveilleux ! Quand vous l'aurez déniché, sortez votre gros flingue et filez-lui un bon pruneau de ma part. J'ignorais qu'il était un… un… un…

— Un quoi, exactement ?

— Un gangster, répliqua-t-elle tranquillement.

Carmine ricana. Du reste tous les mecs se marraient aussi. Ceux de l'étage supérieur avaient entendu le bruit de la gifle et observaient la scène avec intérêt.

— Qu'est-ce qui te fait penser que c'est un gangster ? demanda Carmine.

— Oh !… écoutez… Il m'a demandé de l'accompagner à Louisville. Sans explication. C'est plutôt bizarre, non ? Ensuite, je me réveille en Indiana. Je ne sais pas ce que… enfin…

Venturi s'était légèrement déplacé pour mieux la voir. Une sueur froide lui descendit le long du dos et lui envahit brutalement le visage. Tout d'un coup, Carmine venait de décider de s'apercevoir de sa présence.

— Quelque chose ne va pas, Harry ?

— Oui, patron. Ce type, Franckie, ça me fait gamberger. Il ressemble à quoi, exactement ?

— Ne me dis pas que t'en sais rien !

— J'suis pas bien sûr. Alors…

— En tout cas, il te connaît, Harry. Même qu'il a clamé que tous tes gars étaient rectifiés. Il a dit que tu me l'avais envoyé ici pour me trouver.

— Seigneur Dieu ! souffla Venturi, sans pouvoir se contrôler.

Rose d'Avril le regardait, complètement effarée.

Carmine, sous son masque de bon enfant, n'avait pas l'air d'en mener tellement large non plus.

— Qui c'est ce mec, Harry ? demanda-t-il d'une voix de marbre.

— Bolan, réussit à articuler Venturi. Je crois bien que c'est lui. Il nous est tombé dessus, à Stoney Gap Hill.

Plus personne ne riait tout d'un coup. Rose s'était remise à pleurer. Carmine bondit sur ses pieds :

— Et c'est seulement maintenant que tu me mets au parfum ? aboya-t-il. On t'a trouvé terré comme un rat à Columbus, qu'est-ce que tu foutais, au lieu de venir me prévenir ?

Venturi savait qu'il venait de signer son arrêt de mort, mais il n'avait pas perdu tout espoir :

— Carmine, je t'en prie, c'est pas ce que tu imagines. Je pensais l'emmener en bateau. Je lui ai parlé de cette planque, d'ailleurs j'en ignorais l'existence. Imagine un peu, tous mes mecs là-bas étaient froids. Tous, sans exception sauf *moi*. Alors je me suis dit qu'il voulait me blouser. Il n'attendait qu'une chose, que je coure après toi. Comme ça il saurait où te trouver. Et j'ai joué plus fin en me trissant de mon côté. Je voulais pas bouger, pas appeler, j'avais la trouille. Après tout, ce mec, merde ! On sait trop comment il est. D'ailleurs, j'aurais même pas pu t'appeler, j'savais pas où tu étais…

— T'as préféré te foutre dans un trou et rester tout seul ! hurla Carmine. Pourquoi t'as rien dit à Fuzz ou Willy, quand ils t'ont déniché ?

— Parce que je pensais que je l'avais semé ! Même que j'en étais sûr. Et je voulais pas faire de vagues. Je préférais t'en parler directement et t'expliquer les choses tranquillement.

— Ça fait déjà cinq minutes que t'es planté là, Harry !

— Exact, et j'attendais qu'on me laisse la parole. D'ailleurs tu vois, je t'ai tout dit maintenant, non ?

Pardi ! Même qu'il avait mis au courant tous les fêtards ici présents par la même occasion !

Gulacci remontait nerveusement vers la maison, entouré de cinq ou six gus qui le serraient de près, comme pour le protéger. Scarbo et Reina faisaient les cent pas, les fesses serrées dans leur froc, tout en jetant des regards anxieux à la ronde. Ceux de l'étage supérieur descendaient à la hâte pour se joindre aux autres dans le patio.

Carmine Tuscanotte était fait comme un rat. Venturi voyait clair maintenant. Le Vrai merdier. Carmine avait convié tous les chefs survivants à tenir une conférence au sommet, bien peinarde, bien tranquille, dans ce coin de forêt idéal. Oui, une conférence au sommet, en d'autres termes, une restructuration complète de l'Organisation. Pour arriver à rassembler des gus aussi chatouilleux que tous les survivants, Carmine s'était donné beaucoup de mal. Il avait arrangé cette planque à grands frais, pour bien donner aux loups l'impression qu'ils étaient en sécurité.

Mais voilà que tout était foutu en l'air d'un seul coup. Venturi comprenait la fureur du patron ! Légitime après tout.

Ce fumier de Bolan rôdait probablement quelque part dans les bois, prêt à déclencher l'enfer. A moins qu'il ne soit tout simplement ici même, à déambuler parmi les invités, pour mieux tâter le terrain et choisir son moment…

Dans ce merdier, pourtant, une note rassurante : Harry le Macaque restait toujours chef de secteur, le coq du poulailler. Les comptes, s'il en restait à faire, se régleraient plus tard. Instinctivement, Carmine venait de se tourner vers son premier lieutenant :

— Allez, Harry, du nerf, tu veux ! aboya-t-il. J'exige une défense d'acier blindé tout autour de la planque. Compris ?

Mais Harry, lui, s'était trouvé face à face avec Mack le Fumier en personne. Un mec de glace et de feu. Pour l'arrêter il faudrait autre chose que de l'acier blindé. Il se tourna pourtant vers Fuzz Martin et ordonna d'un ton sans réplique :

— Toi, tu quittes pas la môme. Et tu peux t'amuser, mais je la veux entière. Si Bolan et Franckie sont un seul et même connard, elle seule peut nous servir de monnaie d'échange.

Martin lança un regard interrogateur vers Carmine qui hocha la tête en disant :

— Oui, Fuzz, c'est lui le chef. T'obéis.

Nom de Dieu, le Macaque allait leur montrer ! Il allait se le coincer, ce fumier de Bolan, puis il l'étriperait et engraisserait de son sang les jardins du *Refuge de la Lueur divine*.

La gonzesse en tout cas était un pion essentiel, il en était persuadé. Raison pour laquelle il l'avait refilée à Fuzz le Taré. Le gars

n'était pas manchot et saurait la faire fouetter proprement.

Mack Bolan n'y serait pas insensible…

CHAPITRE XIII

Dès qu'il avait identifié Rose d'Avril, Bolan avait écourté sa visite de reconnaissance. Sans regret, d'ailleurs. Il savait à peu près maintenant comment se présentait la planque. Il avait repéré suffisamment de fêtards, pour en déduire le matricule des gros bonnets conviés pour la circonstance. Il y avait Scarbo et Reina, bien sûr. Bolan avait reconnu deux autres truands de la bande à Gumball Gulacci, une ordure qui avait démarré pratiquement de zéro, avec un petit racket de distributeurs de chewing-gums, d'où il avait pu édifier un empire en s'assurant l'exclusivité de tous les distributeurs automatiques de bordilles, dans plusieurs comtés de l'Illinois. En outre, depuis peu, Gulacci avait acheté un certain nombre de politiciens influents et considérait le sud de l'Illinois comme son fief personnel et inviolable. A l'instar de Tuscanotte, on murmurait en haut lieu qu'il pourrait peut-être prendre la tête de la Mafia renaissante, pour tout le territoire du Middlewest.

Pour Bolan maintenant, l'affaire était claire. La fête là-bas n'était pas une banale réunion de requins, mais bien un petit Miami. Et, à l'issue de ce conclave bien particulier, on élirait un nouveau grand chef. Quant au système de défense, les dés étaient jetés avec l'arrivée de Harry Venturi. Le Macaque allait tirer la sonnette d'alarme en hurlant au grand méchant Bolan et l'on mettrait en place tout l'état-major d'urgence. Tant pis. Bolan aurait peut-être dû s'occuper un peu mieux du gars et sans doute l'aurait-il fait, drapeau blanc ou pas, s'il avait entrevu l'ampleur de la fête qui se préparait.

Mais l'heure n'était pas aux regrets. Venturi avait reparu, sonnant ainsi le glas de la mort. Rose d'Avril, la grande amoureuse, était la proie des fauves. Ils n'auraient aucun mal à découvrir son rôle. Pas plus qu'ils n'auraient de scrupules à se servir d'elle, si elle pouvait leur être utile.

Le temps comptait donc doublement, désormais. Il fallait agir vite et frapper fort aux bons endroits.

La limousine et son précieux chargement abordaient à peine la rive du lac que déjà Bolan s'enfonçait dans la forêt de pins. Il avait

remarqué des traces de pneus, sous les futaies : un des mercenaires patrouillait à moto. Bolan entendait nettement les pétarades d'un moteur de petite cylindrée, grimpant à l'assaut de la prairie pentue. Dans moins de trente secondes, le gars aurait atteint le sommet de la colline, à l'extrémité nord-est. Et Bolan avait bien l'intention de l'y précéder.

On avait tracé une piste étroite, le long de la crête, juste au-dessus de la rive est du lac. Elle redescendait ensuite en pente très raide jusqu'à l'extrémité nord du lac, pour passer sur la rive ouest. Là, elle suivait un moment la berge avant de remonter brutalement jusqu'à une colline très abrupte de l'autre côté.

La petite moto venait d'arriver sur la crête nord-est et roulait entre les arbres, avant d'attaquer la grande descente vers le lac. La piste était vraiment très étroite. Les conifères poussaient rapidement dans ce pays et leurs branches envahissaient le chemin. Tracé pour le passage d'une jeep, à l'origine, il était par endroits tout juste assez large pour une moto. Et encore fallait-il faire attention de ne pas se prendre une branche malencontreuse dans le visage. Le type sur la moto connaissait bien les lieux. Il roulait lentement, attentif aux obstacles, au bord du chemin. Voilà qui laissait un peu plus de temps à Bolan. Une centaine de mètres en amont, il tendit un garrot entre deux branches de pin dépassant à peine de part et d'autre de la piste. Puis d'un bond, il sauta dans le taillis et attendit l'arrivée du motocycliste.

La petite pétoire approchait : le moteur tournait en première, et le type, agrippé au guidon, pilotait avec précaution, évitant les trous, esquivant les branches. Il vit le lien de nylon en travers de la route un peu tard. Il s'accroupit sur son engin pour l'éviter, mais le prit en plein dans la bouche. Les branches de pin ployèrent un peu sous l'impact, puis se rabattirent comme un ressort, envoyant le motard dinguer dans les airs avant de retomber lourdement sur le dos. La petite moto continua bravement sa course pour plonger finalement dans les fourrés.

L'homme avait la bouche ensanglantée et cherchait désespérément à reprendre un souffle qu'il ne devait jamais retrouver. Une botte de combat lui écrasa consciencieusement la gorge, broyant le larynx.

Bolan laissa le cadavre pour aller récupérer la moto. C'était une quatre-vingts centimètres cubes Yamaha tout terrain. Un gosse de dix ans aurait su s'en servir : changement de vitesses au pied, embrayage et accélérateur aux poignées. Un engin pratique et costaud. Du reste, contrairement à son conducteur, elle n'avait pas souffert de l'escarmouche.

Bolan passa la Weatherby en bandoulière, enfourcha la petite cylindrée et fila vers le bas de la colline.

Au sortir de la forêt, la piste traversait un terrain marécageux, puis rattrapait une prairie bien verte le long du torrent. Deux cents mètres plus loin, on voyait le pont et les deux sentinelles qui jouaient toujours avec leur ballon. Le bruit de la moto ne les troubla pas le moins du monde. Bolan eut tout le loisir de s'approcher autant qu'il lui était nécessaire… Enfin l'un des deux joueurs leva les yeux, eut un saut de côté avant de plonger par terre pour se mettre à l'abri. Bolan avait déjà posé ses pieds au sol, laissant filer la petite moto entre ses jambes. Elle faucha l'homme en pleine accélération, et tous deux curieusement emmêlés, luttèrent inégalement quelques secondes.

L'autre sentinelle, pendant ce temps, avait récupéré son flingue et le tirait de son baudrier… Là encore, un poil trop tard. Le Beretta avait surgi dans la main de Bolan, au moment même où il lâchait le guidon de la moto. Le flingue monstrueux cracha sa langue de feu silencieuse sur la sentinelle affolée. Le gars tourna brusquement la tête et s'immobilisa pour ne plus jamais bouger. Le premier gémissait encore sous le poids de la Yamaha et saignait abondamment par différentes blessures. Il était salement amoché. Toujours silencieusement, le Beretta mit fin à ses souffrances en lui dépêchant sa grenaille en furie juste entre les dents.

Bolan n'avait jamais vu ces tueurs : probablement du « matériel de location », paquets de muscles sans foi ni loi, tirés des bas-fonds de la ville et payés pour cogner ou crever.

Et s'ils avaient crevé, tant pis pour eux. L'Exécuteur s'en foutait. Un homme qui vend son âme ne peut guère demander l'aumône de la clémence… Bolan prit un trousseau de clefs suspendu à la ceinture d'un des cadavres et tira les deux corps jusqu'au torrent, sous le pont. Il déverrouilla ensuite la chaîne bloquant l'accès du chemin, ligota les deux hommes ensemble et balança le tout dans la flotte.

Enfin, il reprit la moto, pour gagner la petite maison, sur la rive est. Apparemment, cela ressemblait assez à un logement de gardiens, mais luxueux dans le genre : un chalet moderne, bien conçu, avec une façade de grandes baies vitrées donnant sur une terrasse-solarium.

Bolan rangea la Yamaha sur le parking derrière. La baraque comportait une vaste salle de séjour, où une cheminée en pierre de taille servait de séparation avec une kitchenette ultra-moderne, installée le long du mur du fond. A côté, dans un coin salle à manger donnant sur le séjour, deux gars en sous-vêtements tapaient le carton. Ils ne devaient jamais comprendre ce qu'il leur arriva. Chacun d'eux dégusta un parabellum juste derrière l'oreille avant de s'effondrer sans un soupir.

Les baies vitrées ouvraient sur la terrasse d'où l'on avait une vue imprenable sur l'entrée de la propriété, à la hauteur du pont. Pourtant, personne, ici, n'avait remarqué l'attaque des sentinelles.

Un petit couloir conduisait à des chambres et à une salle de bains. Un gars chantonnait sous la douche. Bolan entra et arracha le rideau. Le type coupa net sa chanson et fit mine de se protéger du Beretta. Bolan appuya sur la gâchette une seule fois et sortit rapidement pour fouiller les chambres : elles étaient vides et les lits n'étaient pas faits.

C'était bien ici que logeaient les gardes du domaine. Sept en tout, et sept étaient morts. La zone est de la place forte était donc claire. Et le temps pressait de plus en plus. Rose d'Avril n'en disconviendrait pas.

Bolan reprit la petite Yamaha et regagna à toute hâte la caravane de guerre. Il voulait ensevelir ce repaire sous un linceul de feu et de sang.

Un sanctuaire pouvait se transformer facilement en mausolée…

CHAPITRE XIV

Elle comprenait enfin, et se sentait trahie. Non pas par lui, grand Dieu, mais bien par ces œillères qu'on lui avait mises dès sa naissance et qui lui avaient fait voir le monde en rose. Et puis son éducation aussi, qui avait soigneusement entretenu sa naïveté, lui bourrait le crâne de connaissances ineptes, pédantes, tristement inutiles.

L'Exécuteur avait pourtant essayé de la mettre en garde : vainement, il avait tenté de lui montrer l'existence d'un monde sauvage, où ne régnait que la brutalité.

La peur lui tenaillait le ventre bien sûr, mais elle souffrait plus encore en comprenant brusquement l'étendue de son ignorance et de son aveuglement. Elle avait même voulu lui faire la leçon, à cet homme, dont la morale n'était inspirée que par la bonté et par une vision du monde bien supérieure et bien plus grande. Elle avait argumenté, discutaillé avec lui, en étalant tous les gadgets culturels à la mode, alors que lui, de son côté, s'efforçait de lui enseigner les règles élémentaires de l'art de survivre.

Un bon soldat utilise tous les outils dont il dispose.

Le but est de faire le boulot et d'en sortir vivant.

Nous sommes en guerre, Princesse, et ce sont les lois de la guerre qui commandent.

Les ennemis sont là…

Dieu, comme il avait raison !

Elle se trouvait dans un réduit sans fenêtre, au sous-sol de la maison et l'immonde individu, en face d'elle, s'apprêtait à la cuisiner pour lui extirper ce qu'elle avait dans le ventre.

Cuisiner… un euphémisme. « Tout cela me paraît parfaitement ridicule, s'entendit-elle déclarer. Nous pourrions… »

Mais il lui balança un coup de poing au-dessus de l'oreille et l'envoya dinguer sur le sol de béton.

— Debout ! grogna-t-il.

Dieu, comme elle se sentait ridicule. Ses genoux étaient en sang et elle s'était tordu un doigt. Un instant, la pièce se mit à tourner…

…En sortir vivant…

— Vous êtes fou ou quoi ! hurla-t-elle à l'adresse de la brute.

— Debout, j'ai dit !

— Je pourrais vous éviter bien des ennuis.

— Te fais pas de bile pour nos ennuis.

Il s'était baissé et la tirait violemment par le devant de sa robe pour la redresser comme un bébé. Puis d'un geste brutal, il déchira la robe du haut en bas et la lui arracha.

— Attendez une minute, glapit-elle.

Il ne paraissait pas vraiment disposé à attendre. Il arracha le soutien-gorge et la saisit sauvagement par les deux seins pour la catapulter contre le mur. Elle crut mourir de douleur.

— Oh, je vous en prie ! gémit-elle.

Mais il était sur elle à nouveau, et une lueur de démence dansait dans ses yeux. Les mains ignobles, énormes, s'abattirent sur sa culotte. Il lui enfonça douloureusement son genou dans le ventre, tout en arrachant son slip. Sa carte d'identité glissa sur le sol. Il la saisit, et jeta un rapide coup d'œil et marmonna :

— Ça alors, putain de bon Dieu !

Utiliser tous les atouts dont on dispose.

— Voilà ce que je voulais dire ! hurla-t-elle. Nous courons tous après la même chose ! Vous comprenez ce que vous faites ? Vous foutez en l'air ma mission tout entière. J'étais presque au but.

— Pour moi, tout ça ne veut rien dire, grommela la brute.

— Je voudrais parler à votre chef : c'est très, très important.

Il eut un ricanement vicieux :

— Important pour qui ? Pour vous ?

— Mais pour lui aussi ! s'exclama-t-elle.

Cette tournure inattendue des événements n'enchantait pas la brute épaisse. En fait, il voulait *torturer la fille*. Ça au moins, ça le faisait bander. Pourtant, il se résigna à mettre la carte d'identité dans sa poche et déclara d'un air menaçant :

— OK, on va voir si tu dis vrai, mais t'amuses pas à bouger, hein, salope ? On a encore plein de choses marrantes à faire ensemble, tous les deux.

Et il sortit en verrouillant soigneusement la porte derrière lui.

Elle resta étendue sur le sol un moment, essayant de mettre de l'ordre dans ses idées. Elle avait une furieuse envie de vomir et tout son corps lui faisait mal. Mais pire encore, elle ressentait quelque chose d'étrange… Oui, elle était humiliée, violée. Folle de rage aussi, une rage curieusement teintée de frustration…

Elle réussit à se mettre à genoux, et cette impression d'indignité se fit plus violente encore : elle était là, nue, souillée jusqu'au plus profond de l'âme et désespérément sans défense ! Non, Rose d'Avril n'aimait pas tous les êtres humains.

Les déviations peuvent se produire quand la force prend forme.

Vous n'écoutez qu'avec votre esprit, et il n'est pas conditionné pour tout entendre.

D'accord, noble géant. Mais encore un peu de patience, voulez-vous. L'esprit de Rose d'Avril devient plus souple d'instant en instant.

Hélas ! combien lui restait-il d'instants à vivre ?

Venturi avait réuni à la hâte les chefs de troupe présents, pour essayer d'improviser une force de combat à peu près cohérente. C'était bien son droit, en tant que premier lieutenant du maître des céans. Plus encore, c'était sa responsabilité.

Quant aux bosses, ils étaient réunis près de l'énorme cheminée, et apparemment Gulacci créait un incident. Absurdité. L'heure n'était pas à la dissension, quand l'ennemi rôdait, si proche. Chaque seconde était capitale. La mise en place du système de défense était beaucoup plus importante que ces chipoteries entre patrons. Pourtant Venturi essayait de se montrer rassurant : pas de panique, vraiment. La planque était une place forte naturelle rêvée. Il parlait à haute et intelligible voix, pour que le boss profite de son discours. Quand brusquement, Fuzz Martin débarqua en trombe. Nom de Dieu, que foutait-il ! Pourvu qu'il n'ait pas rectifié la gonzesse, le con…

Mais non. Il se passait autre chose. L'ex-flic avait le souffle un peu court et les yeux lui sortaient de la tête; il tendit à Venturi une petite carte d'identité.

— Quelle conne, cette gonzesse ! grogna-t-il. Elle camouflait ça dans son slip ! A-t-on idée de se foutre un machin important dans le

cul quand on est une bonne femme !

Près de la cheminée, Carmine avait dressé l'oreille et s'approcha vivement de Venturi :

— C'est quoi, Harry ?

Venturi passa la carte d'identité à son chef, tout en déclarant sans émotion aucune :

— La gonzesse fait partie de la police fédérale.

— Pas impossible, observa Tuscanotte en regardant la carte.

Et se tournant vers Fuzz Martin :

— Qu'est-ce qu'elle raconte ?

— Prétend qu'elle a un truc vachement important à vous dire.

— Alors pourquoi qu'elle en a rien fait tout à l'heure ?

Martin haussa les épaules :

— Elle dit que vous lui avez foutu tout son business en l'air.

— Et ça signifie quoi exactement ?

— Je suppose qu'elle était après Bolan, elle aussi.

Carmine prit la remarque en considération et y réfléchit pendant quelques instants. Enfin il demanda :

— Qu'est-ce que t'en dis, Fuzz, toi qui connais bien la police ?

— Ben, pourquoi pas après tout, répondit le flic déchu. Les poulets, ils y tiennent autant que nous, à ce fumier.

— Et comment tu la sens, la gonzesse ?

— A mon avis, elle est pas encore assez chauffée. Elle a juste dégusté un petit avant-goût. Tant qu'elle braille pas et qu'elle bave pas, on peut rien dire. Pour l'instant, elle fait que miauler.

Tuscanotte fronça les sourcils. Mais Venturi intervint rapidement :

— Tout ça est sans grande importance, Carmine. Une seule chose compte à mon avis : c'est la pute à Bolan. Pour le reste, on s'en fout. Tu sais, ce gars, son point faible, c'est les nanas. Il a failli se foutre en l'air plus d'une fois à cause d'elles.

— Ouais, je l'ai entendu dire, soupira Tuscanotte. Alors ça serait son talon d'Achille, à ce grand merdeux ?

— Exactement. Donc flic camouflé ou pas, on en a rien à foutre. Et puis il y a toujours le problème des fuites possibles. Qu'a-t-elle vu, qu'a-t-elle entendu ? Qu'a-t-elle appris qui pourrait se retourner

contre nous une fois qu'on l'aura lâchée ? Cette gonzesse est un *atout,* Carmine – pas une alliée.

— T'as peut-être raison.

— En tout cas, c'est avec elle que je vais jouer la manche.

— O.K., fais comme tu veux. C'est ta partie.

Venturi eut un soupir de soulagement et se tourna vers Fuzz Martin :

— Continue de la cuisiner. Mais écoute-moi bien, Fuzz, je la veux entière, nom de Dieu ! Et laisse-lui de quoi parler, de quoi marcher. Je suis sérieux.

A cet instant précis, Willy Frio entra en trombe dans le salon.

— Le chemin est bloqué, annonça-t-il sur un ton de catastrophe. Comment que je peux disposer mes putains de forces sur la colline, sans cette saloperie de route ? C'est l'équipe à M. Gulacci. Ils roulent en convoi. Ces cons-là prennent toute la place.

— Hé ! du calme, Willy, gueula Gulacci près de la cheminée. On va te débarrasser le plancher en moins de deux. On se trisse.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? grommela Venturi.

— Gummo se calte, dit Tuscanotte à mi-voix. Elle ne lui botte pas, notre petite retraite.

— Mais c'est dingue ! beugla Venturi. Excusez-moi, monsieur Gulacci, mais c'est de la folie, vous devez le comprendre ! Ici, on peut tenir tête à un régiment de flics au complet. Mais là-bas, sur cette route, vous allez vous retrouver transformés en viande froide, tous tant que vous êtes. Je décline toute responsabilité !

— Personne te demande de veiller sur nous, répondit froidement Gulacci. On est venu tout seuls comme des grands, et on peut repartir sans ange gardien. Mais permets-moi de te dire une chose : c'est vous qu'êtes complètement dingues, si vous croyez qu'il suffit de rester peinards ici pour tenir Bolan en respect. Je l'ai vu à l'œuvre au Don Ga. Et je l'ai vu à Miami aussi. Et je peux te dire que le gars, il est pire qu'une armée de parachutistes en folie. Il a pas que des flingues, Harry. Il a tout un putain d'arsenal avec des bombes et des missiles. Et moi, je tiens pas à voir la danse du feu encore une fois. Mon opinion, à moi personnellement, c'est qu'on devrait tous se tirer ensemble. Tâche de battre le rappel. Si tout le monde est d'accord, y aura qu'à demander une escorte à la police. Pas que ça me fasse

plaisir, côté amour-propre. Mais dans le merdier où on est, je t'assure que je verrais arriver avec joie un convoi de flicaillons. T'as qu'à dire à la bonne femme d'appeler ses petits copains. Même ces pédales de fédés, je m'en fous. Ça vaut mieux que Bolan. Ce genre de truc ici, c'est tout ce qu'il aime : on est tous ensemble, bras dessus, bras dessous, dans une planque bien paumée. Comme ça, s'il décide de cogner, il nous chopera tous en même temps...

— Mais enfin, m'sieur Gulacci, nous avons plus de cent gars ici !

— Ecoute-moi, Harry, tu peux te les foutre au cul, tes cent connards. Et excuse-moi, Carmine, mais je vais te dire ce que j'ai dans la tête, moi : si vous détenez une gonzesse que le fumier veut récupérer, à votre place, je la lui balancerais direct. Essayez de parlementer, demandez une trêve, n'importe quoi ! En tout cas, c'est un conseil que je vous donne. Moi, de toute façon, je me calte.

— La tête de ce salaud, Gummo, je la tiens dans le creux de ma main, déclara alors Tuscanotte d'une voix théâtrale. Et t'inquiète pas, je la ficherai au bout d'un piquet et je la baladerai dans toutes les rues de Chicago. Après, j'irai à New York et je ferai pareil, puis à Détroit, puis à Cleveland, puis à Los Angeles, puis à Dallas. J'irai même la brandir devant le siège des Nations Unies. Et tout le monde saura que Carmine a fait front tandis que Gummo se trissait la merde au cul. Si c'est ça que tu veux, tire-toi. Ce mec, il nous a assez embarqués maintenant ! Et tu te rappelles tous les vieux d'avant : ils faisaient rien que d'en entendre parler, et pour finir, ils ont crevé le nez dans la merde, pendant que ce mec essayait de nous anéantir tous, les uns après les autres ! On a vu notre gâteau bouffé, miné, foutu en l'air. Et l'Organisation, qu'est-ce qu'il en reste ? Les flics, les fédés, et toutes les armées du monde n'ont jamais réussi à nous détruire. Mais à cause d'un seul enculé de mec, on a bien failli crever. Y en a marre ! Il est grand temps de se secouer les puces et de relever la tête. On est des mecs, après tout. Mais si tu préfères partir la queue basse, Gummo, te gêne pas. Y en a qui ont toujours souhaité finir dans un tas de merde.

Quel discours ! Il aurait mérité des applaudissements. Carmine reprenait du poil de la bête, nom de Dieu ! Harry le Macaque ne s'était pas trompé de gagnant cette fois. Carmine Tuscanotte était bel

et bien le nouveau chef de l'Organisation ! Et Harry Venturi ne crécherait pas loin du trône suprême !

Mais l'éloquence du futur chef des chefs laissa Gummo Gulacci de glace. D'ailleurs Carmine y était allé délibérément un peu fort : le roi des distributeurs automatiques ne pouvait pas baisser sa culotte après une harangue aussi venimeuse. Il sortit à la hâte, laissant la porte ouverte derrière lui, pour ceux qui décideraient de le suivre. Mais personne ne broncha.

Enfin Fuzz Martin rompit le silence :

— Alors, qu'est-ce que j'en fous, moi, de cette gonzesse ? demanda-t-il à la cantonade.

— Epargne-la, fit tranquillement Carmine.

— Et je la veux entière, ajouta Venturi.

Il regarda la brute sadique s'éloigner, puis se tourna vers Willy Frio :

— Sitôt que le roi du chewing-gum aura vidé les lieux, place tes gars. Je veux que tu couvres tout le flanc est. Remplace les deux rigolos, près du pont d'entrée, par tes deux meilleurs buteurs. Refile-leur des mitraillettes. Qu'ils restent planqués, et qu'ils tirent sur tout ce qui bouge, sur le pont. Compris ? O.K. ! Ensuite, je veux des mecs le long du torrent : tous les cent mètres, et un sur trois, armé. Par-derrière, pour les couvrir, je veux des gars avec des mitraillettes également. T'as pigé ?

Frio hocha la tête, mais on voyait dans ses yeux qu'il n'était pas à la fête.

— Quant aux gars qui te restent, reprit Venturi, je les veux tous là-haut, sur la crête, camouflés dans les arbres. Place-les où tu veux, mais gardes-en deux pour patrouiller à pied. T'as bien compris, je veux qu'ils se déplacent et qu'ils vérifient au fur et à mesure les lignes de défense. S'il y a des morts, ou n'importe quoi de bizarre, tire cinq coups en l'air et fais passer le mot. Pigé ?

— Ouais, répliqua Frio. Mais maintenant que Gummo s'est trissé, il nous reste à peine...

— Je sais très bien ce dont on dispose, Willy. Mais y a aussi les troupes des autres. Et ceux-là, s'ils veulent pas sortir avec nous, ils ont qu'à courir au cul de Gulacci, la queue entre les jambes.

— T'as qu'à parler, Harry, intervint Scarbo. Mes gars sont à toi.

— Et les miens aussi, appuya Reina.

Voilà qui suffisait amplement à Harry Venturi. Il passa sur la terrasse pour observer les troupes de Gulacci qui descendaient la colline. Pas une grosse perte, après tout. Vingt canons tout au plus, et sans doute pas des meilleurs. Le convoi des sortants comptait quatre bagnoles. La Cadillac de Gulacci, blanche, immaculée, arrivait en second. Elle passait l'angle de la maison au moment où le véhicule de tête s'engageait à petite vitesse sur la dalle de béton.

Et soudain quelque chose de tout à fait extraordinaire arriva en zigzaguant par-dessus le lac. Un engin étincelant cisaillait le ciel limpide, laissant derrière lui un panache de flammes et de fumée.

Venturi n'eut pas le temps de réagir, ni même de s'étonner. La boule de feu, avec une vitesse ahurissante, percuta le véhicule de tête, qui se cabra, avant d'être projeté contre le flanc de la colline, en un carrousel infernal de flammes et de métal broyé.

La chaleur de la déflagration brûla le visage de Harry et le choc le projeta contre la baie vitrée.

Mais à peine essayait-il de se ressaisir, que ses yeux encore incertains aperçurent un nouveau sillage de feu dans le ciel. L'instant d'après, la Cadillac blanche immaculée était à son tour transformée en brasier. L'heure n'était plus aux grands discours, et tête haute ou queue basse n'étaient plus que des mots.

Ce vieux Gummo avait peut-être vu juste.

Ils avaient attiré ce fumier exactement là où il voulait.

CHAPITRE XV

Bolan voulait attaquer le *Refuge de la Lueur divine* de front. Au volant de la caravane, il s'engagea donc sur Clay Lick Road. Pour l'instant, le chemin d'accès était clair et il ne rencontra pas d'obstacle, en passant le petit pont, en direction de la maison des sentinelles. Sitôt après, il fonça directement dans l'herbe haute. La caravane, équipée de quatre roues motrices et dotée d'une suspension à air comprimé, s'adaptait très bien à la conduite tout terrain, à condition que le relief ne soit pas trop accidenté. Elle eut malgré tout du mal à gravir cette prairie non fauchée, mais réussit tout de même à gagner la crête boisée de la colline.

Là, Bolan planqua sa machine de guerre sous un bosquet de pins. Il se trouvait maintenant sur une plate-forme d'où il pouvait surveiller toute la crête ouest, la surface du lac, et la plus grande partie de la crête est.

Il voyait aussi, au-delà du lac, les deux maisons. Il découvrit également une sorte de chemin de ronde disparaissant un peu dans les arbres, mais qui desservait les deux baraques et permettait d'accéder directement à la crête.

Bolan brancha son système de repérage optique, et examina les lieux avec attention. Quelque chose l'intriguait…

En effet : juste au nord du bâtiment à façade de glace, une découpe naturelle du terrain avait formé un minuscule lagon. Un peu au-delà, on avait édifié une dalle de béton pour permettre de passer à pied sec d'un côté à l'autre du lagon. Bolan remarqua, coulant du flanc de la crête, plusieurs centaines de mètres plus haut, une cascade étroite se déversant directement dans le lagon.

Non loin de la cascade, il repéra également une sorte de long tuyau, qui sortait de la dalle de béton : c'était une surverse. Il s'agissait donc d'un autre lac artificiel, plus petit celui-là, qui se déversait par cette surverse dans la grande étendue d'eau, située plus bas.

Bolan souhaitait maintenant avoir eu plus de temps pour reconnaître le terrain. Sur la petite dalle en béton, deux malabars

faisaient les cent pas, armés de pistolets-mitrailleurs. Et puis, Dieu seul savait ce que cachait l'extrémité du lagon, invisible de là où se trouvait Bolan. Mais l'heure n'était pas aux questions. Des bagnoles s'ébranlaient derrière la maison principale : un convoi se préparait, semblait-il. L'ennemi mettait les voiles.

Bolan activa le système de lance-roquettes et la tourelle de lancement s'éleva lentement du toit de la caravane pour se bloquer en position de tir. Grâce à sa lunette électronique, il balaya le front du lac et braqua le système de repérage optique sur la colline, juste au-dessus de la grande dalle de béton. Enfin, il déverrouilla le système de mise à feu. Des points lumineux rouges se surimposèrent sur l'écran de contrôle, indiquant la file de voitures qui descendait la colline : il y en avait quatre, roulant à la queue leu leu. Toutes étaient certainement bourrées de tueurs, mercenaires ou pas. Leur chef se trouvait probablement dans la deuxième ou la troisième voiture, sûr ainsi d'être protégé par ses hommes de main.

Bolan brancha l'adducteur de luminosité à infrarouges, pour mieux scruter l'intérieur des limousines. Il identifia le visage qu'il recherchait dans le second véhicule : une énorme Cadillac blanche, avec des strapontins à l'arrière. Le roi des distributeurs automatiques était recroquevillé entre deux gardes du corps, sur la banquette. Mais pas de Rose d'Avril.

Dommage pour eux.

L'Exécuteur plaça le bouton « repérage » en position automatique, et programma le tir sur « répétition une fois ». Le véhicule de tête aurait droit aux premiers honneurs et la Cadillac blanche essuierait le second coup. Alors, d'un violent coup de genou, Bolan balança son premier missile en direction de la dalle de béton. L'oiseau de feu gicla sur la cible en une trajectoire d'éclairs, bien au-dessus des arbres. Elle percuta la voiture de tête, juste au niveau de la grille du radiateur et déchaîna son enfer. La bagnole se souleva et explosa, balançant des morceaux de fer et d'acier brûlants sur les véhicules qui la suivaient. Les débris filaient encore dans le ciel quand le second oiseau de feu prit son envol, pour s'en aller embrasser la Cadillac blanche déjà pas mal amochée. Il toucha sa cible avec une incroyable précision, juste au-dessus de la portière avant. Sous l'impact terrifiant, le toit s'arracha d'un seul tenant,

fauchant tout ce qui dépassait au-dessus des sièges. La voiture avec son chargement décapité, se changea en brasier, puis, dans un sursaut ultime, s'écrasa sur la dalle de béton, les quatre roues en l'air.

Des missiles restaient disponibles, mais ils n'étaient pas nécessaires pour l'instant. La troisième voiture commençait à flamber, la quatrième, que le chauffeur ne contrôlait plus, venait de piquer un plongeon de la mort dans le profond ravin, au sud.

La route d'accès n'était plus praticable maintenant. L'explosion du premier missile y avait creusé un effondrement grand comme un cratère, sur plusieurs dizaines de mètres.

Du côté des baraques, ça bougeait drôlement : les fêtards se déversaient sur la pelouse, affolés comme des insectes en déroute, cherchant à se mettre à couvert. Bolan aperçut aussi, derrière la maison à façade de glace, des gros malins qui s'enfuyaient par le chemin de derrière, au-dessus du lagon.

La grande bataille du lundi avait commencé : le linceul sanglant n'était plus bien loin.

Et Bolan n'avait au cœur qu'un seul regret : Rose d'Avril. Où exactement détenait-on la jeune femme ? Et puis aussi, mais là, c'était une préoccupation secondaire, il ne voyait toujours pas l'extrémité du lagon. En tout cas, quels que soient les desseins de ces brutes à l'endroit de la princesse, ils attendraient. A défaut d'autre chose, Bolan aurait au moins ménagé à la Belle quelques instants de répit.

Du répit... Quelle dérision ! C'était sa vie qu'il fallait ménager... Sa beauté, qu'il fallait préserver.

Il chassa de son esprit l'image de toutes ces femmes ravissantes, qui avaient traversé son passé, pour en sortir mortes, défigurées. La petite *soldata* de Miami, qui lui avait enseigné la poésie vivante; l'adorable môme de Manhattan qui avait pansé ses blessures et s'était retrouvée ensuite entièrement dépecée sur la table à découper d'un entrepôt de viande en gros; cette Ranger Girl de Montréal, qui avait découvert l'enfer de la vérité dans une chambre de torture à Détroit... Merde, merde, merde ! Il est des morts plus belles que celles-là, Rose d'Avril. Plus rapides aussi et plus propres...

D'un mouvement rageur, Bolan se pencha à nouveau sur son système d'optique, pour mieux cadrer la grosse maison. Elle était à

deux niveaux : de la pierre et du verre à l'étage inférieur, du bois et du verre au-dessus. Deux portes au rez-de-chaussée… Une grosse en glace armée, côté nord, et une plus petite en bois, avec un seul panneau de glace, côté sud. Celle du nord donnait sur un patio, maintenant désert. Bolan brancha le système infrarouge couplé laser, pour essayer de voir à travers la façade vitrée, puis il avança les amplis, pour la détection acoustique. Du reste, un système moins sophistiqué eût suffit, le son voyage très bien à la surface de l'eau.

Là-bas, c'était la vraie panique. Quelqu'un hurlait et essayait d'organiser une opération de sauvetage pour les survivants de l'attaque au missile. Les autres essayaient, dans l'affolement général, d'improviser un système de défense. Bolan aperçut sur son écran, le visage immonde et tout rougeaud de Paul Reina. Visiblement l'ordure n'en menait pas large. Mais il disparut rapidement à l'intérieur de la maison.

Oui, ça paniquait dur là-bas, ça grenouillait dans tous les sens. L'attaque avait été brutale, inattendue, et pour l'instant tout le monde ignorait d'où elle provenait.

Ils le découvriraient bien assez tôt.

Bolan braqua sa lunette électronique sur le niveau inférieur, juste au moment où un personnage fort intéressant débarquait dans le patio.

Fuzz Martin, le flic dément, saisi dans un moment d'indécision, son visage immonde défiguré de haine, en proie aux émotions les plus contradictoires. Il traversa le patio vers l'aile sud. Eh oui, il se dirigeait vers la petite porte… Mais Bolan n'eut pas à se poser de questions bien longtemps : il avait cadré la porte en plein milieu de l'écran et la voyait dans ses moindres détails, quand le tueur la déverrouilla, pour pénétrer brutalement à l'intérieur.

La vision ne dura qu'une fraction de seconde. Mais elle était bien là, oui, la princesse de l'amour. Accroupie sur le sol de béton, entièrement dévêtue, elle brandissait d'un air de défi un long bout de tuyau en ferraille, ou quelque chose de similaire. Vision atroce et pitoyable à la fois, dans le scintillement pourpre et irréel des rayons infrarouges. Puis la brute claqua la porte derrière lui, et Bolan eut alors à l'esprit une vision plus atroce encore. Son cœur bondit, en un espoir insensé de rejoindre cette femme courageuse. Seule, sans

défense, elle avait trouvé une arme, et si dérisoire soit-elle, elle n’hésiterait pas à s’en servir. Oui, c’était une grande amoureuse courageuse !

Mais mieux que son cœur, Bolan avait autre chose à lui dépêcher. D’autres oiseaux de feu restaient encore au nid, leurs voyants de contrôle s’allumèrent instantanément, comme il branchait le système de commande.

Oui, mieux que son cœur, il allait lui envoyer un réconfort de feu et de sang.

CHAPITRE XVI

C'était la catastrophe imparable : la façade entière de cette sacrée baraque était en glace et quelle horreur, pas moyen de…

Il saisit Carmine par le bras, et lui murmura à l'oreille d'un ton pressant :

— Ça va pas, tout ça. Ce fumier nous mitraille à l'artillerie lourde. Si ça lui chante, il peut tout aussi bien faire sauter la baraque et nous ensevelir tous !

— Alors, pourquoi qu'il l'a pas fait ? marmonna Tuscanotte d'une voix pas tellement fière. Il s'amuse ou quoi ?

— Crois-moi, il a ses raisons. Il est pas con et il se doute que la gonzesse est ici. Vaudrait mieux qu'il en soit sûr, si tu vois ce que je veux dire…

— Qu'est-ce que tu viens me chanter là, Harry ! T'as qu'à faire ce que t'as à faire. Je t'ai donné les pouvoirs, non ?

Mais Venturi continuait de se montrer pressant :

— C'est vous, les gros bonnets qui me tirez à tracas… Après tout, tu connais la piaule mieux que moi… Y'aurait pas un endroit un peu plus sûr pour vous planquer tous les trois ?

— Ouais, au sous-sol, dans la salle des chaudières. Juste au-dessous de la cuisine. Les murs sont en pierre et en béton. T'as qu'à leur proposer, aux autres.

Tu parles si le Macaque allait s'empresser de le faire. Ils étaient là à pisser dans leur froc, ces chefs à la manque. Et d'ailleurs, on pouvait les comprendre : ils avaient tout à perdre.

Venturi prit la parole à haute et intelligible voix :

— Monsieur Tuscanotte, il me semble que vous devriez conduire M. Scarbo et M. Reina jusqu'à la chambre forte. Histoire de ne pas prendre de risque, bien entendu. Toutes ces vitres, ici, ça ne me plaît qu'à moitié. C'est pas qu'on risque quelque chose, mais il faudrait quand même pas trop lui faciliter le boulot, à cette ordure !

— T'as raison, Harry, répliqua Tuscanotte avec un profond soupir, et se tournant vers les autres : Paul, Natty, suivez-moi. Cela

permettra à vos gardes du corps de reprendre un peu leur souffle, non ?

Tu parles s'ils étaient contents les deux chefs en question. Tuscanotte les guida au sous-sol tout en essayant de plaisanter pour détendre l'atmosphère.

Mais tout était tranquille, maintenant. Le fumier avait frappé deux fois, puis apparemment, il avait baissé les armes. Mais pourquoi avait-il choisi le convoi, et pas directement les baraques ? se demandait Harry.

Merde ! En fait, il avait bel et bien coupé la route, l'enculé ! Il avait isolé le repaire. Plus moyen d'entrer ni de sortir ! Que mijotait-il à présent ? Allait-il venir à pied et leur trancher la gorge, ou les arroser de sa grenaille meurtrière ?

Non, non, non ! Ce fumier, il faisait jamais un boulot d'amateur. D'ailleurs, ces deux missiles en disaient déjà long : il avait proprement rectifié le convoi tout entier, putain de merde ! Effacé du même coup le roi du chewing-gum et fait souffler un vent de panique sur toute la place forte !

Non, c'était à cause de la pisseuse, pas de doute ! Alors, fallait jouer au plus fin. Soit on la gardait ici, comme bouclier, soit on la renvoyait au fumier pour tenter de négocier une trêve. Ce dingue de Fuzz, où…

Venturi se tourna comme un fou vers un de ses hommes et aboya :

— T'as vu Fuzz ?

— Il était là, y a une seconde, répliqua le gars. Il est arrivé en courant juste après que Gummo ait avalé son matricule. Mais je pense qu'il…

— Va voir en bas, et en vitesse ! Ramène-moi la gonzesse. Je la veux illico ! Et t'occupe pas de Fuzz, compris ?

Le mec s'élança dans les escaliers. A cet instant précis, un nouveau sifflement déchira l'atmosphère. Instinctivement, Venturi se rua vers le mur du fond. L'engin semblait foncer droit sur lui. Il percuta la baraque quelque part un peu plus bas. Le plancher se souleva, par endroits, comme sous la poussée d'un champignon. La façade de verre trembla, avant de voler en éclats meurtriers. En bas, quelqu'un se mit à hurler à la mort et déboula des escaliers

transformé en torche vivante. C'était le gus chargé de retrouver Fuzz. Pauvre débile !

Venturi s'approcha à croupetons et vida son chargeur sur le brasier humain. Mais le cadavre continua de brûler, foutant le feu à l'épaisse moquette et déchaînant un incendie infernal.

Venturi se rua dehors par la porte du fond. Toute l'aile nord-est était en feu et les flammes jaillissaient, immenses, hallucinantes, depuis le niveau inférieur.

Le salaud là-bas n'avait pas dit son dernier mot. Une nouvelle traînée de feu déchirait le ciel, pour cogner, sous le regard effaré de Venturi, l'autre bâtiment. La façade explosa instantanément, projetant une pluie de verre et de ferraille sur les collines environnantes. Et le feu, toujours le feu, avec des flammes gigantesques, cherchant à lécher le ciel.

— Putain, Harry, qu'est-ce qu'on fout ? hurla Willy Frio.

— Gicle à couvert où tu veux ! gueula Venturi.

— Et ces deux mecs d'Indianapolis, qu'est-ce que j'en branle ?

— Refile-leur un putain de ticket d'avion pour rentrer chez bobonne ! aboya sauvagement Venturi.

Ces deux ordures véreuses, Venturi s'en battait l'œil. Il venait d'apercevoir une sentinelle dégringolant de la colline derrière les ruines en feu de la maison à façade de verre. Puis une autre, et une troisième… Et ce n'était plus des sentinelles ! mais des cadavres ! Brusquement Harry entendit très distinctement le matraquage d'une grosse arme automatique. Merde, le fumier n'était pas manchot ! S'il tirait sur tout ce qui bougeait, il avait de quoi faire !

Quelqu'un sur la pelouse devant, hurla :

— Je l'ai vu, le salaud !

— Moi j'y vois que dalle ! beugla un autre.

— Là-bas, au-dessus des arbres, là-bas, regarde !

— Ça y est, je le vois.

Ça voulait dire quoi ça ? Le fumier marchait sur la cime des arbres, maintenant ?

Les truands en déroute, autour du repaire, commençaient à s'échauffer. La pétarade prenait un bon rythme. Venturi espérait seulement que ses gars ne tiraient pas dans le vide…

Ecœuré, il contourna l'aile en flammes et se précipita à couvert derrière un arbre à l'extrémité du patio. Il aperçut alors deux de ses hommes, munis de mitraillettes, qui avançaient prudemment en direction du barrage. Dieu merci, sur le nombre, quelques-uns au moins avaient du plomb dans la cervelle. Son armée n'était pas composée que de mercenaires. Certains de ces gars étaient de vrais professionnels, sachant bouger en cas de coup dur. Venturi était fier d'être leur chef. Car les coups durs ça devait pas se transformer en apocalypse. Or, dans le cas présent, ça y ressemblait drôlement ! Venturi pourtant n'avait pas grand-chose à se reprocher. C'était surtout la faute de Carmine qui avait joué son double jeu perfide, sans l'affranchir de rien. Et Venturi, maintenant, en plein dans la mélasse, fallait bien qu'il se démerde !

D'un coup de pied il ouvrit la porte de la cave et comprit qu'il arrivait à temps. Fuzz tenait la fille à poil par la gorge et la cognait comme un dément. A demi consciente, elle roulait des yeux comme des billes. La sale gueule de Fuzz était couverte de sang : il avait un mauvais gnon sur l'arcade sourcilière et bavait, crachait, haletait tout en cognant comme un dingue.

Venturi le tira par la tignasse et lui balança le canon de son revolver derrière l'oreille pour essayer d'attirer son attention. Mais cet enculé visiblement avait perdu la boule :

— Je t'ai dit que je la voulais entière ! hurla Venturi. T'es cinglé ou quoi ? Toute la piaule est en train de cramer et tu restes là comme un con à la tabasser.

— Elle l'a bien cherché, haleta Martin, ivre de fureur.

Et essuyant le sang qui lui dégoulinait dans les yeux, il feula :

— Cette salope ! Elle m'a chopé avec sa putain de barre de fer. Mais tu vas voir. Je vais te la lui faire rentrer dans le cul jusqu'à ce qu'elle ressorte par la cervelle.

Venturi savait que le dingue ne plaisantait pas. Il était fou, hystérique.

— Attends un peu, répliqua-t-il, et froidement, il balança deux pruneaux dans cette sale gueule. De toute façon, il avait jamais tellement becté ce cinglé. Carmine, lui, l'adorait. Eh bien ! il se chargerait de l'enterrement.

Venturi attrapa la fille et la traîna dehors :

— Ça va, ma petite dame ? demanda-t-il.

Elle ne réussit pas à lui répondre, tant elle était à bout de souffle. Mais elle n'allait pas crever, Dieu merci ! Ça se voyait bien. Et puis qu'est-ce qu'elle était belle, même dans cet état ! Elle avait plein d'éclaboussures du sang de Martin, peut-être un peu du sien aussi, mais rien de grave.

Maintenant, comment la jouer ? Bolan désirait-il vraiment la récupérer ? Et le cas échéant, était-il prêt à prendre des risques ?

Harry le Macaque descendit la colline en portant son précieux fardeau sur les bras. Il lui parlait doucement et essayait de la calmer comme il aurait fait avec un môme à lui. D'ailleurs, il avait peut-être une môme comme elle… quelque part… Pourquoi pas ?

A mi-pente, il aperçut quelques-uns de ses soldats accroupis à couvert derrière un tas de bûches.

— Une chemise ! hurla-t-il. Je veux une chemise blanche ! L'un de vous me refile la sienne, et en vitesse !

Harry le Macaque savait maintenant comment il allait jouer son atout.

CHAPITRE XVII

Il avait balancé un nouvel oiseau de feu sur la baraque, visant l'aile opposée à la cave. Il savait que le repaire allait flamber, mais espérait que le sinistre ne se propagerait pas trop vite jusqu'au cachot où était retenue Rose d'Avril. Et puis ce nouveau coup allait sans doute déchaîner une panique épouvantable; la jeune femme en retirerait peut-être quelques instants de répit supplémentaires.

Il n'avait d'ailleurs pais le choix : il fallait les tenir en haleine, ces fauves. La seconde baraque eut droit à un autre missile. Elle explosa comme un titanesque feu d'artifice, un grand feu de joie, grimpant à l'assaut du ciel, avant de retomber comme un linceul de cendres et de sang.

Bolan se posta alors sur le toit de la caravane et commença à mitrailler avec la Weatherby, par-dessus la cime des arbres. Il ne cherchait pas un effet tactique, mais voulait descendre le plus d'ennemis possible pour parachever l'effet de panique et accélérer la débandade.

Il gagnait du temps.

Le temps, bien sûr, c'est toujours précieux, mais en l'occurrence son prix était inestimable.

En bas, on avait repéré à peu près sa position. Bolan voyait très bien le mouvement de contre-offensive. L'ennemi tirait très vite, de plus en plus près.

L'Exécuteur se remit tranquillement au volant de sa caravane, pour aller la camoufler un peu plus loin. Mais là n'était pas le vrai problème. Bolan redoutait surtout que l'ennemi ne réussisse à le contourner, le mettant ainsi en posture délicate.

Il n'aimait pas vraiment ce type de combat, d'ailleurs. Généralement, il préférait être en position d'agresseur. Sa tactique préférée était celle de l'infiltration en douce dans le camp ennemi, suivie d'une attaque surprise et d'un retrait immédiat. Du reste, un homme seul ne pouvait pas soutenir longtemps un siège, contre un ennemi dont la supériorité numérique était écrasante. La force du

nombre triomphait toujours, quelle que soit la puissance de l'artillerie.

En l'occurrence, Bolan ne connaissait ni le nombre de ses ennemis, ni leur puissance de feu. Mais pour l'instant, il n'avait pas le choix de la stratégie. Le temps pressait et l'enjeu n'attendrait pas indéfiniment…

Ah ! si seulement…

Il repoussa vivement la vision qui l'assaillait. Ce n'était pas le moment de gaspiller son énergie. Les questions sans réponse ne servaient à rien. Rose d'Avril était là-bas, et Bolan n'avait qu'une solution.

Tout au fond de lui pourtant, il entendait comme un écho de certaines vérités qu'il lui avait dites, quelques heures plus tôt. Pourtant tout cela paraissait si loin déjà. Cette drôle de vie qu'il menait avait une façon de déformer la notion du temps, de l'étirer dans l'instant, tout en la raccourcissant dans l'action.

Un bon soldat utilise tous les outils dont il dispose. Rose d'Avril n'était pas un outil, bien sûr, et pourtant elle était l'élément moteur de la situation présente. Tout s'articulait autour d'elle.

Elle pouvait bien être aussi l'instrument de sa défaite ultime.

Cependant… toute défaite possède dans son essence un embryon, sinon un potentiel de victoire. Bien souvent, il suffit d'un souffle, d'un unique battement de cœur, pour changer l'issue du combat.

Il lui avait dit autre chose aussi, à sa princesse. Ce n'était pas le jeu du bien et du mal, mais la *guerre*. Il avait voulu lui montrer que le bien ne triomphe pas toujours. Souvent même, il perd la bataille. Demandez un peu aux juifs d'Holocauste, Rose ! Demandez-leur si le monde est bon et si les droits de tout homme sont toujours synonymes de puissance.

D'ailleurs la puissance n'engendre pas toujours le bon droit. Seulement elle gagne quand elle est supérieure. Allez, Rose d'Avril, allez donc dire à l'agneau dévoré par le loup que *Dieu* est *amour*. Et dites-le à l'oiseau, prisonnier des griffes du chat, et puis dites-le au chat dévoré par le chien, et enfin à ces êtres désespérés prisonniers du ghetto, dont les enfants meurent de faim et de froid…

Etait-ce bien le moment de songer à tout cela ?

Mack Bolan était un guerrier, l'éternel combattant d'une cause aux dimensions cosmiques. Il la suivait depuis longtemps, la longue route semée d'embûches; il le connaissait bien, l'ennemi, ce traître tapi dans l'ombre, prêt à détruire, dévorer, dévaster… Une vermine qui rongeait l'humanité tout entière et que les prières les plus désespérées d'un monde en perdition n'avaient pas réussi à exterminer. Au contraire, elle redoublait ses ravages partout où apparaissait la faiblesse et s'engraissait des prières dérisoires d'une race à l'agonie.

Dieu ne s'intéressera ni aux médailles, ni aux diplômes, ni aux distinctions humaines. Il dénombrera tes blessures [i] !

L'homme qui parlait ainsi savait ce qu'il disait.

Si véritablement il existait un Dieu dans le ciel, il n'avait créé ce monde de discorde ni pour l'aimer, ni pour s'en faire aimer. Il en avait fait une arène sauvage, pas un « refuge ». Quant au mécanisme qui le sous-tendait, c'était bien celui de la lutte, et non de la paix.

Dieu était une force en mouvement, Bolan le savait. Alors l'Exécuteur eut une prière, oh ! pas une prière dérisoire, mais bien une supplication issue directement de l'essence et de la connaissance des choses.

Mon Dieu, donne-moi des joies et des peines, donne-moi aussi le courage de les affronter.

Donne-moi la force de combattre, chaque fois que la cause est juste.

Et lorsque je serai mort, contemple mes blessures : elles te diront si j'ai été l'instrument efficace et intègre du grand dessein cosmique.

Et songeant à la jolie princesse tombée entre les griffes de l'ennemi, il ajouta :

Fais que ma cause soit juste, cette fois encore, et garde aussi mon cœur très pur.

CHAPITRE XVIII

Le môme agitait la liquette blanche depuis plus d'une minute déjà et l'on sentait qu'il n'allait pas tarder à craquer, quand enfin une voix grossie par un amplificateur électronique s'éleva doucement de la colline pour résonner sur la surface du lac. La même voix calme, parfaitement détachée, qui avait surpris Venturi là-bas, à Stoney.

Eprouvant pour un système nerveux déjà bien malmené ! Les gars, sur la colline, n'en menaient pas large non plus. Qu'avait-il donc dans la tripe, ce mec ? Il devait disposer d'un équipement faramineux. Une de ces putains de machines infernales dont il avait, disait-on, le secret.

— *Je vois ton drapeau de paix, Harry. Quelles sont tes intentions exactement ?*

— M'entends-tu ? hurla Venturi, en forçant tellement sa voix qu'il crut s'arracher la moitié d'un poumon.

— *Bien sûr. A feuler ainsi, tu me casses les oreilles. Continue de regarder dans cette direction et parle normalement. J'entends même ta respiration, mon gars.*

Là, franchement il dépassait les bornes ! Ce gus avait le don de vous taper sur le système.

— Vous voyez la petite dame avec moi ? demanda Venturi sur le ton de la conversation ordinaire, histoire de voir si le fumier bluffait.

— *Bien sûr, que lui as-tu fait ?*

Venturi jeta un regard anxieux à ses troupes, derrière lui, puis se retourna vers le lac pour poursuivre cette étrange conversation dans le vide :

— Elle est parfaitement cool, monsieur Bolan. Et je voulais que vous le constatiez de vos yeux. Elle a strictement rien de cassé.

— *J'aimerais bien la voir se tenir debout toute seule, Harry.*

Venturi se pencha sur la fille et lui murmura furieusement à l'oreille :

— Vous pouvez y arriver, mon chou ? C'est vital, il le faut !

Elle était encore un peu à côté de ses pompes, mais répliqua, haletante :

— Où est-il ? Dites-lui que tout va bien.

Le mec là-haut l'avait entendue :

— Je suis tout près, Rose. Encore un peu de courage. Harry, habille-la avec la chemise blanche, tu veux ? Et rappelle ton gus sur la colline…

Venturi mit la fille debout, tout en continuant à la soutenir. D'un geste rageur, il appela le môme avec le drapeau blanc. Rapidement, ils vêtirent la fille de la chemise et le môme fila, tout heureux de pouvoir enfin se mettre à couvert. Venturi l'entendit d'ailleurs dire à l'un de ses comparses, dans la colline :

— Putain, je pige rien. Il reste planté là à discuter, comme s'il causait aux poissons, et le fumier se rapproche de minute en minute.

Venturi qui achevait maladroitement de boutonner la chemise, se remit à parler dans le vide :

— Vous avez raison, monsieur Bolan, j'aurais dû l'habiller. Mais je voulais que vous voyiez qu'elle n'était pas blessée.

— J'ai repéré deux ou trois de tes mecs au-dessus du barrage. Ça t'ennuierait de les rappeler, ou tu préfères que je m'en charge ?

Précaution inutile, les gars déjà battaient en retraite. Et vingt dieux, Harry Venturi ne les blâmait pas. Franchement ça sentait l'aigre, et de plus en plus fort.

Tranquillement, il reprit sa conversation avec la voix désincarnée :

— Monsieur Bolan, je voulais vous dire également que je n'ai pas piétiné votre drapeau blanc, là-bas, si vous vous souvenez. Ils sont venus et ils m'ont alpagué. C'est important que vous le sachiez. J'ignorais l'existence de cette planque. J'espère que vous me croyez.

Spectacle étrange, véritablement extraordinaire : Harry le Macaque, chef des opérations, planté sur une petite jetée au bord du lac, soutenant une fille à moitié nue, et conversant tranquillement avec l'invisible, tandis que derrière lui, les deux baraques flambaient, les cadavres jonchaient le sol, et quarante ou cinquante gars encore vivants restaient tapis, le visage contre terre, cherchant une illusoire couverture.

Etrange, oui, et tous les mecs, dans les collines, étaient fascinés, car ils n'entendaient que la voix de Bolan.

— Je te crois, oui. Mais dis-moi un peu ce que tu as comme projet ?

— Je sais que vous honorez toujours votre parole, monsieur Bolan, et je suis descendu jusqu'ici pour vous proposer une trêve. Vous nous avez cognés très dur. M. Gulacci est mort. Nous avons perdu probablement la moitié de nos hommes. Je vous parle franchement, vous voyez. Si ça continue, je nous vois tous morts d'ici peu. Et la petite dame ici présente aussi. Alors je vous dis : c'est trop con. Personne ici désire que nous en arrivions à cette extrémité. Si vous me donnez votre parole, je vous envoie la jeune dame, et nous serons quittes. Voilà mon offre.

— C'est une offre bien tentante, Harry, mais hélas nous ne serions pas quittes pour autant. Loin de là. Il faut que tu fasses un petit effort de plus.

— Que voulez-vous d'autre ? Je n'ai rien à offrir. Je vous dis : prenez la fille et tirez-vous. Nous, nous avons plus de cinquante cadavres à enterrer, ici.

— Je ne suis pas venu jusqu'ici pour la fille, et je ne suis pas venu non plus pour cinquante cadavres, ni pour le roi des distributeurs automatiques. Tu sais très bien la raison de ma présence, Harry.

Le Macaque n'en croyait pas ses oreilles… Ce gars tout de même…

— Vous parlez de Carmine ?

— Ouais. Lui et les deux autres.

Merde alors ! Le fumier voulait les trois huiles à la fois !

— Oh ! écoutez, c'est impossible, ce n'est pas raisonnable !

— Ne t'inquiète pas, Harry, je suis le seul à pouvoir t'entendre. Parlons d'homme à homme, veux-tu. Je ne te dis pas ce que tu dois faire. Je t'indique seulement, au cas où tu l'aurais oublié, ce que je dois faire, moi. Et j'y réussirai de toute façon, quand bien même faudrait-il sacrifier cinquante hommes de plus. Maintenant, je suis d'accord avec toi, c'est un peu inutile. De leur point de vue, en tout cas.

— Mais je ne peux pas vous livrer les chefs, monsieur Bolan, se lamenta Harry. Comprenez, j'ai déjà supprimé Fuzz Martin. C'est lui qu'a un peu rudoyé votre petite dame. Je l'ai rectifié, et Carmine, croyez-moi, va pas manquer de me bénir ! Puis, écoutez-moi bien. Vous l'avez complètement ruiné, Tuscanotte. Il est foutu pour

toujours. Je veux dire, vous avez bousillé sa réunion. Plus personne le prendra jamais au sérieux. Alors si c'est ça qui vous chagrine, je veux dire…

— Je te fais une proposition, Harry. La jeune femme est-elle en état de faire avancer un canoë à rames ?

— Bien sûr, s'écria vivement la fille. Je me sens capable de battre un navire de guerre. Dites-moi seulement où je peux trouver un canoë.

— L'avez-vous entendue, monsieur Bolan ?

— Oui. Envoie-la-moi, dans ces conditions.

— Mais j'ai pas entendu ce que vous filez en échange.

— Regarde derrière toi, Harry, regarde là-bas juste au-dessus du lagon.

Harry se retourna d'un bloc. Une nouvelle fusée infernale déchirait le ciel, surgie apparemment de nulle part. Elle percuta le flanc de la colline, là-haut, très haut, avec un bruit de tonnerre. Quand la fumée de terre, de boue et de feu, se fut un peu dégagée, la petite cascade au-dessus du lagon, était transformée en cataracte furieuse.

Et la voix venue du ciel retentit à nouveau :

— La digue, à ton avis, Harry, elle peut retenir combien de mètres cubes de flotte ? Crois-tu qu'il me faudrait beaucoup de rockets pour la faire exploser ? Et quand elle sera détruite, toi et tes cinquante gars, où vous mettrez-vous au sec ?

Les réponses étaient bien trop évidentes. Venturi eut un haussement d'épaules, comme si brutalement il était épuisé. Se tournant vers le lac, il marmonna dans le vide :

— Si je comprends bien, monsieur Bolan, ce sont les huiles ou la flotte, c'est ça ?

— Exactement, Harry. Avance le navire de la dame, puis file, et va t'occuper du reste. Envoie un second navire dans cinq minutes. J'ai dit cinq, pas six. Et si je vois à son bord ce que j'espère, alors, tu l'auras, ta trêve.

— C'est un marché pourri, monsieur Bolan, gémit Venturi.

— Je le sais, Harry, je le sais bien. Mais je ne peux pas envisager d'autre forme de négociation. Remplis ton contrat, tu sais que je respecterai mes engagements.

Venturi eut un sourire de vaincu, tandis qu'il prenait la jeune femme dans ses bras pour la transporter jusqu'à l'embarcadère des canoës. Il en poussa un à l'eau, y accrocha deux pagaies, et presque tendrement, y déposa la femme :

— J'aurais pu avoir une môme comme toi, lui dit-il. C'est un sacré mec que tu as là-haut. Traite-le comme il le mérite.

Puis il poussa la légère embarcation et la regarda s'éloigner sur le lac.

Drôle de marché, oui.

Avec un sacré mec.

CHAPITRE XIX

Bolan était devant la console, quand elle débarqua dans la caravane, pieds nus, ruisselant d'eau. Elle se laissa tomber à côté de lui et déclara d'une voix lasse :

— Je pensais ne jamais rentrer à la maison, partenaire. J'ignore comment vous avez agi, Soldat, mais vous avez ma reconnaissance éternelle…

— C'est vous qui avez fait le boulot, dit-il doucement.

Sans la regarder, il continua d'observer sur l'écran, le mouvement sur la rive opposée. Puis il grimaça un sourire, et reprit :

— Bienvenue à bord, guerrier.

— Montrez-moi seulement où se trouve la pharmacie, demanda-t-elle.

— Attendez que nous soyons au clair, suggéra-t-il, et je vous doucherai moi-même.

— Je peux vous faire confiance pour ça, vous croyez ?

— Bien sûr ! Il ne faut pas sous-estimer les effets apaisants de l'eau et du savon, ni celui de deux mains caressantes…

— Seigneur, souffla-t-elle, je vais avoir du mal à attendre. Nous ne sommes pas au clair encore ?

— Non, pas vraiment. Il ne me reste plus qu'un oiseau en cage. Et cette dalle de béton, là-bas, risque fort de savoir se défendre.

— Vous bluffiez alors ? C'était quoi ce marché ? Que lui avez-vous demandé à Harry ?

— Si ça se trouve, je lui en ai *trop* demandé. Mais peut-être pas après tout. Harry est un survivant. Il sait plonger très profond quand il le faut, surtout en eau trouble.

— Vous avez l'air presque admiratif.

Bolan la regarda longuement avant de déclarer :

— Harry ne fait pas partie des pires. Il a une étincelle de vie, quelque part, tout au fond de lui.

Elle ferma les yeux un instant, et répliqua :

— C'est vrai, je… je l'ai senti aussi. Il a été très doux avec moi… presque paternel. Il m'a demandé de bien vous traiter.

— Savez-vous ce qu’il voulait dire ? sourit Bolan.

Elle lui rendit son sourire :

— Pas la même chose que vous, je parie. Ils ont découvert mon… mon pedigree. Il voulait je suppose que je vous laisse filer.

Bolan gloussa et déclara :

— Sans doute. Qu’avez-vous vu, là-bas ?

— Pas grand-chose, j’en ai peur. D’abord, au début, j’étais trop terrifiée. Et puis après, j’ai eu trop à faire.

Elle se débattait avec les pans de la chemise trop longue, essayant de les coincer entre ses jambes :

— Je dois ressembler à une folle.

— Non, pas vraiment. Vous ressemblez exactement à ce que vous êtes : un flic fédéral, avec des tripes.

— Avec quoi ?

— Des tripes, Rose d’Avril, et gardez-les.

Il se concentra à nouveau sur son écran.

— Pour l’instant, je me sens plutôt un cœur très tendre, dit-elle.

— Il y a toujours un temps pour le cœur, murmura-t-il.

— Il me faudra l’attendre longtemps, croyez-vous ?

— Oh… si tout va bien… nous devrions être de retour à Indianapolis d’ici la tombée du jour.

— Et alors ?

— Ce sera peut-être le temps du cœur, dit-il d’une voix tranquille.

Quelques instants plus tard, il voyait enfin sur l’écran ce qu’il attendait : il régla l’image et enclencha le zoom pour mieux saisir les détails. Puis en soupirant, il déclara à la jeune femme :

— Voilà, nous y sommes : il a fait le boulot. Je me demande combien de cadavres il a dû enjamber, pour arriver à ce résultat.

— Faites voir, demanda-t-elle en se penchant sur son épaule.

Ouais, Harry avait rempli sa part du contrat. Un canoë glissait sur la surface du lac. Il n’était pas chargé d’hommes, mais il n’était pas vide pour autant. A son bord, les têtes de l’Organisation renaissante du Middlewest. Au sens littéral du terme : Scarbo, Reina, Tuscanotte. Oui, les têtes étaient là, mais les corps étaient restés là-bas.

EPILOGUE

Ils regagnèrent tout doucement la route de Clay Lick, par le côté nord. D'après les instruments de navigation, ils devaient couper la route d'Etat numéro 135 au lieudit Bean Blossom.

Indianapolis se trouvait à moins de cinquante minutes en voiture, vers le nord. Un avion C 130 les y attendait pour les emmener loin des cadavres pourrissants de ce lundi linceuls et les conduire jusqu'au lieu du massacre du mardi.

Pendant le transport, on en profiterait pour réviser la caravane de guerre, pour qu'elle puisse affronter sans dommage les aléas qui l'attendaient à la prochaine étape.

L'homme et la femme en profiteraient peut-être aussi pour réviser leur position, car ils avaient trouvé désormais un terrain d'entente, un langage commun, quand bien même ne l'avaient-ils pas encore véritablement utilisé. Ils panseraient aussi leurs blessures et raffermiraient ces liens spirituels que cette longue descente aux enfers avait tissés entre eux.

Jamais ils n'oublieraient, ni l'un ni l'autre, la petite ville de Nashville. Ce combat exaltant qu'ils y avaient mené, pour défendre la dignité humaine et les valeurs universelles…

La jeune femme avait blotti sa tête contre l'épaule de l'homme. Elle plongea son regard dans le sien quand ils sortirent enfin de la zone de combat.

— Surtout, ne vous retournez pas, pressa-t-il. Il ne faut jamais regarder en arrière.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Jamais. Vous risqueriez d'y perdre votre courage. Regardez droit devant vous.

— C'est vous que je regarde, Soldat, murmura-t-elle.

Mais elle savait que, dans ce regard, elle risquait de perdre son cœur.

---

[i] Elbert Hubbard – écrivain et éditeur – 1915.